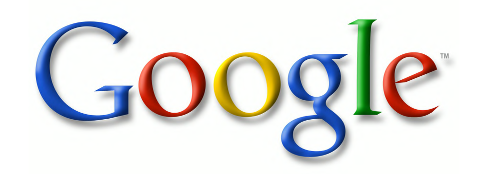
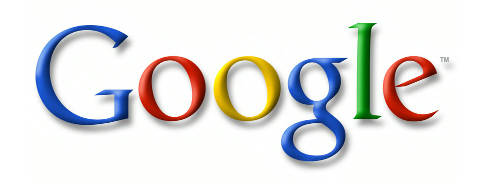
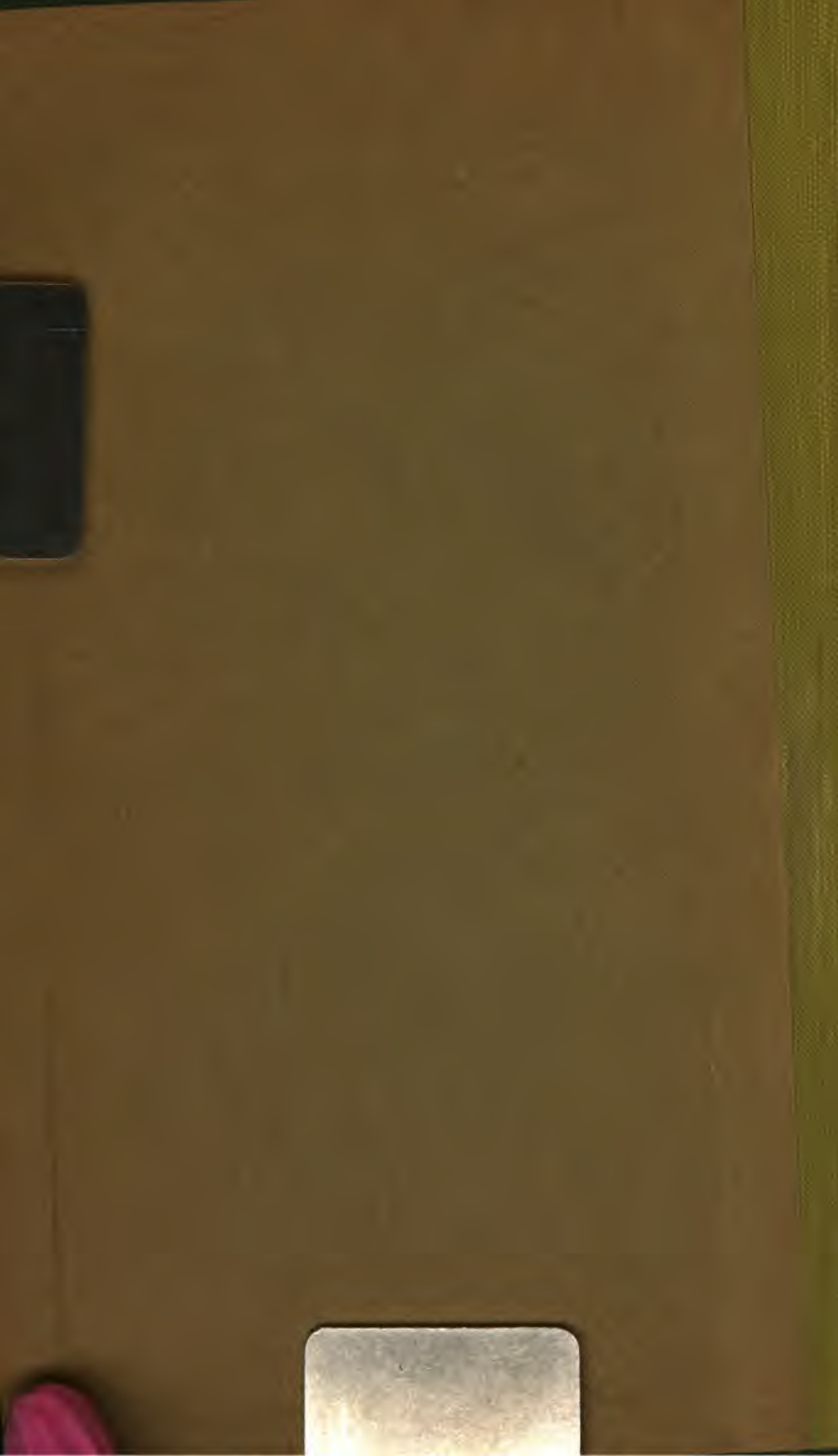
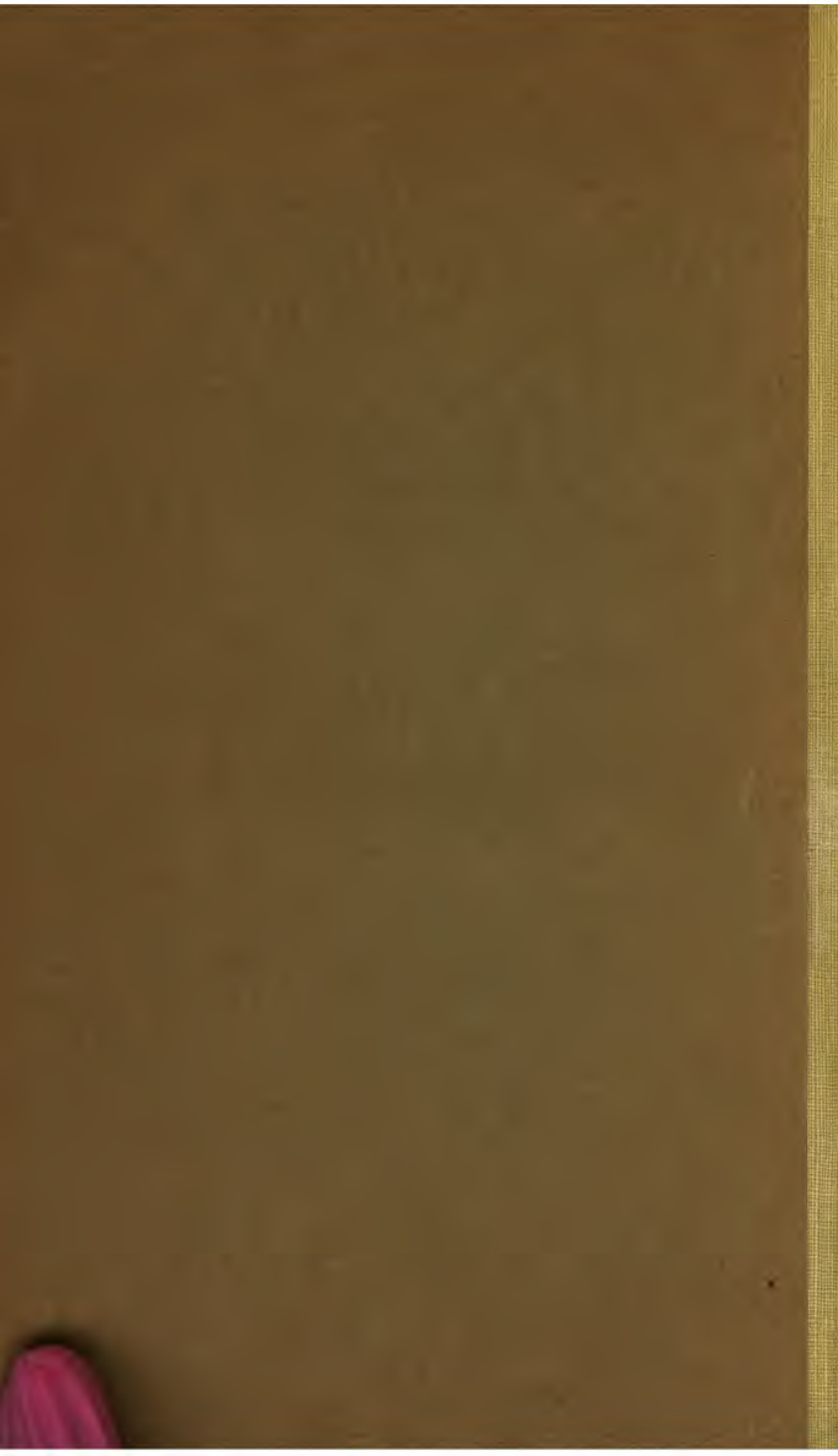






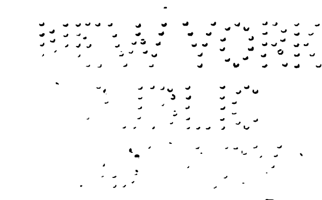

AN
(Tilly A.
Tilly



MÉMOIRES

DU COMTE

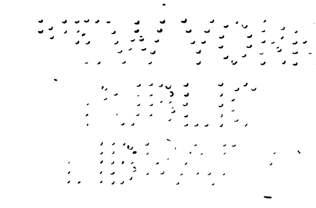
ALEXANDRE DE TILLY.



MÉMOIRES

DU COMTE

ALEXANDRE DE TILLY.



Paris. — Le Normant fils, imprimeur du Roi, rue de Seine.

MÉMOIRES

DU COMTE

ALEXANDRE DE TILLY

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES MOEURS

DE LA FIN DU 18e SIECLE.

DEUXIÈME ÉDITION.

Tome Second.





PARIS.

CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1828.

R. A. H.

Cogswell.

MÉMOIRES

DU COMTE

ALEXANDRE DE TILLY.

CHAPITRE XV.

Tros Tyriusque mihi nullo discrimine agetur.

Séjour à Calais. — La traversée. — Douvres. — Beauté des femmes dans la province de Kent. — Tableau de l'Angleterre. — Londres. — Etat de la société. — Quelques rapprochemens avec Paris. — M. d'Adhémar, ambassadeur du Roi. — Sa vie; sa fortune. — Le chevalier de Durfort. — M. de Bouillé. — La Cour, le Roi, les Maisons royales. — Préjugés anglais dans toutes les classes. — La duchesse de Devonshire. — Beauté des campagnes. — Parallèle des deux pays. — Sévérité et inconvéniens de la jurisprudence anglaise. — Un exemple à mes dépens. — Conduite de M. le duc d'Orléans et du comte d'Adhémar en cette occasion. — Conversations caractéristiques. — Le duc de Lauzun. — Aventure intéressante. — Rapprochement comparatif entre les femmes fran-

çaises, leurs principes, leurs mœurs, et les femmes des autres pays. — Diatribes contre les gens nommés si improprement *gens à bonnes fortunes*. — Leurs remords, leur destinée.

J'ARRIVAI à Calais en m'applaudissant de la célérité avec laquelle j'avais fait ce trajet, après avoir tourmenté les postillons comme un plénipotentiaire chargé des plus grands intérêts, et qui aurait été comptable de chaque minute.

Je descendis chez le sieur Dessain qui tenait une maison supérieure à toutes celles de ce genre en Europe. Je lui demandai les meilleures chambres, il me dit qu'il n'en avait pas de médiocres; le meilleur souper, il m'assura qu'on n'en avait jamais fait un mauvais chez lui. Je lui fis connaître d'une voix très-haute que l'argent n'était rien, et qu'il était ignoble de le compter pour quelque chose : lui, me fit voir quelques jours après qu'il savait très-bien l'apprécier. J'y restai huit jours, et me conduisis comme un fou qui aurait vu couler sous ses fenêtres un bras du Pactole, et le sieur Dessain me traita comme un homme accoutumé à voir des étourdis, et à profiter des étourderies.

Une Anglaise, connue depuis à Paris par sa beauté, était aussi alors dans cette maison : je ne manquai pas de me mettre en règle avec elle,

et de lui rendre de soins; je n'étais pas même repoussé avec trop de perte : mais, comme elle avait la fantaisie (à la lettre) de me faire monter chez elle par une échelle, tandis qu'elle était logée à cent pas de moi, je ne me souciai pas de me rompre le cou pour je ne sais quelle suivante qu'elle prétendait devoir ménager, dans un accès de bizarrerie tout-à-fait insulaire.

Beaucoup de gens ont monté depuis, fort tranquillement son escalier.

Je fis la traversée avec un homme d'infiniment d'esprit et de culture, que je me rapproche d'avoir trop peu vu depuis, et dont j'ai gardé un souvenir très-précieux, avec une jolie personne souffrant du mal de mer, que je regardai bien peu, parce que je souffrais davantage qu'elle, et je ne sais quel original dans le goût de M. Desmazures, qui me fatigua encore plus que la traversée.

Je fus frappé de la laideur de la ville de Douvres, dont on est récompensé par la beauté des femmes du peuple, et surtout (c'est bien ignoble à dire) des servantes, qui, dans toute la province de Kent, composent un corps d'autant plus respectable que c'est de là qu'en général se recrutent dans Londres les séminaires de Vénus, d'où il sort souvent des femmes, qui, des boudoirs de l'Amour, passent dans le temple de la Fortune;

les Anglais étant les gens du monde qui savent le mieux épouser leurs maîtresses, et leur demander le moins compte du passé, sans s'informer beaucoup du présent.

L'esprit philosophique est un esprit dégagé.

Le bel art de la cuisine est extrêmement honoré chez les Anglais; ils en parlent le plus et s'y connaissent le moins : mais comme la nourriture est saine et simple, on s'y fait vite, et l'on s'y porte mieux. Ils sont convaincus qu'il n'y a qu'eux qui sachent dîner, qu'ils sont plus difficiles en ce genre qu'aucun autre peuple, tandis que je n'en connais guère qui fassent plus mauvaise chère; ils sont persuadés, si l'on excepte quelques gens de bonne compagnie qui ont voyagé, qu'on vit en France mal et de peu; tandis que leur dîner, dans la relation des mêmes classes, y paraîtrait détestable, et ne suffirait à personne.

Il n'y a pas, en général, au milieu de plusieurs grandes qualités, une nation aussi superstitieuse pour ses usages, et qui entretienne avec plus de soin une foule de préjugés dont quelques uns sont essentiels à un peuple qui tire sa force de son esprit national, mais dont la plus grande partie sont absurdes jusqu'au ridicule : c'est l'étable d'Augias qu'il faudrait nettoyer; ces préjugés devraient être secoués avec plus d'empressement qu'on n'en met à les perpétuer.

Je ne veux faire ni une satire ni un portrait flatté des Anglais. J'en dirai ce que j'ai observé, ce que m'a appris un séjour de plus de cinq années parmi eux, à diverses époques, depuis ma première jeunesse jusqu'à mon âge mûr : que si je ne suis pas assez sévère au gré des uns, ou assez adulateur au gré des autres, c'est que je me suis engagé à n'écrire que la vérité, et que je n'ai promis à personne de caresser ses préventions, ses fantaisies, ses partialités, ou ses haines.

J'arrivai à Londres sans m'être ennuyé un moment, car nulle part on ne voyage mieux. On n'attend point, on ne se fatigue pas à injurier des postillons; et la beauté des campagnes, l'air de calme et de richesse qui avive cette scène mouvante, vous fait croire que vous voyagez dans un jardin où la verdure d'une nouvelle teinte mérite un nouveau nom, sous un ciel que rafraîchissent les vapeurs de la mer qui engraissent cette terre où le soleil se fait regretter les trois quarts de l'année.

Londres est une des plus belles villes de l'Europe, si l'on considère l'étendue des rues, des places publiques, et le cercle immense qu'elle décrit. Les trottoirs qui y règnent présentent une idée consolante aux philosophes; on voit que l'on s'y est occupé du peuple, et que les hommes y sont comptés pour quelque chose. Mais ce n'est

qu'une ville du second ordre, si l'on y cherche des palais, des bâtimens remarquables, et les monumens qui devraient décorer la capitale d'un peuple éminemment orgueilleux, qui se dit et que l'on croit si riche. J'en demande pardon à nos voisins : Londres, qui n'est d'ailleurs qu'une protubérance monstrueuse et démesurée au haut de leur empire, n'est pas une ville agréable où soit entendu l'art de la vie (je ne dis pas comme à Paris qui est hors de tout parallèle), seulement aussi bien que dans plusieurs autres grandes villes de l'Europe : ce n'est pas à Londres qu'il faut vivre.

Non qu'il faille croire que les Anglais ont cette insociabilité que leur reprochent la plupart des étrangers : il est aussi facile qu'ailleurs d'y vivre en bonne compagnie quand on l'est soi-même; et s'il y a quelques hommes qui y justifient l'accusation d'avoir été prévenans sur le continent et dédaigneux dans leur île, c'est qu'il y a partout des gens humbles, loin de leurs foyers, qui y reprennent toute leur insolence natale. Mais ce n'est point un reproche général à faire à la nation anglaise, il est aussi facile que partout ailleurs d'y vivre dans le grand monde : les liaisons intimes s'y forment difficilement parce qu'un peuple froid et sensé, qui garde une distance née du caractère, même avec ses compatriotes, ne la franchit pas

en deux jours avec quelqu'un que l'on n'a jamais vu.

C'est à Paris qu'il était difficile aux étrangers de vivre dans les maisons vraiment distinguées : j'en excepte les palais des princes, qui étaient exposés à recevoir tout ce qui avait un nom assez considérable pour les ennuyer, et quelques maisons, telles que celles de Mme de La Vallière, de M. le maréchal de Biron, et un peu de M. de Soubise, qui étaient en quelque sorte à la disposition de tout ce qui, venu en poste, ne savait où aller, malgré son nom.

L'ambassadeur que le Roi avait alors à Londres était un de ces homme dont la fortune est un reproche au hasard, et un encouragement pour la médiocrité intrigante; M. d'Adhémar *, retiré

* Né pauvre, il était entré, sous le nom de Montfalcon, sous-lieutenant dans le régiment de Rouergue, y était devenu capitaine et avait obtenu la majorité de Nismes où il devait naturellement languir et finir sa carrière; mais ayant eu occasion de s'initier chez un vieux gentilhomme qui se disait descendant de la Maison d'Adhémar, il lui persuada qu'il était son parent, lui demanda communication de ses titres, et se les appropria. Avec beaucoup d'ambition, une jolie figure, un esprit doux, insinuant, il vint à Paris, fut protégé par le marquis de Ségur qu'il avait connu à la guerre, et s'étant fait reconnaître de la Maison d'Adhémar, descendant des comtes de Champagne, il fut nommé colonel du régiment de Chartres, par la protection du duc de Choiseul et de la Maison d'Orléans. Il ne lui restait plus qu'à devenir riche pour soutenir son rang et son nom. Son mariage avec Mme de Valbelle, veuve opulente, ne lui laissa plus rien à désirer à cet égard. Visant à entrer dans la carrière de la politique, il se mit à voya-

pour une blessure dans une petite ville où il était destiné à vieillir dans les emplois subalternes de l'état-major de la place, vivant des faibles appointemens de cet emploi, M. de Montfalcon (car c'est le nom qu'il portait alors) devint un homme de la cour, et ce qu'on appelait vulgairement un seigneur, à trente ans passés, sans y avoir été préparé ni par sa situation, ni par ses espérances. Il se lia aux Eaux avec une femme de la cour qui lui conseilla de faire un voyage à Paris pour l'amuser de son amour, et pour ennuyer le ministre de ses prétentions, et de je ne sais quel plan d'ordre profond escorté de Mémoires qu'il avait barbouillés sur le militaire français. Il chantait assez agréablement les bonnes chansons de Collé et autres chansonniers, faisant passer dans la foule les mauvais couplets qu'il faisait lui-même. Faible en amour comme dans

ger, parut à la cour de Saint-Pétersbourg avec éclat; on l'y crut même chargé de quelque négociation secrète. A son retour, il s'insinua dans la société de Mme de Polignac; et là, cherchant à se rendre agréable à la Reine, il fit, au moment où Joseph II entrait en campagne contre le Roi de Prusse, pour la succession de Bavière, un Mémoire spécieux pour prouver que la France était dans la nécessité de fournir le contingent stipulé par le dernier traité avec la Maison d'Autriche. Mais les ministres en dissuadèrent le Roi, en lui conseillant de prendre le prétexte des talens du comte d'Adhémar pour la politique et les négociations, afin de l'éloigner; il fut d'abord envoyé à Bruxelles, et la même protection le porta ensuite à l'ambassade de Londres, ce qui lui valut le cordon bleu, indispensable dans un pareil poste.

les affaires, il remplaçait auprès des femmes les grands moyens de séduction qui lui manquaient par de l'adresse et de la cajolerie.

Sa fortune militaire fut d'obtenir de M. le duc d'Orléans, à qui il avait été désigné par sa protectrice, le régiment de Chartres infanterie qu'il s'agissait de ramener aux principes de la discipline militaire qui s'y était fort relâchée. La vérité oblige de dire qu'il en fit un régiment très-manœuvrier et très-bien tenu. Il y fut sincèrement détesté, parce qu'il avait non seulement le despotisme d'un homme arrivé tard et de loin au commandement, mais encore la vanité d'un mauvais cœur, et les minuties d'un mauvais esprit. Comme il établissait qu'il était de la Maison de Grignan, et que personne n'était intéressé à le lui contester, puisqu'il n'y en avait plus, il s'appela le comte d'Adhémar, et devint propre à tout, même à épouser Mme de Valbelle, veuve d'un homme qui avait eu une aimable célébrité * : elle était dame du palais, et fut mal récompensée de cette fantaisie de sacrement.

Au reste, il ne m'est nullement prouvé que M. d'Adhémar ne fût pas réellement ce qu'il disait être. L'homme qui a le plus contribué à sa fortune, et le moins capable de soutenir une

* Le comte de Valbelle, amant de Mlle Clairon, qui mourut à la fleur de l'âge.

bonne action par un mensonge, le comte de Vaudreuil, m'a positivement assuré que l'opinion publique avait été injuste sur sa naissance : elle valait beaucoup mieux que sa personne; et Chérin n'en doutait pas.

Quoi qu'il en soit, tous les talens lui vinrent à la fois; maréchal de camp, le voilà jeté dans la carrière diplomatique, et ministre du Roi à Bruxelles. Un autre jour on fait la Maison de cette sainte infortunée Mme Elizabeth : l'y voilà avec une grande charge; et enfin (*risum teneatis*) ambassadeur en Angleterre. Il aurait refusé, s'il avait osé, par l'horreur seule qu'il avait de passer la mer. Le climat, la fumée de charbon, ruinèrent sa frêle santé durant son ambassade; et la rage de n'avoir pas été chevalier de l'Ordre aussi vite qu'il le prétendait, en fit dans la suite une espèce de révolutionnaire, qui mourut à quelques lieues de Paris dans une ferme ornée, sous l'habit de garde national, mécontent d'une cour qui devait l'être bien plus d'elle-même, en songeant à ce qu'elle avait fait pour lui.

Tel était le personnage par qui le vertueux Louis XVI était représenté en Angleterre, quand j'y arrivai. Il y tenait une assez bonne maison, qui était plutôt l'image de celle d'un particulier riche, que de ce très-grand état qu'y avaient tenu ses prédécesseurs. Les Anglais s'en moquaient,

et les Français, accoutumés par une vieille tradition à cet éclat, à cette dépense noble de leurs ambassadeurs dans les cours étrangères, s'étonnaient pour la place, et s'affligeaient de ce qu'elle n'était pas remplie. Leurs réflexions sur l'homme public ne se redressaient pas assez par leurs idées sur l'homme privé que les sarcasmes poursuivaient incessamment, et j'ai presque dit que l'injustice et le déchaînement auraient fini par faire absoudre aux yeux désintéressés de la raison.

En ce temps-là on avait autant à se féliciter d'être Français dans les pays étrangers, qu'il a été embarrassant depuis de n'y avoir que cette recommandation, quand surtout on y mêlait le tort d'avoir été un homme distingué dans sa patrie, et celui d'avoir appartenu à l'ancien ordre de choses dont les ruines et les cendres même ont trouvé des envieux et des jaloux.

Pour revenir à M. d'Adhémar, je trouvai chez lui les seuls Français connus qui fussent alors à Londres, le chevalier et le comte Alphonse * de

* Le même qui, en 1791, fut chargé de la mission secrète d'aller conférer à Pavie, au nom de Louis XVI, avec l'empereur Léopold et le comte d'Artois, pour leur faire connaître le projet du Roi et de la Reine de se rendre à Montmédy. Pendant l'émigration, le comte Alphonse remplit encore d'autres missions dans l'intérêt des princes. Etant venu à Paris à la paix, il fut enfermé au Temple après la rupture du traité d'Amiens et remis ensuite en liberté. Il était à Londres en 1810, et contribua à renouer la correspondance entre Louis XVIII et les royalistes bordelais, ce qui

Durfort, le vieux baron de Wurmser *, et M. de Bouillé ** que je n'avais alors jamais vu. Il nous mena à la cour, où le Roi, avec la simplicité noble et l'extrême bonté qui le caractérisent, nous traita tous également bien. Il est cependant juste de remarquer qu'il montra à M. de Bouillé une distinction particulière, précisément parce qu'il avait déployé contre l'Angleterre une valeur brillante et beaucoup de talens. Tant il est vrai qu'un mérite supérieur se fait admirer même par les ennemis les moins décidés à le reconnaître! Et je dois ajouter que M. de Bouillé trouvait alors dans toutes les maisons anglaises une sorte d'enthousiasme et d'estime, d'autant plus flatteuse qu'elle était plus involontaire.

Effectivement sa conduite à la Dominique, à Saint-Eustache, à Saint-Christophe, etc., avait été non seulement tout ce que, militairement, elle

amena plus tard l'événement du 12 mars 1814. Le 22 juin de la même année, il fut nommé lieutenant-général : il est mort en 1822, près de Nogent-le-Rotrou, à l'âge de soixante-dix ans.

* Dagobert-Sigismond, baron, puis comte de Wurmser, gentilhomme alsacien, qui, du service de France étant passé dans l'armée de l'Empereur, y parvint aux premiers grades, commanda successivement les armées autrichiennes sur le Rhin et en Italie, et mourut en 1797.

** Tellement connu, qu'il serait inutile de lui donner ici une note. On trouvera d'ailleurs les détails de son voyage en Angleterre dans la première partie de ses *Mémoires* restée inédite, et que le comte de Bouillé son fils se propose de publier.

devait être; mais il avait encore honoré ses victoires par une générosité dont il y a peu d'exemples et peu d'imitateurs. Il eût pu augmenter sa fortune, mais il ne cherchait que la gloire, et la trouva. La cité de Londres lui donna une fête : on lui offrit une épée, présent plus digne de lui que les richesses qu'il avait dédaignées. — Il avait été heureux toute sa vie, et son étoile n'a pâli que dans une circonstance unique et solennelle, où la destinée de la France triompha de la sienne!!!

En Angleterre, la cour était simple et noble, plus nombreuse qu'à Versailles, parce qu'il est plus facile d'y aller : le Roi et la Reine, d'une bonté et même d'une politesse remarquables; les femmes en général assez belles, et quelques unes plus laides que partout ailleurs : car il faut convenir de deux choses, c'est qu'il y a peut-être plus de belles femmes en Angleterre que partout ailleurs (la nature a fait de grands frais, quoiqu'elle y ait souvent refusé la grâce qui est remplacée par une ingénuité externe qui n'en tient pas lieu), et qu'aussi quand une Anglaise se met à être laide, cela excède toute idée : c'est à faire plaisir aux autres femmes. Les hommes sont assez richement vêtus, quoique généralement un habit brodé et une épée paraissent plus les gêner que les parer.

Les Anglais sont faits pour la toilette du matin. C'est en ce genre qu'il faut prendre les maîtres de modes de l'Europe. Le palais de Saint-James est assurément la plus chétive masure qu'ait jamais habitée un grand roi : il est vrai que l'intérieur des appartemens est en harmonie avec l'apparence. J'en dirais presque autant de Windsor, sans sa situation pittoresque, sa forêt, et les grands souvenirs qu'il rappelle. — Que dire de ce fou de Smollett * qui, après avoir voyagé en France, n'y fut pas frappé de cette foule de palais et de maisons royales, de leur pompe et de leur éclat, et qui imprima, de retour en Angleterre, que les palais des rois de France, à commencer par Versailles, étaient des colombiers (*pigeon houses*), comparés à ceux des rois de la Grande-Bretagne ? Il est vrai que ce malheureux ne trouva rien à Rome digne de fixer ses yeux chargés de bile et de jaunisse, et que la reine des

* Tobie Smollett, écrivain, né en 1720 en Ecosse. Comme critique, historien et romancier, il montra un esprit chagrin, satirique et licencieux. La relation de son voyage en France en 1766, se ressent de la disposition d'esprit de l'auteur qui ne lui laissait voir les objets que sous un jour défavorable. On y remarque une prophétie singulière, annonçant la révolution de France, vingt-trois ans avant l'événement. Ceci seul suffirait pour donner une idée de la sagacité de Smollett, à qui d'ailleurs on ne saurait contester, comme écrivain et comme historien, plusieurs qualités estimables, telles que l'ordre, la clarté, la simplicité et l'exactitude dans l'exposé des faits. Walter Scott le met en parallèle, comme romancier, avec Fielding. Il mourut à Livourne, en 1791.

basiliques, l'église de Saint-Pierre, ne trouva pas grâce devant lui : il se persuada surtout que Michel-Ange le cédait à Wrenn.

Il y a tel pair d'Angleterre qui ne doute pas qu'on ne vive en *France de grenouilles*, et le peuple dira fort bien : « Ce chien de *Turc-Français.* » Les Anglais devraient penser qu'il est temps de se dépouiller des notions d'ignorance, qui, sous certains rapports, en font un peuple arriéré. Mais cette animosité, mais cette haine, mais ces préjugés, dira-t-on, sont plus nécessaires dans cette île qu'ailleurs : c'est comme si l'on alléguait qu'il faut se jeter dans le feu pour se chauffer. L'excès en tout est un ridicule. Rien ne démontre, à mon gré, si mathématiquement la supériorité incontestable des Français, que l'injustice de nos voisins, à qui nous avons eu l'orgueil noble et impolitique de donner sans cesse toute espèce de louanges, celles même qu'ils méritent le moins.

Nos livres attestent la justice que nous leur avons rendue, ils déposent encore plus de notre indulgence que de notre équité; nos théâtres ont retenti de leurs éloges; nous avons fait connaître tous les titres qu'ils pouvaient avoir à la célébrité. On dirait que nous nous étions chargés de traduire leur gloire à l'Europe, quand eux ne cherchaient qu'à nous dépriser, qu'à nous contester tout; qu'à nous disputer ce que la mauvaise

foi la plus grossière ne pouvait disputer sans se trahir. Ils n'ont jamais offert un caractère français sur leurs théâtres que pour le dégrader, que pour l'avilir, que pour l'exposer à la risée et au dédain d'une populace ignare et grossière. Quand il s'est agi de rendre justice à la bravoure (je ne puis pas dire à la tactique) des troupes anglaises, nous l'avons fait avec une candeur qui tient à cette noble et généreuse franchise de la nation française qui n'est jalouse de rien. Eux, sont jaloux de tout, refusent et nient tout.

Mais revenons à mon premier séjour en Angleterre : je ne passerai certainement pas sous silence une femme si distinguée, qu'elle était en quelque sorte la reine de Londres à cette époque. Beauté, fortune, naissance, existence de rang et considération personnelle, tournure d'esprit et de caractère, maintien, tout concourait à lui assurer dans la société une espèce de supériorité que personne ne lui contestait. C'était la duchesse de Devonshire *. Je n'étais que depuis deux jours

* Georgina Cavendisch, duchesse de Devonshire, Anglaise célèbre, comme ayant exercé pendant les dernières années du dix-huitième siècle, tout l'empire que peuvent assurer à une femme le rang, la fortune, l'esprit et la beauté réunis. Elle et son mari étaient liés d'amitié avec le célèbre Charles Fox. Pendant l'émigration française, la duchesse de Devonshire reçut et accueillit chez elle les Français les plus marquans par leur talent et leur esprit, tels que Delille et M. de Chateaubriand. On sait que Delille a traduit en vers son poëme intitulé : *Le passage du Saint-Gothard*,

à Londres, quand je dînai avec elle chez M. d'Adhémar : j'avoue que rien ne m'a plus frappé que toute son attitude, la dignité de sa tournure, qui n'excluait pas les grâces, sa manière d'entrer dans un salon, et ce surplus de beauté qui semblait en quelque sorte l'environner. Elle se fit attendre jusqu'à près de sept heures; arrivant plus tôt, elle eût produit encore assez d'effet. Mais je connaissais sa manie; je la lui pardonnai en la voyant, et mon cœur qui, dès la première minute, fut son complice, imposa silence à mon estomac.

J'ai dit que ce n'est point à Londres qu'il faut vivre; j'ai dit que les monumens et les belles maisons y étaient rares; mais on ne peut donner trop d'éloges aux campagnes, au genre de vie qu'y mènent les gens considérables, au luxe vraiment hospitalier qu'ils y déploient. On doit visiter un grand nombre de très-beaux châteaux, qui méritent l'attention des voyageurs, spécialement les parcs, les jardins, modèles uniques d'un genre inconnu, ou mal copié dans le reste de l'Europe.

où l'on remarque un style élégant et un goût pur; une imagination à la fois brillante et sage. L'aimable et piquante coquetterie par laquelle cette femme célèbre parvint à subjuguer les personnages les plus distingués de la Grande-Bretagne ne nuisit point à sa réputation, tant elle fut adroite à concilier l'art de plaire avec une décente réserve. Elle est morte en 1806, ayant encore des restes d'une beauté frappante. Fox mourut à la campagne du duc de Devonshire à Chisewick, près Londres, et chose singulière, Canning y est mort également.

On ne peut rien comparer entre la France et l'Angleterre que par des oppositions, depuis les mœurs intimes jusqu'aux formes les plus saillantes, depuis les idées jusqu'aux paroles.

Je vais essayer ce cours d'antithèses :

Il y avait en France des habitations plus somptueuses, plus d'un certain luxe de grand seigneur, des distributions plus commodes pour la vie usuelle, plus de fainéans dans les antichambres, plus de glaces, de bronzes, de meubles, et de dorures.

En Angleterre, plus de simplicité opulente, une vie de campagne plus près de la nature, plus d'appartemens de plain-pied en bas, qu'on peut montrer, quelques chambres à coucher incomplètes, mesquines, en haut, qu'il faut cacher (tout en parlant toujours de ce qu'il y a de plus commode, *comfortable*), plus de gens dans les écuries, plus de fraîcheur dans des meubles plus simples et plus rares, et quelquefois plus de tableaux.

Dans les châteaux des uns, on buvait, on courait, on chassait : on était à la campagne pour oublier la ville. Dans les châteaux des autres, on faisait une chère exquise : la musique, la promenade, le recueillement, la lecture, la comédie de société, les répétitions, de l'esprit dans le salon, tout cela partageait le temps et lui donnait des

ailes... On faisait l'amour quand on pouvait : en un mot, on continuait Paris.

Les formes des uns étaient simples, naturelles, et quelquefois un peu indélicates; celles des autres plus polies, plus recherchées, plus élégantes, de temps en temps peut-être, un peu voisines de l'affectation.

Les Mœurs s'y valaient bien.

Les uns *mangent* comme des gens qui en font une affaire; si longtemps, qu'on croirait qu'ils n'en ont pas d'autre. Leur table, simple et substantielle, ne devient animée que lorsque celles qui devraient en faire l'ornement se retirent, et que le vin a amené des effusions bruyantes qu'on regarde comme le complément de la franchise, et comme le beau côté du caractère national.

L'heure de la table est, pour les Français, un délassement nécessaire, mais où présidaient toujours l'urbanité, l'élégance, et une conversation décente, tour à tour solide et gracieuse. Nous vivions comme des gens pour qui l'ivresse, loin d'être *respectable*, était un ridicule irrémissible, pour qui les femmes embellissaient toutes les réunions et tous les momens, et pour qui enfin ce vilain mot, manger (quoique nous y entendant mieux que les autres), n'était qu'un mot équivalent

d'un besoin. Jusqu'à cinquante ans, la table n'était qu'un passage embelli à des occupations plus douces et plus essentielles.

En Angleterre, les femmes négligées font l'amour quand les hommes en ont le temps; en France, elles n'étaient occupées qu'à repousser des hommages et à les discerner : les unes cèdent à leurs amans avec la nature, les autres livraient un combat où elles feignaient d'être vaincues avec art. Les liaisons de ce genre, en Angleterre, sont ou d'une très-longue durée, ou purement des amours de passage, parce qu'il y a beaucoup d'obstacles et peu d'occasions. En France, les femmes se rendaient assez difficilement pour qu'on n'eût pas envie de les quitter le lendemain : la coquetterie même était assez prévoyante pour n'être jamais pressée. Mais les chances étaient si multipliées, et par l'esprit de galanterie, et par la manière de vivre, qu'aussi n'avait-on guère la fantaisie d'éterniser la même union.

Les uns aiment pour obtenir un amusement, les autres pour donner un but à la vie.

Là, les idées sont justes, peu étendues, et participent d'une géométrie aride : la langue brève, sans ornement, sans richesse, sans aptitude à ce *surperflu qui est le nécessaire* de la conversation : la raison y trouve moins d'écueils.

Ici, avec un jugement aussi sain dans la ré-

flexion, on a besoin de montrer plus d'esprit dans l'imprévoyance, plus d'abondance et de faste dans la conversation, plus de parure et plus d'amabilité dans les discours : la langue s'enrichit de ce luxe et l'encourage. Plus frottée d'esprit et de grâce, la société repousse tout ce qui n'en porte pas l'empreinte, et dans ces excursions promptes et lointaines, le jugement est quelquefois obligé de se reployer sur lui-même avec un repentir. Les Anglais, dans les chaires, font descendre Dieu jusqu'à la simplicité des paroles de l'homme, les Français s'efforcent de s'élever jusqu'à lui par la sublimité du langage.

Nos théâtres sont, pour l'Europe et pour nous, une école de politesse, de convenance et de raison, une exhibition de tous les événemens naturels, gais ou attendrissans, qui, à l'aide d'un style pur et châtié, peuvent et doivent avoir une action immédiate sur le cœur et l'esprit de tous les peuples. Les théâtres de nos voisins ne trouvent grâce qu'à leurs yeux, ne sont des tableaux que pour eux, et ne savent créer des émotions que pour leurs organes.

L'éloquence de leurs orateurs est purement logique, elle est de tête : toute raisonnable, elle s'attaque à la raison qui l'écoute. Elle dédaigne ou ne connaît pas les artifices des rhéteurs ; elle est étrangère à l'abandon passionné de ces grands

mouvemens qui vont autant au cœur qu'à l'esprit. Et ce qui prouverait qu'il y a plus d'indigence que de volonté dans les procédés de leur éloquence, c'est que celle de M. Burke, qui est toute française, l'a placé au premier rang de leurs orateurs : il est vrai qu'on lui a reproché un peu de déclamation *.

L'éloquence de nos orateurs brille toujours par un grand caractère, par le choix des expressions, par la connaissance du cœur humain qu'elle remue, par des digressions quelquefois étrangères au sujet, mais qui y ramènent, et en décident le succès; en un mot, par une chaleur enthousiaste, par une élévation ornée dans des discours qui retentissent long-temps, et où il surnage souvent de ces mots tout armés de conviction, et de ces phrases victorieuses que l'on cite.

Les Anglais entendent mieux le commerce, nous les arts. Leur bravoure est aussi solide, la nôtre est plus brillante. Ils sont un peuple séquestré dans un coin de l'Europe, nous sommes au centre : aussi leur influence est-elle latérale et la nôtre directe.

Nos villes sont plus opulentes, leurs campagnes sont plus riches.

La littérature anglaise, respectable à tant d'é-

* Un de leurs premiers hommes d'Etat m'a dit : « *Burke's oratory is rather turgid.* »

gards, par de grands résultats de patience et de philosophie, est pourtant en général sèche, aride, et surtout sans variété. Le « *toto divisos orbe Britannos* » s'y fait toujours sentir. A force de chercher l'originalité, leurs auteurs sont souvent tombés dans la bizarrerie. L'envie d'être profonds leur fait creuser une idée dans tous les sens, et son dernier développement est souvent une obscurité, un sophisme, ou un paradoxe. Visant sans cesse au sublime, ils n'atteignent souvent que le gigantesque, et leur art est la plupart du temps en opposition avec la nature qu'ils ont pourtant singulièrement voulu copier.

L'histoire étant une chose positive, leur raison s'en est mieux accommodée, sans y avoir mis tout le dramatique qu'elle comporte : c'est le champ le mieux cultivé qu'ils aient, quand il n'est pas empoisonné par des préventions de nation ou de parti. Leurs romans, dont on a beaucoup parlé, ne sont guère que la peinture des mœurs de leur île : les passions qui y jouent sont celles de l'univers, leur livrée est celle de l'Angleterre.

Le genre épique, convenant éminemment à des écrivains qui risquent tout, auxquels il est égal en s'élançant dans le ciel de retomber dans les enfers, devait naturellement trouver parmi eux un poëte qui se signalât : aussi Milton (comme je l'ai remarqué dans un autre ouvrage), quand il

est dans un heureux moment de verve, et porté par son sujet, est-il le plus sublime des poëtes connus, sans en excepter Homère et le Tasse, quoique j'aime bien mieux lire ce dernier. Le *Paradis perdu*, quoique rempli de passages qui donnent la plus haute idée du génie de son auteur, et qui présentent tout ce que l'esprit humain peut enfanter de sublime, a cependant des longueurs, des morceaux vagues et délayés qui n'offrent ni élégance ni vigueur. Si l'Anglais avait vécu plus près de nous; si son génie n'avait pas été absorbé par l'esprit de parti dans les temps calamiteux où il vécut; s'il eût eu, dans une fortune plus prospère, le temps de polir ses vers davantage; s'il n'eût pas quelquefois abusé de sa verve et pressé sa muse, il eût atteint la dernière mesure possible de la perfection, et cueilli la palme de l'épopée. — Il mourut sans réputation!!! Mais les Anglais lui en eurent bientôt fait une.... Ils ne sont pas gens à négliger un seul moyen de gloire nationale : plus heureux avec Milton qu'avec Shakespeare, l'Homère britannique justifie *à peu près* ce qu'ils en publient.

Mais qu'il y a loin de ce nombre de bons livres qu'ils ont, à ces trésors de littérature dans tous les genres que possède la France, qui, par cela avant tout, a donné sa langue à l'Europe qu'elle a eue pour écolière, depuis les poëtes jusqu'aux

philosophes et aux moralistes, depuis les orateurs jusqu'aux écrivains les plus profanes! Et lorsque j'entends dire dans les autres pays que les beaux jours de la littérature française sont passés, j'en conviens relativement à nous, mais je le nie par comparaison aux autres. — Voltaire et Buffon vivaient hier; les cendres de Saint-Lambert, de Thomas, de d'Alembert, de Marmontel, sont encore chaudes : Colin d'Harleville, et d'autres, font des comédies comme on n'en fait point ailleurs, et qu'on traduit partout; sans compter une foule de jeunes écrivains dont le talent est encore étouffé sous l'empire de nos factions à peine calmées, mais qui jettera peut-être autant d'éclat que celui de nos grands maîtres : et enfin est-il bien sûr que lorsque cinquante ans auront passé sur les veilles de La Harpe et de l'abbé Delille, ils ne soient pas comptés dans cette galerie d'écrivains supérieurs dont s'enorgueillit ma patrie? D'ailleurs, les hommes pris en masse sont comme les individus qui ont besoin de repos, surtout après la tempête : et je ne vois guère comment et quand les Français pourraient aller plus loin dans la culture des lettres, ayant atteint dès long-temps l'apogée : les grand modèles que nous avons peuvent-ils être surpassés? s'éloigner de la route qu'ils ont tracée, n'est-ce pas témérairement s'égarer? les imiter est pour nous un assez bel héritage.

Mais il est des arts où le dernier degré de la perfection nous attend encore; cette moisson de tous les lauriers ne nous échappera pas, d'après l'enthousiasme universel qui a saisi la nation agrandie, et avec ces immenses dépôts de toutes les richesses que nous avons nationalisées.

Les notions des Français et des Anglais sur le point d'honneur forment encore une dissemblance caractéristique des deux peuples.

En France, comme je l'ai déjà remarqué, les duels étaient une manie fréquente; en Angleterre, c'est une rare nécessité. Les Anglais sont braves, mais ils ont une moralité de sentiment qui les détourne de verser le sang : et tel homme qui ne craint pas de se faire sa destinée à lui-même et de s'ôter la vie, hésite à s'exposer, pour une légère offense, à périr de la main de son semblable. Les préjugés de l'éducation sont encore en faveur de cette salutaire horreur, et l'habitude de *boxer* parmi le peuple, et qui n'est pas toujours étrangère aux autres classes, vient éteindre le feu brillant de cet enthousiasme du point d'honneur porté si démesurément loin chez nous. J'ai vu un pair du royaume *boxer* avec un boulanger, qui, certes, ne le ménageait pas, dans le foyer de Covent-Garden; *populi stante coronâ.*

Ces exemples sont rares, mais enfin ils existent. A tout cela vient se joindre encore un nou-

veau motif d'être en garde contre les combats singuliers ; c'est l'extrême usage, je pourrais dire l'abus du vin, qui engendre souvent de querelles le soir, qui sont purifiées le lendemain matin par un seul mot : *I was in liquor* (j'étais ivre). Aveu qui ne laisse rien préjuger de défavorable contre le caractère de celui qui le fait ; aveu qui remédie à tout, tandis qu'en France il n'eût servi qu'à déshonorer deux fois celui qui aurait eu l'ingénuité de mettre en avant cette excuse.

En France, vouloir arranger une mauvaise affaire, était la rendre pire et essayer de se perdre sans succès ; en Angleterre, le grand point est de ne pas répandre de sang inutilement, de n'avoir pas tort avec les autres et avec soi-même. Un Anglais qui meurt veut savoir pourquoi : un Français se consolait d'avance en espérant les regrets de ses amis et les larmes de sa maîtresse. Les lois anglaises sont d'une grande sévérité pour le duel... les nôtres aussi étaient sévères, mais les leurs sont exécutées : il en résulte que leurs combats sont rares et sérieux. Chez nous on allait souvent à l'Opéra le lendemain du jour où l'on avait tué un homme au *Bois de Boulogne ;* chez eux, à moins d'avoir trois fois raison, on est obligé de s'expatrier pour n'être pas traité comme un assassin. Dissemblances qui appartiennent tout-à-fait au naturel des deux peuples,

et qui prouvent que le régime et la police qui conviennent à telle nation, ne peuvent être adoptés pour telle autre que par des écoliers et des législateurs imprévoyans. Aussi, parmi le mal que les Anglais nous ont fait, et dont ils s'applaudissent, mets-je en première ligne le ridicule qu'ils nous ont inoculé de les singer, eux qui avaient été les serviles copistes de nos modes, et qui, comme l'a dit M. Burke dans son style pittoresque, s'habillaient naguère de notre friperie.

De là, chez nos jeunes gens, et insensiblement dans la nation, ce mépris de nos antiques bienséances et de nos formes consacrées; cette confusion des rangs qui en a amené la subversion, cette tenue extérieure, qui a tant d'action sur des imaginations mobiles, abolie, commuée en des usages et des costumes nouveaux qui rapprochaient tout, nivelaient tout, et qui désapprenaient la subordination, laquelle n'est autre chose que l'habitude du respect qui a vieilli dans l'uniformité, etc.

Pour compléter cette liste d'oppositions, il n'est pas déplacé d'offrir le contraste des éducations des deux pays, de montrer cet orgueil gauche et roide de leurs jeunes gens, qui ne savent ni parler ni saluer, et d'opposer cette attitude insignifiante et passive à cette vivacité

française, quelquefois trop expansive et trop bruyante, et qui souvent à l'ombre des grâces, n'est pas assez mûrie par la sagesse.

Il faudrait expliquer cette roideur brusque des Anglais, cette retenue froide, cette inhabileté à l'élégance des formes, cette absence presque continuelle de tout esprit dans la conversation, et cette sauvagerie inhérente à leur nature; il faudrait expliquer comment cela tient à leur climat, à leur genre de vie, à leurs alimens, à leur langue, à leur gouvernement, et surtout à leur position géographique. On démontrerait jusqu'à l'évidence que, malgré l'engouement qu'ils ont long-temps inspiré, c'est une des nations du globe que la Providence, sous beaucoup de rapports, a le moins favorisées; on observerait que tout s'y développe plus tard, et finit plus tôt qu'ailleurs, de manière que l'élite de la nation, les hommes chargés de penser pour le reste, ne commencent à être essentiels et utiles qu'après trente ans, au milieu d'une génération qui se partage entre les gazettes, et la chasse qui les fatigue et les distrait, et le vin qui les endort et les use avant le temps; et l'on en concluait que ce n'est qu'un peuple *mathématique*, pour qui la vie n'est qu'un court raisonnement.

La nature ne donne pas tout : l'or de ses faveurs a toujours un peu d'alliage. Pourquoi l'es-

prit des Français qui déborde communément avec tant d'impétuosité dans le bel âge, n'est-il pas toujours refréné par la prudence et contenu dans les bornes qu'elle et la réflexion devraient poser? Les autres nations n'auraient pas le prétexte consolant de refuser quelquefois la solidité à ceux qui se montrent trop amoureux de l'éclat, de contester, avant l'âge mûr, le jugement le plus correct à ceux de nos compatriotes qui courent trop après l'esprit aimable et léger. Ainsi, il paraît après tout, qu'à des exceptions près, un Anglais dans sa jeunesse est ennuyeux et ennuyé, que souvent il vit et meurt dans cette mesure-là; et qu'un Français dans sa jeunesse est fréquemment insupportable, et devient ordinairement (quand il est né comme la grande majorité de sa nation) un homme essentiel et distingué à la fin de son été : le premier acquiert quelquefois un mérite qui est trop rarement embelli par de l'amabilité; le second a besoin de jeter le feu du bel âge pour arriver à la raison, à cette raison bienfaisante qui, chez les uns est la conséquence d'un tempérament flegmatique, et chez les autres une victoire sur la nature.

La gloire des Anglais, celle qui souvent leur a tenu lieu de toutes les autres, et chez eux et dans leurs voyages, c'est leur esprit national, cette énergie patriotique et virile qui, collecti-

vement, en fait un grand peuple. En masse c'est une attitude imposante, qui, jointe à cette barrière de l'Océan qui les entoure, leur donne je ne sais quoi de vigoureux, et d'un genre inculte et escarpé, qui est de je ne sais quelle contagion pour l'estime : chaque individus recueille un peu de cette considération que leur système d'ensemble mérite. Et puis, n'est-on pas tenté d'accorder le plus à ceux qui *rendent* et qui *exigent* le moins? Certes, les Français ont un esprit public qui ne le cède à aucun autre; mais comme leur force nationale est plus réelle, ils en parlent moins. Chaque Français a la conscience de ce qu'il vaut, et parle un peu de lui : cela déplaît. Les Anglais font semblant de s'oublier individuellement, pour vanter sans cesse leur pays : ils appartiennent tous à cette conspiration universelle qui n'a qu'un but, de pallier leurs défaites et leur faiblesse, d'exagérer leurs succès et leur force, et d'exalter enfin leur patrie comme un amant loue sa maîtresse : cela ennuie, mais ne déplaît pas tant. Que s'il fallait chercher une manière de m'expliquer *l'anglomanie* qui a fait le tour de l'Europe, et qui maintenant est à son déclin, je le trouverais dans cet orgueil tranquille avec lequel, du fond de leur île et de leurs vaisseaux, ils se sont mis en avant, comme les champions du monde entier.

Si l'Angleterre consent à se trouver satisfaite de donner au monde le spectacle d'une grande nation, prospère par son commerce, industrieuse avec justice; si c'est assez pour elle d'occuper une belle place dans l'univers par sa constitutiton et par son poids dans la balance politique; si l'honneur d'avoir donné le jour à des philosophes, à plusieurs grands hommes, à l'un des ornemens du genre humain, Newton, peut lui suffire; si, contente d'une vieille estime et des chances de prospérité qui lui restent encore, la Grande-Bretagne veut se borner à relever son crédit chancelant, à rajeunir son existence compromise, à faire renaître la confiance qu'on lui retire de toutes parts; si elle se résout enfin à entrer dans les voies de la justice, de la bonne foi, de la modération, qu'elle vive; qu'elle continue à nous présenter un peuple singulier et robuste dans ses constans efforts; mais à qui il reste à peine le temps d'améliorer sa destinée, pour se réconcilier avec les principes, et pour rasseoir les bases ébranlées d'un édifice plus spécieux que solide qui s'écroulera un jour, si la sagesse et une raison libérale ne se hâtent de prendre la place de l'esprit de vertige et d'envahissement.

J'ai vu les villes de l'Angleterre et ses campagnes, ses magistrats, ses officiers, ses courti-

sans et le peuple; j'ai monté et suis descendu tour à tour dans toutes les classes, et il m'a été démontré jusqu'à l'évidence que tout ce qui conduit à étendre et conserver la domination est à leur usage *.

Maintenant, j'offrirai, à mes dépens, un exemple de la sévérité et des inconvéniens de leur jurisprudence; inconvéniens dont eux-mêmes conviennent, mais que, dans un pays singulièrement commerçant, on croit assez rachetés par d'autres avantages.

Aussi dérangé à dix-neuf ans que je l'ai presque été toute ma vie, par une facilité de caractère que j'appellerais noble, s'il pouvait y avoir de la noblesse dans le mauvais esprit de faire de mauvaises affaires qui mènent à la perte de l'indépendance et du repos, j'avais fait un billet de deux mille écus au sieur Smith, concierge de Mouceaux: c'était le prix d'un phaéton et de deux chevaux qu'il m'avait vendus. Ce billet était à huit mois d'échéance, et avait été signé environ deux mois avant mon départ de Paris.

* Cette tirade se rapporte à 1804, et elle est tout empreinte de l'esprit de l'époque. C'était ainsi qu'on jugeait l'Angleterre, surtout en France. M. de Tilly réussit mieux, en général, dans la peinture des mœurs et les portraits que dans les aperçus qui sont du domaine de la politique. On est arrivé depuis à des idées plus justes.

Quelque temps après, M. le duc d'Orléans, alors fort lié avec M. le prince de Galles, arrive à Londres. En traversant son antichambre, j'aperçois le sieur Smith, qui me dit les plus belles choses du monde, et paraît enchanté de me voir. Je ne lui dis pas un mot du chiffon qu'il avait, puisque, suivant un axiome universel : « qui a terme ne doit rien. » A quelques jours de là, soupant chez M. d'Adhémar avec M. le duc d'Orléans, on parle de je ne sais quelle course. Je m'afflige de n'avoir point de chevaux. Le prince me dit d'en faire demander *à Smith qui est tant mon serviteur.*

Bien des remercîmens de ma part, et le lendemain matin Smith vient chez moi, et deux heures après je suis à cheval, suivi d'un palefrenier. Vers quatre heures de l'après-midi, je rentre pour m'habiller; mettant pied à terre, je suis salué par un monsieur que je ne connaissais point, suivi de deux quidams, à fort mauvaise mine; il s'approche de mon oreille, et m'assure qu'étant son prisonnier je suis obligé de le suivre. Une sueur froide m'avait glacé : me remettant enfin, je lui demande à qui il en avait. Je tombai des nues quand il m'apprit que j'étais arrêté, à la réquisition du sieur Smith, et il faut, insista-t-il, me suivre à l'instant. J'avais bien envie de résister, mon hôte m'en fit sentir le danger. En

voiture avec ce gros monsieur, il me fait l'honneur de m'assurer que je suis devenu tout-à-fait raisonnable; qu'il est décidé, puisqu'il me voit bien disposé, à user envers moi des plus aimables procédés; qu'il va renvoyer ses deux acolytes : il daigne m'informer que c'est un événement tout naturel, tout simple, fort ordinaire à Londres; il me récite une liste des gens les plus distingués, Anglais et autres, à qui il en est arrivé autant, et m'assure que le grand point est de se conduire de part et d'autre avec décence. Je l'interrompis pour lui demander où il me conduisait.

« Dans un appartement très-convenable, re- » prit-il gravement; *a Sponging house* » (dénomination très-juste, car on y exprime votre bourse comme une éponge qu'on presse): c'est en quelque sorte le vestibule d'une prison. « On reste là, con- » tinua-t-il, quelques jours avant d'être mené en » prison. Mais comme vous ne devez rien, et que » vous affirmez ne vouloir pas payer, je vous » engage, me dit-il, d'envoyer chercher un pro- » cureur honnête homme de mes amis, qui, sous » deux heures, vous rendra à la liberté.

» — Mais, Monsieur, voyez donc le bruit hor- » rible que cela va faire.

» — Du tout, on ne le saura pas, et si même » on le sait, on n'en parle pas.

» — J'étais invité à un grand dîner.

» — Vous allez avoir un très-bon dîner, et » puis, vous souperez.

» — De quelle excuse colorer mon aventure » auprès des maîtres de la maison?

» — Vous l'aurez oublié.

» — Cela serait poli!

» — Vous vous serez trouvé mal.

» — Le déshonneur!

» — Mais, Monsieur, il n'y a pas de plaisir » avec vous, vous dites toujours la même chose: » je vous ai déjà dit que cela arrivait journelle- » ment aux plus honnêtes gens du royaume:.... » *I'll tell you with* (je vais vous dire) Lord........ » voulait coucher avec la femme de sir W...... » jaloux ridicule qui ne la quittait pas : sa sei- » gneurie, déterminée à avoir une nuit tran- » quille, fit arrêter le baronnet pour une somme » considérable qu'il ne devait point, s'attendant » bien que l'autre *would bring an action against* » *him*, et lui ferait payer *des dommages* considé- » rables : cela fut *le cas.* » Ici je ne pus m'empê- cher de rire.

« — Vous le voyez, me dit mon guide, à pré- » sent cela va mieux. *You behave like a man* (il » n'y paraît plus). »

Arrivés à une vilaine porte, dans une vilaine rue (*wild street*), nous descendons; on referme à triple tour, et à peine suis-je monté, qu'on me

demande ce que je veux pour mon dîner, quel vin je bois, si je préfère la *small beer* au *porter?* « Je veux un procureur, et M. Reed. Faites-moi » donner une plume et du papier : je vous donne » cinq guinées, si je ne couche pas ici. » En moins d'une heure, ces deux personnes arrivèrent. L'avis du procureur fut que j'étais fort mal arrêté, mais qu'il fallait commencer par payer, ou donner caution. « J'en servirai, dit le bon M. Reed. » Il fut accepté. Après de longues écritures et autres formalités, je payai 10 ou 12 livres sterling de frais, et rentrai chez moi à onze heures du soir, malade de rage.

Le lendemain, je courus chez M. d'Adhémar l'informer de mon aventure, et lui demander son avis. « M. le duc d'Orléans, me répondit-il, est » parti ce matin pour la campagne; il sera chez » moi jeudi; venez-y, je le préviendrai; je veux » que justice vous soit rendue : c'est horrible! » vous lui conterez le fait.... Mettez-y de la mo- » dération ; insistez avec respect sur le renvoi de » ce Smith, et je me plais à croire que vous en » serez fort content : il est trop *gentilhomme* pour » vous refuser. »

Ce jour arrive; je m'approche de M. le duc d'Orléans, et lui demande la permission de l'entretenir un instant : « M. de Tilly, me dit-il, je sais » ce dont vous voulez me parler. Le comte d'A-

» dhémar m'a prévenu.... Smith m'a dit aussi au-
» jourd'hui....

» — Smith est-il encore chez Monseigneur?....

» — Oui, sans doute.

» — Alors, Monseigneur, il ne vous a pas dit
» la vérité, et je ne crois pas que vous sachiez....

» — M. de Tilly, quand on doit, on a tort,
» même avec Smith.

» — Je ne lui dois pas.

» — Je vous demande pardon, vous êtes parti
» de Paris, lui devant, et sans le prévenir; son
» billet, que j'ai vu, échoira dans deux mois:
» on lui a dit que vous alliez en Italie.... Paris,
» d'ailleurs, est un mauvais pays, de vous à lui,
» pour se faire payer.... L'Angleterre lui offre,
» sur cela, toute facilité.... Je le désapprouve;
» mais il a profité de l'occasion.

» — Quelle logique, Monseigneur!.... Sans mon
» respect infini pour vous, je n'écouterais pas un
» mot de plus.... Je prends la liberté de vous de-
» mander si ce raisonnement est de Smith.

» — Il est de *moi*, et de *lui*.

» — Je m'abstiens, Monseigneur, de le qua-
» lifier.

» — Monsieur!

» — Monseigneur, je simplifie l'état de la ques-
» tion.... Monseigneur veut-il renvoyer le sieur
» Smith, un misérable qui m'a fait un affront

» sensible ; qui, sans me demander préalablement un argent qu'il n'avait pas le droit d'exiger, a supprimé un billet *non échu*, devant la justice, pour ne faire mention que de la dette, et a fait arrêter un gentilhomme français, désigné à cette avanie pour avoir eu l'honneur d'aller vous faire sa cour ?

» — Je ne puis le renvoyer ; il n'y a point de honte à cela en Angleterre : il connaît mes affaires, en sa partie, mieux que moi ; il m'est fort nécessaire,.... et véritablement.... je ne vois pas qu'il vous ait manqué.

» — J'ai satisfait à un devoir, Monseigneur ; maintenant, si j'avais le malheur de faire quelque chose qui vous déplût, si l'honneur qu'il a d'être à vous ne lui suffit pas, je vous demande de vous rappeler ma démarche » : et sans attendre un mot, avec une profonde révérence, je le laissai dans l'embrasure de la fenêtre. — Il y resta deux bonnes minutes à regarder les passans.

M. d'Adhémar quitta quelques personnes avec lesquelles il causait, et passant avec moi dans une pièce voisine (ornée du portrait de Mme de Polignac dans toute sa beauté, à qui tout l'art de Mme Le Brun avait fait justice) : « Eh bien ? » me dit-il. Je lui répétai tout ce que je viens d'écrire. Il en fut indigné, je lui dois cette justice. « Je » lui reparlerai encore, dit-il.

» — Monsieur l'ambassadeur, je suis pénétré » de reconnaissance ; mais je vous préviens qu'a- » vant vingt-quatre heures, à tout risque, j'as- » somme le sieur Smith, à la porte même du prince. » J'aurai des chevaux de poste, et vous pouvez, » Monsieur, en recevoir ma parole d'honneur la » plus sacrée.

» — Et voilà, me répondit-il, ce qui n'aurait » pas le sens commun, et ce qui, dans un pays » tel que celui-ci, est à peine possible. Soyez rai- » sonnable, si vous voulez que je me mêle de » vos affaires ; .... soyez tranquille. »

Après le dîner, il eut une longue conversation avec M. le duc d'Orléans : le chevalier de Durfort, quoique ne m'aimant pas, s'en mêla.......... Quelques momens après, le prince s'approchant de moi, me fit l'honneur de me dire : « Monsieur, » *je renverrai Smith.* » Je m'inclinai. Quand je le vis descendre pour gagner sa voiture, je le suivis: « Je prie Monseigneur d'agréer l'expression de » ma reconnaissance, je suis amplement satis- » fait ; je le conjure de garder à son service un » homme qui a le bonheur de lui plaire.

» — Vous le voulez donc, Monsieur ?

» — Je vous en supplie, Monseigneur.

» — C'est à vous qu'il le devra. »

Le lendemain matin, on m'annonça le sieur Smith : je ne voulus pas le voir. Durant le reste

du voyage, il ne fut plus question de rien. M. le duc d'Orléans, que je rencontrais tous les jours, fut froid, mais poli. Long-temps après il m'a parlé, en riant, de cette histoire, devant cet infortuné et regrettable Lauzun : *Je vous confie que vous aviez tort.* Je le niai; je fis un nouveau récit du fait : il persista : le duc de Lauzun en vint jusqu'à lui dire qu'il lui en demandait pardon, mais qu'il *était impossible de voir plus faux* dans une affaire aussi simple. Nous ne pûmes jamais le convertir : il n'apercevait dans tout cela que *la dette elle-même;* et l'amour de l'argent, de cet or qu'il a dépensé depuis avec une profusion si détestable, si mortelle à toute sa Maison, achevait de corrompre son jugement naturellement sain.

Près de cinq mois passés à Londres me semblaient un long exil : qu'aurais-je dit si j'avais pu dévoiler le livre des destinées, y lire que les douze meilleures années de ma vie s'effaceraient dans le bannissement, loin de Paris où me reportaient tous mes soins inquiets? Au moment où je me disposais à quitter la capitale de l'Angleterre, une aventure d'amour (car quelle autre affaire avais-je à cet âge?) me détermina à accélérer mon départ.

J'avais été passer la journée dans une maison de campagne à quelques milles de Londres, où je devais revenir après souper. Placé à table au-

près d'une femme très-citée alors, et dont l'amant que je connaissais assez, voyageait en France, j'engageai un homme de mes amis, avec qui j'étais venu, à partir seul : j'eus soin de la précéder à l'instant où je la vis sortir de l'appartement. Arrivé au pied du grand escalier, je jouai très-naturellement l'embarras de retourner à Londres ; ce que j'avais prévu arriva : elle m'offrit, en hésitant, une place que je me pressai d'accepter. Le trajet était assez considérable, mais dans ces belles routes sablées, six chevaux vont vite : il n'y avait pas de temps à perdre. Je me hâtai d'amener la conversation à son véritable objet, et de dire que j'en étais réduit à être un impertinent ou un sot. N'avançant rien par une conversation très-sagement réfutée, je risquai quelqu'action véhémente qu'une très-belle défense repoussa, jusqu'à ce que j'eusse trouvé une corde si sensible que je ne la quittai plus avant qu'il ne me restât à obtenir un second triomphe. Le premier avait été dérobé si désavantageusement, que ce n'était qu'une justice de prétendre à une victoire plus commode : mais on me soutenait que j'étais un monstre, un voleur (heureux temps !), qu'on ne m'accorderait rien, et que j'avais remporté une victoire inutile qui ne me livrerait qu'à mes souvenirs, à ma conscience, et à mes regrets : on me débitait enfin tous ces

lieux communs, qui, toujours les mêmes dans les mêmes occasions, ressemblent au soulier de Théramène qui allait bien à tous les pieds. Sur ces entrefaites, j'étais descendu à ma porte, n'ayant pu réussir à me faire mener à celle de la belle offensée, qui ne manquait pas de se saisir du prétexte spécieux de ne pouvoir me laisser monter chez elle, devant ses gens, à trois heures du matin.

On suppose bien que le jour suivant, je me présentai chez elle : on me dit qu'elle était sortie. Deux jours après, la réponse fut qu'elle était à la campagne. J'écrivis; point de réponse. Mon imagination s'irritant de la résistance, la revoir devint un besoin, j'ai presque dit un bonheur : j'en cherchai toutes les occasions. J'en trouvai une à un bal chez la duchesse d'Ancaster. Nous avions changé de rôle : j'étais timide, elle avait l'air assuré. Je voulais parler, et lui faire des reproches : son silence m'en faisait de plus graves. Je souhaitais une explication, elle l'évitait; j'affichais le sentiment, la passion..... un trouble réel m'avait gagné. Elle, ne semblait frappée que du danger d'une telle situation devant tant de témoins.

« Si je n'avais pas un attachement très-profond, » une liaison que je crois malheureusement trop » connue, dit-elle enfin, je vous écouterais ici, » et il m'importerait peu qu'on le remarquât;

» mais je ne m'appartiens pas, et je vous conjure
» de m'épargner, et de vous respecter. »

J'insistais doucement, je voulais rappeler mes droits; mais elle me dit : « Vous n'avez point de
» droits; moi, j'ai celui de me plaindre de vous :
» mais ce n'est point ici l'instant ou le lieu des
» reproches; je vous promets de vous recevoir
» après-demain, si vous voulez passer chez moi
» avant deux heures. »

Marchant alors vers quelques femmes, elle se mêla dans le cercle, et me laissa moitié interdit, moitié charmé du rendez-vous que j'avais dérobé.

La nuit me parut une longue veille, le jour suivant une année : j'étais livré à mille pensées contraires. Quelquefois je tenais au plaisir de la revoir; souvent la vanité blessée me conseillait de dédaigner l'occasion qu'elle m'avait offerte. Le désir l'emporta... je suis à sa porte, on m'annonce, elle est seule.

« Vous êtes le maître, me dit-elle, d'abuser de
» ma position, de me condamner à la nécessité
» de vous éviter; ou d'acquérir un titre im-
» mortel à ma reconnaissance, à mon amitié, et,
» avant tout, à mon estime.

» — Le maître! m'écriai-je. Si vous me laissez
» le choix, je ne me sens capable d'aucune géné-
» rosité.

» — Il ne devrait pas y avoir à choisir, re-

» partit-elle, quand il y a d'un côté toute mon » estime.

» — Et de l'autre...... tout mon amour, me » pressai-je d'interrompre..... »

Et emporté par un mouvement impérieux...... par un instinct indomptable, j'étais dans ses bras : elle m'aimait.... je pouvais presque le croire.... je pouvais penser au moins qu'elle avait cessé d'en aimer un autre.

« Vous l'avez voulu.... vous l'avez bassement » exigé, articula-t-elle à voix basse, en portant ses » mains sur ses yeux ; vous m'avez mise mal avec » moi-même pour la vie..... Des séductions du » moment, le premier malheur de ma faute, » l'emportent sur mes meilleures résolutions : » mais soyez assuré que vous m'aurez avilie sans » fruit, et que vous ne me reverrez plus.... plus » jamais.... pas davantage que si la mort était » entre nous deux. »

J'essayai, comme on peut le croire, de combattre cette idée : j'allais me jeter à ses genoux, quand se précipitant elle-même aux miens elle me supplia, avec un accent et une action qui ne se peut décrire, de l'oublier, de la fuir.... de la rassurer par les sermens les plus saints que je n'attenterais plus à son repos, à sa faiblesse : qu'il était barbare de mésuser de sa fragilité, d'affliger un cœur possédé par un autre, lorsque

tant de femmes en auraient un à donner tout entier à tant de désirs et *à tant d'audace*.

.. Le son de sa voix, l'expression de ses traits, son attitude, quelques larmes, tout me sollicitait à ce serment solennel : je le fis,.... j'y fus fidèle. Je n'y mis d'autre condition que le don d'une tresse de ses cheveux qu'elle refusa,.... qu'elle me rappela pour me donner; que bientôt je lui renvoyai, et qu'elle me fit reparvenir enfin quand elle sut que je partais pour Paris, en me demandant de la garder pour l'amour d'elle. —Je la conserve encore; et lorqu'en 1792, poursuivi par les hommes qui prétendaient régénérer la France au milieu du carnage, cherchant à leur soustraire une victime signalée à leurs fureurs, bravant le danger de rentrer chez moi, après une absence de trois jours, pour sauver quelques lettres, quelques portraits, quelques paquets de cheveux, quelques monumens enfin des amours de ma jeunesse, son souvenir était un de ceux qui me décidèrent le mieux à braver la mort quand la vie méritait si peu d'être disputée. —J'ai revu dans la suite un de ses proches parens, j'ai été en mesure de lui rendre quelques services; j'y ai trouvé du bonheur, mais je me suis souvent reproché d'avoir été près d'elle si peu généreux ou si peu séduisant.

Cette aventure, par réflexion, m'a souvent

frappé, d'autant plus qu'elle n'est pas dans nos mœurs.

Rarement une femme française met-elle assez peu d'importance à elle-même pour se donner si vite;.... rarement cèdera-t-elle à une surprise des sens avec tant d'abandon et de mollesse, plus rarement encore celle qui aurait accordé ses faveurs à si bon marché, aurait-elle la vertu nécessaire pour s'en repentir si tôt. Je parle de celles qui méritent le nom de femmes. Le second rendez-vous et la seconde faiblesse sont encore plus extraordinaires. Que la galanterie ou le libertinage vous donnent, après cela, votre congé, l'on peut ne pas s'en étonner; mais qui s'attendrait à le recevoir des mains de la fidélité dans l'inconstance? C'était une espèce d'hommage à la vertu; le libertinage et la corruption ne pourraient pas avoir une autre marche. Je me souviens que le marquis de Genlis me disait un jour: « Je n'ai eu que deux fois Mme de***, la première » fois pour moi, la seconde pour elle; je n'y suis » plus retourné ensuite : il n'y avait plus per» sonne à obliger. »

En France, il fallait beaucoup de soins, beaucoup d'adresse, de manége, de sincérité et d'art, pour vaincre une femme digne d'être attaquée: on pouvait croire qu'il y avait de certaines formalités à remplir, tout aussi nécessaires les unes

que les autres : la dernière autant que la première. Mais aussi le succès était fréquent, à moins qu'on ne fût un écolier, ou que l'aimable adversaire ne fût un de ces dragons de vertu qui s'étaient juré de n'en manquer jamais : il y en avait beaucoup de cette classe; mais celles-là, un homme exercé ne compromettait pas sa réputation avec leurs principes; il voyait en peu de temps ce qu'il avait raisonnablement à prétendre, et se retirait avant que le public ne fût dans la confidence de son accident. Quelques novices seuls venaient brûler leur encens sur cet autel où la divinité inexorable ne se repaissait que de victimes.

Dans d'autres pays, beaucoup de femmes résistent à un plan d'attaque, à tout un système de séduction, et succombent à une occasion unique, née d'un hasard qui ne reviendra plus : les unes ont une vertu raisonnée qui n'est pas à l'abri des défaites avec un ennemi savant; les autres, avec un ou deux préjugés, déjouent souvent une passion et une combinaison habile, et tombent tout à coup sous l'ascendant de la minuté.

J'ai remarqué que vous avertissez une Française de vous aimer avec les mots, *Je vous aime*, et que vous n'avertissez presque une étrangère que de se défendre : on dirait qu'il faut improviser leur faiblessse.

Tout ceci, encore une fois, n'est applicable qu'aux femmes qui valent la peine d'être citées : il y a chez tous les peuples du monde un rebut de leur sexe et du nôtre qui n'est pas digne d'une analyse ; c'est avec les voleurs de grand chemin la partie infirme d'une nation : c'est le mur élevé entre un examen et le mépris. Mais aussi j'ai remarqué, et j'ai honoré sans distinction de pays, en Angleterre, en Allemagne, comme en France, des femmes si respectables que, plus près *alors* de la perfection que les meilleurs d'entre nous, je les ai vues un ornement de leur sexe, comme un sujet de vénération pour le nôtre, et qu'il m'a semblé qu'elles suffisaient pour réconcilier l'incrédulité du vice avec la réalité de la vertu.

Au reste, que ceux qui me liront retiennent bien de moi (s'ils sont assez heureux pour l'ignorer) qu'il n'y a ni bonheur ni gloire dans ces séductions si aisées.... ou si difficiles : qu'ils apprennent, une fois pour toutes, que les unes mécontentent le cœur, et les autres la conscience ; que les premières inspirent des dégoûts, et les secondes des remords ; que des infortunes, des calomnies, des dangers, d'effroyables calamités, en sont presque toujours le légitime châtiment ; que la perte de la vie et de l'honneur en est souvent la punition ; que l'éclat et le plaisir de ces coupables liaisons sont faux et mensongers ;

que la honte et les peines en sont la plus indispensable condition; et que ce commerce scandaleux, dont on n'a pas fait assez justice et dont on a trop ri, étant le plus sanglant outrage à la moralité, engendre aussi des chagrins, des fléaux, et *un genre d'adversités* que d'autres forfaits sont impuissans à produire.

Aucun homme n'est aussi *désillusionné* qu'un séducteur avancé dans la vie : le cœur d'aucun être dans la création n'est aussi fané, n'est flétri par autant de remords, rongé par autant de vautours, que celui de cet homme nommé si improprement homme *à bonnes fortunes*, lorsqu'il descend les dernières marches qui vont au tombeau: je dirai plus, il était déjà le roi des infortunés quand sa jeunesse s'est retirée de lui. — Aucun métier n'entraîne, après quelques instans, autant de *déconsidération* : si ce mot n'est pas français, je veux m'en servir, parce que le mot *mépris*, qni ne serait que juste, est dur.

CHAPITRE XVI.

Chi ama gli habitator dell' ombre eterne
Il rauco suon della Tartarea tromba,
Treman le spaziose atre caverne
E laer cieco aquel romor rimbomba.
LE TASSE, ch. IV, p. 2.

Mon retour à Paris. — Un mot de la Reine. — Je forme le projet de payer mes dettes. — Je vends une terre. — Querelle fort ridicule de ma part avec le frère de ma mère. — Le chevalier de Dolomieu. — La marquise de Br** — Evénement tragique dont la ville du Mans est le théâtre. — M. de Ma***, un jeune officier. — Scène horrible. — Je pars pour l'Italie. — Chambéry. — Turin. — La Lombardie. — Milan. — Le Milanais et les souvenirs qu'il rappelle. — Mort de mon aïeule maternelle. — Ma liaison avec la marquise de Br** — Son mari en découvre le mystère. — Mme de Br** meurt presque subitement. — Détails de cette mort. — Mon sombre désespoir. — Mme de Fondville. — Le marquis de Savonnières. — Leur intérêt pour moi. — Mort de Mme de Fondville. — Portrait. — Les tombeaux.

CETTE trompette du Tartare sonne incessamment pour ces ombres passagères nommées le

genre humain ; pour obéir à ses lugubres sons, les enfans des hommes se pressent à grands flots sur la route de l'éternel passage aux royaumes sombres. Là s'envolent les songes légers du bonheur, là s'engloutissent les persécutions et les traits les plus acérés de la fortune adverse, tous les rêves de la gloire, de l'ambition déçue ou assouvie, toutes les inanités et les mensonges qui nous bercent, entre le trône et la cabane, depuis la lisière jusqu'à la tombe.

C'étaient donc là les conditions préliminaires de l'existence; c'est donc là la fin de tant d'intentions, de pensées, de méditations, de tant de projets tumultueux qui se combattent comme les flots de l'Océan courroucé! c'est donc là la borne où vient toucher, dans un immortel silence, ce frêle orgueil de nos frêles grandeurs, et où viennent se briser les derniers ressorts de tant de facultés actives et virtuelles qui concourent à cet ensemble de puissance qui soumet le passé, le présent, l'avenir, et toute la nature, aux souvenirs, aux usurpations, à l'examen de l'homme, ce chef-d'œuvre admirable et borné, qui ne s'apprécie et ne s'explique pas plus lui-même, que ne se connaît la pendule obéissante qui montre et sonne l'heure, à son insu!! C'était bien la peine de venir grossir cette procession de fantômes!

De retour à Paris, je formai le louable projet

de payer mes dettes et de n'en plus faire. La Reine à qui j'avais eu l'honneur de faire ma cour à mon retour d'Angleterre, m'avait parlé avec un reste de bonté sur l'état de mes affaires, en ajoutant gaiement : « Il ne vous manquerait que cette » manie des voyages ; M. de Lauraguais disait qu'il » allait en Angleterre pour penser ; il ne tiendrait » qu'à vous de dire que vous y avez été *dépenser.* »

Il faut convenir que plus de vingt mille écus de dettes ne déposaient pas en faveur de ma prudence et de mon économie. J'en vins à me résumer sérieusement à la grande mesure que je voulais depuis long-temps adopter. Je partis pour le Maine, et conjurai un de mes parens de m'acheter une terre qu'il lui convenait autant d'acquérir qu'à moi de vendre. Après beaucoup d'objections et de difficultés de sa part, à cause de ma minorité, et beaucoup de concessions de la mienne, il se décida : je me trouvai allégé de mes dettes, et riche de quelque argent comptant que mon imagination plus sage me représentait comme un trésor où la raison seule allait puiser.

Cette vente anticipée fut une affaire d'autant plus mauvaise pour moi, qu'elle amena un incident où j'eus complètement tort : la punition suivit de près. Il fallait obtenir le consentement de mon oncle maternel pour consacrer plus au-

thentiquement le contrat de vente d'une terre aliénée par un mineur, quoique je finis par m'en passer. Je touchais à l'âge prescrit par les lois; mais je ne l'avais pas. Ayant rencontré M. de Ch..... à la promenade, à l'issue de la parade, je m'avançai vers lui devant un grand nombre d'officiers et lui demandai impérieusement, pour la troisième fois, s'il agréait que je terminasse l'affaire que je lui avais soumise. Comme j'y mettais un grand degré d'énergie qui ressemblait fort à de l'impertinence, il me répondit :

« Non, Monsieur, non, pour la dernière fois; » mais je vous prie de vous contenir et de ne » pas oublier ce que je vous suis. » La fureur dans les yeux, il agitait fortement la garde de son épée....

« — N'oubliez pas vous-même, repris-je, ce » que je suis, et l'honneur que mon père a fait à » votre sœur de l'épouser. »

Il s'avance sur moi.... nous avons presque les armes à la main.... On se met entre nous. Cette absurde rodomontade, dont je demande pardon à la raison et au bon sens, m'a coûté plus de cent mille écus. C'était bien juste! Il se maria un mois après : je l'avais bien mérité.

Je fis quelque séjour au Mans, cette ville fut alors le théâtre d'un événement tragique qui a laissé dans ma mémoire une impression d'autant

plus durable que j'aimai depuis éperdûment l'héroïne infortunée de cette aventure. Elle est au nombre de celles qui découragent de plus en plus un esprit juste de lire l'histoire avec confiance, puisque les faits, même arrivés sous nos yeux, échappent à un examen réfléchi. Cette aventure est surtout faite pour confirmer dans l'opinion qu'on ne peut guère mettre d'importance à rien, pas même à l'attachement, puisqu'il est des circonstances qui laissent dans l'âme un doute éternel sur la réalité des plus chers sentimens, sur le prix qu'on doit y mettre, et sur le retour dont on doit payer ce qui ressemble le plus à l'amour, puisqu'enfin il existe des chances qu'on ne peut ni parer ni prévoir, qui soumettent à la nécessité d'être ou trop injuste ou trop dupe.

Un homme de beaucoup d'esprit, et surtout d'une tournure d'esprit extraordinaire, ayant cultivé superficiellement quelques sciences qui lui donnaient un air d'instruction générale, parlant de tout avec confiance et n'en parlant pas comme les autres, avait séduit avec un visage peu agréable et trente-six ans, une femme charmante qui n'en avait que vingt, et chez qui la jeunesse était le moindre avantage. C'était le chevalier de Dolomieu, frère moins connu d'un frère célèbre. Il avait été passer quelques mois en Dauphiné, et ne s'était éloigné qu'à regret momentanément de

l'objet d'un amour dont il m'avait fait confidence, moins

Par un excès de vanité
Que par un excès de tendresse :

deux causes pareillement communes, et presqu'également inexcusables de l'indiscrétion. Il servait dans un régiment de dragons en garnison au Mans. Un de ses camarades, jeune homme d'une beauté remarquable, ne doutant de rien avec les hommes, et hardi jusqu'au ridicule avec les femmes, jugea l'occasion favorable pour s'emparer d'une place abandonnée. Il avait un de ces mauvais tons audacieux qui réussissent quand ils ne font pas détester, et une sûreté de moyens qui le rendait aussi aimable pour le vice facile, que dangereux pour la vertu sévère. Celle de la marquise de Br** succomba-t-elle, ou sortit-elle triomphante de ce combat? C'est ce qu'on n'a jamais su, c'est ce que ne m'a pas même appris un an de conversation intime avec elle, quand agitée par cette jalousie, que je puis ressentir pour le passé comme pour le présent, je n'épargnais rien pour connaître un secret qui eût semblé au commun des hommes peu intéressant. Mais je n'ai jamais pensé qu'il importât si médiocrement de connaître et d'apprécier celle qu'on aime, de mesurer son cœur par ses affections passées, d'y

lire le degré d'amour et surtout d'estime qu'on lui doit, de chercher dans les anciens engagemens quelle confiance mérite le sentiment actuel, et de préjuger du bonheur ou de l'infortune d'une liaison, par des rapprochemens et des comparaisons.

Que si cette observation paraissait un galimatias spécieux à quelques hommes, j'en sourirais; — à quelques femmes, je m'en affligerais pour elles. Mais, je le sais, l'amour est pour peu de gens une affaire de cette importance : un petit nombre y fait autant de façons. Ils sont heureux, ceux-là, qui n'y recherchent qu'un plaisir aisé, que quelques roses sans épines; qui entendent trop bien la vie pour sécher leur bonheur par l'analyse, et l'amour pour le faire évaporer dans des subtilités, et faner ses fleurs par la réflexion.

Moi, je fus moins fortuné; j'ai couru cette carrière qui ne reflète pas beaucoup de considération sur la vie : celle d'un homme qui se dévoue particulièrement aux femmes. Mais cet excès de considération, cette palme distribuée au hasard, si on ne la cueillait pas tout entière, on s'en consolerait avec sa propre estime : mais il faudrait au moins saisir le bonheur, ou, comme il n'est pas de ce monde, son image. Moi, je ne l'atteignis jamais; je gâtai mon plus bel âge par tous ces tourmens d'une imagination délicate,.....

je fus trop difficile. je me consumai dans l'exigence, dans les sollicitudes de l'esprit, dans les défiances du cœur, et dans tous les orages d'un sentiment inquiet et mécontent, qu'un rien consternait trop, et que beaucoup ne rassurait pas assez; je me plaignis toujours de l'amour, en ne faisant guère autre chose : je ne trouvais jamais qu'il me tînt ce que je m'en étais promis; je craignais toujours qu'il ne me reprît ce peu qu'il m'avait donné. Dans les grandes passions de ma vie, je ne me suis jamais reposé : je me suis contristé involontairement, j'ai affligé malgré moi.... Contraste étrange! on en est moins aimable, on en est plus aimé, et plus heureux parce qu'on a pleuré davantage.

Amour! hochet sérieux des grands enfans.

Indifférence! sommeil de fer des mauvais cœurs.

La plus longue vie! un petit mensonge.

Ce jeune officier, que j'ai laissé parce qu'il me serait odieux d'écrire sans causer avec mon cœur, s'appelait M. de Ma*** : il avait une célébrité de province, acquise par une bravoure susceptible, par des succès de garnison, et par les charmes robustes d'un physique qui lui en aurait valu partout, s'il avait fini son éducation.

Un soir, ayant soupé chez la marquise de Br**, avec ses chefs et la meilleure compagnie du pays,

il se cacha derrière le paravent d'un vestibule, et quand il la crut couchée, et ses gens aussi, il courut à la porte de sa chambre à coucher qu'il essaya d'ouvrir. Il en avait la clef, mais ne put réussir parce qu'elle se trouva fermée par des verroux intérieurs. Après avoir conjuré Mme de Br** de le laisser entrer, au nom de leurs amours qu'elle semblait accueillir de tout son mépris et de son indignation, il changea de ton. Il lui rappela ses promesses, parla des droits sacrés qu'il avait, et l'accabla d'injures et d'indignités : il ajouta qu'elle était enfermée avec un rival préféré, mais qu'il obtiendrait d'elle et de lui une vengeance qui effraierait à l'avenir les parjures at les présomptueux. — Sur quoi Mme de Br** se mit à sa fenêtre, et appela ses gens. Le scandale et la confusion devinrent au comble. Son maître-d'hôtel et son cocher ayant voulu se saisir de M. Ma***, il mit l'épée à la main et se défendit comme un lion. Accablé par le nombre, son épée brisée, maltraité dans cette bagarre, malgré les exhortations de son inhumaine qui ordonnait de le ménager, il fut jeté dans la rue, vers les deux heures du matin : les cris, les juremens, le tumulte attirèrent des curieux de fort médiocre compagnie, devant lesquels il articula toutes les abominations de l'autre monde, et finit par jeter au travers de la grille une clef qu'il qualifia du nom de celle de

la chambre à coucher, qu'il assura avoir reçue dans des temps plus prospères, et durant l'absence de son rival, revenu depuis deux jours.

Désespérée, éperdue, la marquise de Br** s'habille à la hâte, monte en carrosse, et court chez le chef du corps, mauvais plaisant dans ce genre d'aventures dont il était lui-même une espèce de héros, mais qui, parent de la belle plaignante, écouta gravement son récit, s'attendrit de ses larmes, lui promit une justice prompte et proportionnée, dans tous les cas, à l'audace de l'offense.

Il envoya à l'instant un sous-officier et quelques dragons se saisir du jeune forcené qui voulait violer les femmes qu'il n'avait pas eues, ou celles qui ne voulaient plus de lui, ce qui, pour un galant homme, est tout-à-fait la même chose. Il le fit conduire dans la prison d'un couvent, pour en rendre compte au ministre, et statuer sur son sort. Mais cet énergique étourdi, prévoyant qu'il serait au moins cassé, moitié désespoir, moitié tendresse, envoie chercher deux de ses camarades, proteste des droits qu'il avait eus de venger son amour trahi, et se passa deux balles dans le cœur : il vécut encore six heures dans d'épouvantables tourmens, qu'il demanda vainement qu'on abrégeât.

Mme de Br** avait envoyé un courrier à son

mari alors absent. Celui-ci s'était mis immédiatement à courir les grands chemins, et venait, la rage dans l'âme, venger l'honneur de madame sa femme innocente ou coupable.

Certes, il ne se devait pas moins. Mais il en fut quitte pour des frais de poste : il arriva pour assister à l'enterrement de celui auquel il eût fallu ôter la vie, et qui eût pu la lui arracher.

Ce dénoûment devait lui plaire autant que l'autre. Le chevalier de Dolomieu, calme et silencieux, sans affectation, se fit expliquer toute cette affaire dont on prétendait qu'il avait été le sujet et le témoin : il semblait ne la pas comprendre. Le marquis de Br** soutint sa femme avec la constance intrépide d'un homme qui fait face au public, et qui croit à la vertu : il la soutint contre l'opinion de toute la province déchaînée, qui, entre deux victimes dévouées, ne voulait pas d'un cadavre; il la soutint quand elle s'éteignait douloureusement dans les larmes; il lui donna le courage de l'innocence, ou celui, plus grand, de l'affecter.

L'était-elle innocente? ne l'était-elle pas?

Méritait-elle, dans la pire des deux suppositions, ce torrent débordé que je vis se rompre contre elle, lorsque jeune, mais élevant une voix retentissante et hardie en sa faveur, j'excitai sa reconnaissance qui se changea depuis en amour?

M. de Ma***, dans la meilleure hypothèse, était-il digne de la pitié universelle qu'il inspira dans une grande province habitée par plusieurs gens considérables, par beaucoup de gens de qualité avec d'assez grandes fortunes?

Il ne me paraît pas probable qu'une femme qui a trahi son amant absent (c'est une grande faute de s'éloigner quand on aime), ne mette pas tout en usage pour se débarrasser à son retour d'un adjoint si dangereux, ne redemande pas une clef qu'elle a donnée, fasse une scène publique, appelle ses gens au secours de son honneur outragé, et ne s'en rapporte pas, au pis aller, à la générosité de deux hommes qu'elle a bien traités; ne se mette pas, dis-je, plutôt à leur discrétion (quoiqu'il y ait mille moyens de n'en pas venir là) qu'à celle de ses domestiques et d'une ville entière. Il ne me paraît pas probable qu'une jeune femme qui n'a donné aucun autre signe de corruption, éclate avec cette énergie, fasse jeter son séducteur hors de sa maison, et rende une plainte publique quand l'innocence la plus constatée et son bon droit le mieux établi n'eussent pas suffi pour la sauver du blâme.

Il ne me paraît pas probable que, inconsolée de sa réputation perdue, elle n'ait jamais varié dans son indifférence sur la mort de celui qu'elle trouvait ne s'être rendu que justice, qu'elle ne

se soit jamais trahie par un mot, par un geste, dans les entretiens les plus confidentiels, et que je n'aie jamais pu, durant plus d'une année, au sein d'une tendresse que cet aveu aurait augmentée, en obtenir autre chose que la persévérance de la dénégation la plus formelle.

Est-il probable que si cette liaison eût existé pendant quelques mois, on n'en eût pas eu le moindre soupçon, sur un théâtre étroit où cette femme attirait les regards, et livrée à un homme cité pour sa pétulance et ses indiscrétions; que les amis de l'un, les domestiques et les femmes de l'autre (et j'ai fait sur cela des recherches), n'eussent eu aucuns indices, aucune révélation à offrir?

Est-il probable qu'à sa mort où j'ai eu le malheur d'assister et de contribuer involontairement, une femme si douce et si craintive se soit endormie du sommeil de l'innocence, et n'ait jamais articulé un mot qui pût l'alléger de ce fatal secret, ou être un peu l'expiation de ce triste mystère?

Je plains ceux à qui cette dernière preuve paraîtrait incomplète ou ridicule.

Voilà un côté de la question.

Est-il vraisemblable qu'un homme se jette dans un abîme d'infortunes, qu'il devait prévoir, sans se croire le droit de les braver, sans avoir le prétexte d'anciennes faveurs, et l'excuse de nouveaux désirs? qu'avec beaucoup d'occupation dans ce

genre, il s'adresse à la femme la plus en mesure de le perdre par sa situation et par ses entours, et la plus faite pour compromettre sa vanité par l'éclat et le scandale de sa résistance? qu'il s'obstine à vouloir entrer dans une chambre à coucher où il n'a aucuns titres à produire, qu'il y soupçonne un rival, et qu'il veuille, de gaîté de cœur, s'y confronter avec un homme auquel il n'a rien à disputer?

Est-il vraisemblable qu'il entre dans une fureur si soudaine et si réelle pour des torts imaginaires, pour une injure supposée qui lui fait tellement oublier les convenances, qu'il oppose la résistance d'un lion à des valets conjurés, sur qui la victoire est le synonyme de la honte? qu'il se méconnaisse assez dans les accès d'une rage factice, pour déshonorer publiquement celle dont il ne connaît que la vertu, qu'il lui rejette avec infamie une clef qu'il aurait dérobée, sans avoir même la honteuse justification d'en regretter l'usage? qu'il menace de sa vengeance, et celle qui ne lui doit rien, et celui dont le bonheur mérite tous ses égards, s'il ne mérite pas tous ses reproches?

Est-il vraisemblable qu'il mande deux de ses amis, qu'avec des larmes de sang il proteste de la légitimité de ses fureurs, qu'il brûle des lettres qu'il ne montre pas, mais qu'il jure être des monumens de la tendresse de celle qui le fait périr,

et qu'il se tue enfin en persistant jusqu'au dernier soupir dans la rage uniforme de ses dépositions et de son témoignage?

Voilà la contrepartie :

Voilà les ténèbres.

Devait-elle exciter le mépris, celle qui, n'ayant eu qu'un amant, lui était restée fidèle? je dirai plus,... devait-elle armer tant de haines, celle qui, deux fois faible, n'aurait plus voulu se donner, quand elle était rentrée dans son premier choix?

Devait-on plaindre avec excès celui qui, dans une supposition, est un monstre sans frein, et dans l'autre, un furieux sans délicatesse? Mais le monde n'y regarde pas de si près; il absout les morts, pour condamner ceux qui lui restent : il loue avec la lenteur de la réflexion; il approuve avec des restrictions; il censure sans adoucissement, et blâme avec l'éclair de l'instinct.

La marquise de Br** se releva; elle et sa famille tinrent tête à l'orage; elle avait une bonne maison, on lui revint : plus obscure, dénuée des avantages de la fortune, elle eût été délaissée sans retour. Je lui conseillai de partir pour Paris, ce gouffre où les plus longues histoires, qui, dans les provinces, sont le sujet des plus longues conversations, s'effacent et s'oublient dans un instant, et ne sont que l'aliment de l'entretien fugitif d'une minute.

Elle m'en crut.

Elle m'avait inspiré un amour très-vif, dont j'eus la pudeur de ne pas lui parler dans la situation où était son âme; elle m'en sut gré : plus tard j'en fus récompensé.

Visiter l'Italie avait été, dès ma première jeunesse, un de mes désirs les plus vifs : j'y cédai, et sans aucun événement extraodinaire, je me trouvai tout naturellement le premier de février 17.. à Lyon, cette cité commerçante et populeuse, qu'un des bienfaits du nouveau gouvernement relève sur ses débris consolés.

Il n'y a rien de remarquable à Chambéry, petite ville, qui renferme au plus dix mille âmes. La seule observation qu'on y fasse, est qu'elle fut la retraite du roi Victor-Amédée, en 1730, après son abdication et son mariage avec Mme de Saint-Sébastien *. Avant d'arriver à Turin, on est affligé de

* Mlle de Cumiane, qui fut d'abord fille d'honneur de la Reine-mère et l'objet des premières inclinations de Victor-Amédée II. Parvenu au trône de Sardaigne, ce prince qui lui avait fait épouser le comte de Saint-Sébastien, écuyer de la Reine, la nomma dame d'honneur de la princesse de Piémont, et la fit loger dans son palais, près de ses appartemens. Remplie de finesse et de dextérité, la comtesse de Saint-Sébastien, restée veuve en 1723, et exerçant sur le Roi un grand ascendant, forma le projet de devenir secrètement sa femme, à l'imitation de Mme de Maintenon, que Louis XIV avait ainsi épousée. Instruite d'avance du projet d'abdication qu'avait formé Victor-Amédée, elle saisit cette occasion pour presser son mariage, en se servant de l'influence qu'avaient sur l'esprit du Roi le père Andormiglia et le docteur Biggio, l'un son confesseur, l'autre

la vue de cette multitude de goîtres, dont la Savoie semble être le berceau. Mais avec quel ravissement l'œil se repose sur cette superbe ville de Turin, si régulière, si uniformément alignée, et située sur les bords du Pô, dont une des plus belles rues du monde emprunte son nom! Le farouche Attila la détruisit de fond en comble, en 451. Elle contient aujourd'hui quatre-vingt mille âmes. La maison de Savoie la possédait depuis 1278. Elle a été conquise trois fois par les Français : sous le roi François Ier, de valeureuse mémoire, une seconde fois en 1640, et enfin pendant la guerre de notre révolution, qui en a fait cette fois une partie intégrante de l'empire français.

Quoique le palais du roi fût un des plus beaux palais des souverains d'Italie, tant par son bon goût que par assez de splendeur, il n'offre pour-

son directeur de conscience. Le Roi l'épousa secrètement le 2 août 1730, un mois avant son abdication. Elle était âgée alors de cinquante ans, et le Roi en avait soixante-quatre. Il lui donna le marquisat de Spino, dont elle prit le nom. Elle suivit le Roi dans sa retraite près Chambéry. Mais pleine d'ambition, et voyant le Roi fatigué de son oisiveté, elle lui fit naître l'idée de se ressaisir du gouvernement : l'entreprise ayant échoué, Victor-Amédée fut arrêté avec la marquise par ordre de Charles-Emmanuel son fils, et confiné au château de Montcalier. La marquise, séparée du Roi, fut transférée au château de Ceva. Mais bientôt Charles-Emmanuel voulant adoucir l'amertume de la situation de son père, lui rendit sa femme qui ne le quitta plus. A la mort de Victor-Amédée, le 31 octobre 1732, elle s'enferma dans un couvent de religieuses à Carignan, où elle finit ses jours.

tant rien de fort extraordinaire : le théâtre de cette ville est un des plus beaux du monde; sa citadelle est un miracle de l'art.

Le court séjour que j'ai fait à Turin ne me permet pas d'offrir des renseignemens bien positifs sur les usages et la société, mais ce que j'y ai vu, et le ton qui m'a semblé y régner, était noble et décent *. La cour donnait cet exemple à une nation astucieuse et badine qui était ramenée à plus de noblesse et de gravité, par le caractère de ses souverains.

Le beau sexe y doit, généralement, de la reconnaissance à la nature.

De Turin à Milan, la route est embellie d'une infinité de maisons de campagne, et cette belle plaine de la Lombardie est un long et magnifique spectacle avivé par une multitude de villes intéressantes où l'on voudrait seulement de meilleures auberges. Je crois que Milan, cette troisième cité de l'Italie, compte plus de cent cinquante mille habitans. Toutes les annales de l'humanité ne

* En effet, la haute société de Turin était telle que la représente l'auteur de ces *Mémoires*. Il en aurait encore mieux jugé plus tard, quand l'élite de la noblesse piémontaise eut formé le *Casino*, où, à jours fixes, se réunissait tout ce que la capitale du Piémont renfermait de plus distingué en hommes et en femmes. Les étrangers de marque y étaient admis. On y vit figurer aussi les principaux émigrés qui, en 1789 et en 1790, se réfugièrent à Turin. Rien de plus brillant que les cercles et les bals du *Casino* à cette époque.

sont que celles de nos malheurs! de nos folies, et des cruautés des habitans de ce globe. Cette superbe ville fut saccagée vers le milieu du douzième siècle; la charrue passa sur son sol où l'on sema du sel. Hideuse barbarie des vainqueurs! prodigieuse industrie des vaincus! épouvantable et merveilleuse faculté de l'homme pour anéantir et pour reproduire tout, excepté soi-même!

Le voilà donc ce Milanais, conquête momentanée de François Ier, éternelle plaie dans l'histoire de France depuis la bataille de Pavie, où périt la fleur de la noblesse française, où son Roi prisonnier ne put recouvrer sa liberté qu'en violant un serment qui peut presque l'absoudre du parjure, bataille funeste qui jeta dans la maison d'Autriche cette succession d'une terre couverte de lauriers arrosés de notre sang!!

Milan contient plusieurs bâtimens qui méritent l'attention des voyageurs. Le canal qui joint cette ville avec l'Adda est la première source qui fertilise son territoire. Les collections publiques et particulières offrent aussi de beaux tableaux. La noblesse y est remarquable pour sa politesse, et déployait de la magnificence dans l'hospitalité. Les femmes (il faut toujours en venir là) y ont beaucoup d'agrémens et de charmes.

A qui ce ciel ne rappelait-il pas ce fameux Gaston de Foix, ce héros brillant, neveu de

Louis XII, et gouverneur du Milanais, tué à vingt-quatre ans dans les bras de la victoire, emportant au tombeau une célébrité qui n'est guère que la récompense des capitaines dont le front est blanchi par le temps?

Je reçus à Milan une lettre qui m'arrêta dans le voyage classique que je projetais, et me força de revenir précipitamment en France. C'était la nouvelle de la mort de ma grand'mère maternelle, que je regrettai quoique j'eusse à recueillir son héritage assez considérable. Je revins dans cette province du Maine, plus vite que je n'en étais parti, pour mettre ordre à mes affaires, et me retrouver assez riche si j'avais été assez sage. J'y revis cette marquise de Br**, dont les charmes et les malheurs m'avaient touché : elle était encore affligée, mais consolable. Je la revis fraîche comme la fleur des jardins, avec une expression de sensibilité et de mélancolie, genre d'appas irrésistible. Elle savait combien je l'avais défendue : je l'aimais assez pour l'avoir oubliée; elle m'aima parce qu'elle s'en souvint.

De cette liaison naquit ce qui en devait résulter : des malheurs incalculables, des dissensions dans une famille unie, des discours injurieux dans le public, que nous nous accoutumâmes à mépriser et qui tombèrent, parce que nous y fûmes insensibles. La susceptibilité est le

premier aliment de la calomnie, elle donne même du prix à la médisance. Quelque temps se passa sans que le mari, dont je m'étais attaché à gagner l'amitié, eût acquis assez de preuves pour faire un éclat toujours superflu quand il est tardif. C'était un homme d'honneur, mécontent de la cour, dont il croyait avoir à se plaindre, par la seule raison qu'un oncle à lui avait eu beaucoup à s'en louer. C'était, il faut l'avouer, une bizarrerie stupide de l'ancienne France, que celle de croire que la faveur de la cour était une propriété dans une famille. Le mari dont je parle en était là en miniature; il avait quelques droits qu'il s'était fort exagérés et qu'on méconnut, parce qu'il était peu brillant et sans intrigue; il s'en consola en tournant très-court à la Révolution : c'était vouloir se distraire avec des verges. Il avait éperdûment aimé sa femme qui avait pour lui de l'amitié et de l'estime. Les liens qui l'attachaient à elle s'étaient relâchés; la conviction de mon bonheur les brisa. La manière dont il obtint la preuve de ce qu'il aurait mieux fait d'ignorer est singulière.

Il y avait au théâtre ce que dans les villes de province on appelait une *Redoute*; un bal de l'Opéra, si vous voulez. Presque tout le monde convint à souper d'y aller : M. de Br**. déclara que très-fatigué il se coucherait, et nous souhaita

bien du plaisir. Mais, au lieu de tenir sa promesse, affublé d'un masque et d'un *domino*, il se rendit lui-même au bal, et nous reconnut facilement, quoique tout aussi bien masqués que lui. Après avoir erré quelque temps dans la salle, nous fûmes nous asseoir au milieu d'une conversation fort animée par un de ces mille sentimens qui sont la vie de l'amour, qui en font les disputes, les raccommodemens, et, j'ai honte de le dire, le premier et peut-être l'unique charme. Un masque nous suivit fort naturellement; le voilà établi sur la même banquette... est-il mort? non, il dort sans façon sur mon épaule. Les plus drôles de choses finissent par ennuyer; au bout de quelques minutes je le poussai doucement, et le priai de ne pas me prendre plus longtemps pour son oreiller : il balbutia d'une voix féminine quelques excuses, se rendormit, et retomba dans sa faute et dans sa position. J'avais précisément cru ce jour-là avoir à reprocher un peu trop de froideur pour moi ou un peu trop d'intérêt pour un autre; je m'en plaignais, quoiqu'à voix basse, avec cet accent de la passion, et cette pantomime animée d'un âge actif et dévoré de tant de feux. Le masque importun m'accablait, immobile; il me pressait de tout son poids, tirant quelques soupirs rares de sa poitrine oppressée. Je le repousse avec humeur,

long-temps distrait de l'attention qu'il nous accordait, par celle même que j'apportais dans la conversation. Il s'agite à son tour et me presse vivement. Mme de Br** fixe ce masque, le parcourt des pieds à la tête... « Dieux ! me dit-elle très » bas avec effroi, je suis perdue ! c'est mon mari !

» — Impossible !

» — Lui-même.

» — Levons-nous. »

Nous marchons ; il nous suit, veut s'accrocher à mon bras, je m'en dégage avec violence : un flot nous sépare, nous nous perdons dans la foule ; il ne nous retrouve plus... Qu'on juge de son désespoir et de mon embarras ! notre entretien avait été clair ; il l'eût été pour l'indifférence.

Après avoir tenu conseil, elle hésitait à rentrer chez elle ; elle avait envie de se réfugier chez sa mère, ou chez sa sœur à Paris, et de demander une séparation à l'amiable. Je l'en dissuadai, lui conseillai de prendre un maintien calme et assuré, de voir venir, et de nier tout. Elle n'y fut pas obligée. Son mari, dès le lendemain, partit lui-même pour Paris, afin d'y suivre un procès qui n'exigeait pas sa présence. Ce ne fut qu'à moitié chemin qu'il écrivit une lettre froide et noble : il annonçait que son absence serait longue, qu'il souhaitait d'être instruit du moment où elle viendrait le rejoindre pour qu'il pût revenir en

province présider à sa maison et aux intérêts de sa fortune. Il était clair qu'il redoutait un esclandre, qu'il désirait de ménager la mère de son fils, mais qu'il était décidé à ne plus vivre avec elle, aussi long-temps du moins qu'il faudrait la disputer à son amant.

L'amour qui tient lieu de tout, quand il est extrême, la consola dans une situation dont elle ne pouvait guère se dissimuler la défaveur. J'étais tout pour elle, je lui étais d'autant plus asservi, qu'elle avait tout bravé. Une nouvelle lettre de M. de Br**, lui apprit qu'il était dans un état de santé déplorable, qu'il sentait ses forces s'affaiblir, et qu'il craignait de n'avoir pas long-temps à vivre. D'autres personnes de sa famille le lui confirmèrent. Elle avait trop d'âme pour s'en réjouir, mais elle osa entrevoir un avenir que nous n'avions pas prévu. Nous rêvâmes ensemble, sans nous le dire, l'espoir de nous appartenir indissolublement un jour. Sa fortune personnelle était fort considérable. Après l'histoire de M. de Ma**, mort pour elle, à la suite d'une aventure si tragique qu'un crêpe de sang couvrait de son ombre incertaine, je me raisonnais : je ne la trouvais difficile à épouser, que parce qu'elle était riche. De son côté elle redoutait un refus. La moitié des journées s'écoulaient à pleurer : je les passais à ses pieds à l'interroger sur

la cause de ses larmes que je démêlais. Enfin, nos cœurs désoppressés s'entendirent, et se dirent tout dans un de ces instans fortunés, où l'amour est d'autant plus lui-même qu'il est sans secrets, où il est d'autant plus fidèle qu'il est indiscret.

Mais celui qui se joue de nos destins, et qui confond nos espérances, en avait autrement ordonné. Cet appareil de l'hymen devait bientôt se changer en une funèbre cérémonie. Une tombe était réservée à celle qui convoitait un autel; c'était là le lit nuptial : lit d'airain où s'endort la race humaine! elle y devait reposer long-temps avant celui dont son imagination séduite m'avait destiné la place.

Triste ressouvenir! lamentables tableaux dont les couleurs sont si vives après vingt années! punition égale à des fautes si fréquentes dans ma vie, qui y ont jeté tant d'amertume, qui m'ont suscité tant de traverses et d'inimitiés, et si lugubrement fait pâlir mon existence!

J'avais passé quinze heures auprès d'elle sans la quitter; j'étais allé, malgré moi, m'ennuyer à un grand dîner; j'y reçus un billet d'elle, tracé d'une main affaiblie... « Arrive, ne perds pas une » minute, je vais mourir. » Ni bienséance, ni respect humain ne m'arrêtent; je jette un cri, m'élance de la table, sans prendre congé du maître de la maison : je suis près d'elle.

Hélas! la mort tout entière était sur son front: ses yeux si doux et si tendres, étaient ternes et égarés; tout cet adorable visage avait la couleur et l'expression du trépas. Entourée de gens de l'art, placée sur un lit avancé au milieu de sa chambre, tout était dans le désordre et la confusion. Un évanouissement renouvelé dix fois par heure, nous la ravissait et nous la rendait tour à tour. Savonnières *, qui a péri à la suite du *cinq octobre*, d'une mort généreuse et fidèle, essaya de m'arracher de cet appartement que je remplissais de mes cris. Une de mes parentes Mme de Fondville, dont la beauté, si célèbre dans sa province et à Paris, avait allumé tant de passions, et qui, nouvelle Ninon, a vu le char de ses appas entouré d'adorateurs jusqu'à la fin, était aussi près de ce lit funèbre : elle usa de son empire sur moi, pour m'engager à me retirer ou à modérer au moins un désespoir effrayant. A genoux près du lit, sa froide main dans mes mains brûlantes, je me consumai jusqu'à la nuit. On

* Le marquis de Savonnières, lieutenant-colonel de dragons, entra lieutenant dans les gardes-du-corps de Louis XVI, et, se trouvant à la tête de sa troupe dans la journée du 5 octobre 1789, au moment où les insurgés de Paris venaient attaquer le château de Versailles, eut le bras cassé d'un coup de fusil que lui tira, d'un corps de garde, un soldat de la garde nationale. Il retint ses camarades qui voulaient le venger, et mourut des suites de sa blessure.

exigea que, par décence, je me retirasse alors chez moi : je me traînai dans la chambre d'une de ses femmes, où j'eus à chaque instant des nouvelles de son état, qui, malgré tous les secours, fut constamment le même pendant la nuit. Enfin, vers le matin elle recueillit le reste de ses forces, et me fit appeler. Elle me dit lentement et avec effort, tenant ma tête baignée de larmes contre son sein, qu'elle me priait de lui pardonner sa mort, et l'imprudence téméraire dont elle s'était rendue coupable; qu'elle avait eu la faiblesse de craindre le monde, et qu'elle était punie par le ciel; que, voulant éviter de donner le jour à une créature qui n'était pas encore formée, elle avait, trois semaines avant, pris un breuvage qu'un chirurgien l'avait assurée n'être d'aucun danger; qu'elle croyait fermement que c'était la cause de sa mort; qu'elle exigeait que, loin de faire des recherches, et d'inquiéter cet homme ou une femme de chambre, j'en gardasse le plus inviolable secret. Elle me protesta m'avoir aimé uniquement et avec fidélité, et n'avoir jamais eu qu'une autre erreur qui n'avait pas eu l'excuse d'un sentiment coupable. S'attendrissant sur les douleurs auxquelles sa mort m'allait livrer, elle m'en fit pour ainsi dire de tendres excuses, et m'invita à prendre sans délai toutes mes lettres qui étaient dans un tiroir qu'elle m'in-

diqua : elle me conjura de la laisser mourir, et enterrer, s'il était possible, avec mon portrait qu'elle portait dans un médaillon sur son cœur... Elle daigna le baiser encore plusieurs fois, et termina ce discours, interrompu par ses pleurs et par mes sanglots, en me suppliant, au nom de sa tendresse et de sa mémoire, d'être circonspect avec son mari, d'avoir des égards pour son chagrin, et d'éviter enfin scrupuleusement toutes les occasions d'une querelle qui serait une tache ineffaçable sur son souvenir.

Qu'il est aisé de cesser de vivre, quand on ne le veut pas! qu'il est difficile de mourir quand il le faudrait, et quand on le veut! inanimé, l'on m'emporta de cette maison;... une heure après, elle était dans un meilleur monde. Pour moi, je restai seul dans celui-ci, n'ayant ni le courage d'en sortir, ni l'insensibilité de m'y plaire, ayant horreur de sa mort et de ma vie.

Quand elle eut rendu le dernier soupir, Mme de Fondville, et M. de Savonnières, qui l'avaient recueilli, s'occupèrent de moi : ils me rendirent au sentiment et à la lumière, dont j'étais épouvanté. Cette excellente amie me garda chez elle; elle unit sa tristesse à mon désespoir, divisa ma peine en la partageant, sans essayer de l'affaiblir : deux jours après un courrier arriva; il précédait de quelques heures M. de Br**. Mme de

Fondville me conjura d'aller à la campagne, je refusai positivement.

Savonnières joignit ses instances aux siennes; j'y résistai.

« Etes-vous sûr, me dit-il enfin, qu'il n'existe » rien chez elle qui puisse compromettre sa mé» moire? avez-vous tout ce qui pourrait, dans les » mains de son mari, déposer contre elle, tout ce » qui pourrait briser gratuitement le cœur d'un » époux et d'un père?

» — Tout, excepté mon portrait, qu'elle a dé» siré d'emporter dans son dernier asile.

Ils se récrièrent; lui nous quitta et courut dans cette maison de deuil : s'approchant du lit, au milieu des femmes qui veillaient, il feignit de chercher à se convaincre que tout était fini, et détachant le médaillon, il me le rapporta. Ce fut un nouveau genre d'affliction; j'ai presque dit un nouvel objet de terreur.

Après être resté quelque temps dans la ville, par un faux point d'honneur, je m'arrachai des lieux où M. de Br** afficha une indifférence qui ramena tous les cœurs à l'infortunée qui n'avait plus besoin de ce monde. Je dis adieu à cette terre qui allait dévorer les restes de ce que j'avais tant aimé, de celle qu'il me semblait que j'aurais toujours idolâtrée, parce que la mort me l'avait ravie. Je fus m'enfermer dans la campagne d'un

sage, qui, dans une solitude embellie, oubliait le siècle et ses chimères. Il me consola avec son esprit et son cœur, et ne put faire passer dans le mien le bienfait de ses réflexions et le repos de sa vieillesse. Il m'offrit de me suivre à Paris : lui faire abandonner la paix de ses campagnes, la fraîcheur de ses ombrages, pour tant de tumulte et de boue ; lui faire échanger tant de calme contre tant d'agitations auxquelles il avait dit adieu, eût été un triste retour de ses soins et de ses bontés : c'eût été le raffinement de l'ingratitude. Je partis seul. Je ne tenais à l'existence que par ma douleur; elle avait un charme indicible pour moi, qui n'avais plus d'autre bonheur que de n'en goûter aucun : je me fusse estimé moins, si je m'étais consolé davantage.

Cette douce image de celle que je pleurais me sauva long-temps d'un nouvel amour. Plus de six mois après, dans une belle soirée, entendant au Palais-Royal la voix de sa sœur, qui riait aux éclats avec un homme de ma connaissance, j'en ressentis (c'était exagéré sans doute) une espèce d'indignation et de fureur. Il me sembla que cette joie était une injure à son ombre : j'aurais voulu qu'on n'eût plus ri dans sa famille. Je rentrai chez moi dans une situation morale et physique impossible à décrire. Je fus saigné plusieurs fois, et je ne sais comment un fait si simple rouvrit si profon-

dément ma blessure, que je fus aux bords du tombeau. Ce fut quelque temps après encore, que je revis pour la première fois le marquis de Br**, chez M. le prince de Condé : il me regarda peu, je ne pouvais cesser de le fixer à la dérobée ; il me la rappelait si puissamment que j'aurais pu l'aimer ; il eut un maintien impassible et décent, mais il me sembla qu'il mangeait trop. Hélas ! j'aurais voulu donner mon cœur, ses regrets, et ses émotions, à tout ce qui lui avait appartenu, à tout ce qui m'entourait... Mais les morts laissent rarement de si longs souvenirs, et des larmes, bientôt taries, arrosent tout au plus le marbre des sépulcres.

Vers cette époque mourut Mme de Fondville, à qui beaucoup de liens m'attachaient. Elle finit par une maladie lente et douloureuse. Je voulus rendre à l'amitié les soins que j'en avais reçus, mais je n'arrivai que pour voir expirer cette femme vraiment citable, par un esprit distingué, et par sa figure, qui l'était bien davantage encore : elle n'entra jamais dans l'hiver de la vie ; la sienne fut un printemps prolongé jusqu'à soixante années.

Il est certain que peu de temps après sa mort elle eût pu inspirer une violente passion à un jeune homme, dont, autant qu'aucune femme de France, elle était capable de faire l'éducation, dans tous les genres. Elle avait un goût exquis,

elle savait prendre tous les tons, et était née avec le meilleur. Elle avait passé la moitié de sa vie en province, et l'on eût cru, quand elle était à Paris, qu'elle ne l'avait jamais quitté. Elle y avait les amis les plus distingués, particulièrement le dernier maréchal de Duras, MM. de Thiard et le Voyer, qui n'étaient pas gens à s'engouer de la laideur, ou à encourager la sottise.

Après sa mort, la ville du Mans me devint insupportable; quoique j'eusse encore dans ses environs des intérêts de fortune, je pris la résolution de n'y revenir jamais: j'ai tenu parole. M.me de Fondville eut sa tombe, non loin de celle de l'infortunée marquise de Br**: leur froide poussière finira par se mêler. Je me fis une triste et presque douce violence, avant mon départ, pour aller visiter ces deux monumens pour qui l'amour et l'amitié m'inspiraient un culte sacré. C'était vers minuit, et dans une nuit aussi sombre que mon cœur.

En entrant dans ce cimetière où dormaient du sommeil de l'éternité deux femmes, une surtout qui m'avait été si chère, mes cheveux se hérissèrent sur mon front; mais cet immortel flambeau des nuits, qui jusqu'à cet instant s'était voilé, commença à éclairer cette enceinte de la mort. Je tombai à genoux pour en remercier l'arbitre suprême, et j'osai l'invoquer pour elle et pour moi. Je ne sais si les accens de ma voix, étouffés

par des soupirs et par des pleurs, montèrent jusqu'à son trône, et descendirent dans la profondeur des tombeaux; mais une sorte de paix, une tendre dévotion pénétrèrent dans mon cœur, y versèrent les consolations de la religion, et les rêveries de cet attendrissement qui honore l'humanité : je me relevai avec moins de coupables penchans, et plus de dispositions à la vertu.

Ai-je eu tort de donner *à ce chapitre* la teinte lugubre du *Tartare*?..... Je survis seul à tout ce que j'y ai nommé. Tous les portraits que j'y ai dessinés sont couverts d'un crêpe.... Voile funèbre que la main du temps ne peut même soulever! Toi surtout, tendre Emilie! et vous, mon cher Dolomieu! premiers attachemens de mes premiers beaux jours évanouis! sans doute pour mêler des pleurs aux cyprès de votre tombe, il eût fallu une main plus habile et plus élégante que la mienne : elle eût donné plus d'éclat à mes souvenirs, sans pouvoir en augmenter ou en effacer l'amertume. Mon premier hommage à vos mânes est de croire que c'est hier que je vous ai perdus, et que je n'en serai jamais consolé.

Car si facilement les morts sont oubliés!
Si promptement les larmes sont séchées!
Avec tant de dédain l'homme foule à ses pieds
De ses amis les cendres dispersées!

Qu'on a tort de croire aux regrets,
Lorsqu'on sera parmi les ombres éternelles!
Qu'il est peu d'amis très-fidèles,
Et que peu de tombeaux sont ornés de cyprès!
Moi je veux élever un monument durable
Aux souvenirs de mon printemps;
L'amour et l'amitié donneront à mes chants
Un intérêt ineffaçable.
Je saurai défier le temps
D'anéantir l'histoire mémorable
De ces penchans si doux de mes premiers beaux ans,
Et d'une larme intarissable
J'écrirai ma douleur sur les marbres parlans
De ce sépulcre impénétrable
Où mes amis dorment avant le temps.

Si ces vers ne sont pas bons, je n'en vois qu'une raison... peut-être même qu'une excuse : ce qu'on veut faire avec le cœur ne vaut pas ce qu'on devrait faire avec le talent.

CHAPITRE XVII.

On se désintéresse à la fin de soi-même,
On cesse de s'aimer si quelqu'un ne nous aime ;
Et d'insipides jours l'un sur l'autre entassés,
S'écoulent lentement et sont vite effacés*.

Une femme de mes amies s'occupe de me marier. — Je ne le veux, ni ne le peux.— Séjour chez mon père.— J'évite ma belle-mère, que j'aurais pu aimer. — J'ai une demi-vocation pour aller m'ensevelir à la Trappe. — Mes illusions sur ce cloître. — Histoire d'un trappiste. — Je mène la vie d'un chasseur avec des gentilshommes de Normandie. — M. de Nocé. — Il prévoit la révolution. — L'empereur Joseph II en France. — Portrait de cet empereur. — Anecdotes. — Ses liaisons avec sa sœur la Reine de France. — Dissertation sur plusieurs époques de la vie de la Reine et sur des faits de plusieurs genres qu'on lui impute. — Le duc de Coigny. — Le comte de Fersen. — La vérité tout entière peut servir à sa justification. — Je fais une comédie ; elle est reçue au Théâtre-Français. — Mme d'Angivilliers. — Aventure au bal de l'Opéra. — Ses suites. — Vengeance de femmes. — Je veux entrer dans la carrière diplomatique. — Je m'en dégoûte.

Comme il est difficile de répondre à la vie et aux illusions qui la font aimer, après un de ces

* Ces quatre vers sont, je crois, de Mme de Staël.
(*Note de l'Auteur.*)

événemens désastreux dont la réminiscence en traverse toute la durée! Les plaisirs n'ont plus que des séductions dont on se méfie; il semble que la fortune ne puisse tendre que des piéges, l'espérance et la pensée même n'ont plus d'ailes: on s'arrête où l'on a été trouvé par le malheur. Telle qu'un oiseau blessé qui tente tour à tour de s'envoler, et retombe vers la terre arrosée de son sang, l'imagination s'essaie long-temps à un nouvel essor, vers d'autres chimères, et s'abat découragée sous l'impossibilité de la joie, et dans l'impuissance née du désespoir. Enfin, cette main qui adoucit toutes les peines, le temps apporte des consolations graduelles, qui sont un spécifique pour certaines âmes, et un palliatif pour d'autres: moi, j'ai la patience de quelques douleurs qu'il n'a pu guérir.

Une femme qui ne fut que ma parente, qui lisait dans mon cœur, et qui s'affligeait de ma tristesse, chercha, pour y faire trève, à me marier. Elle trouva deux partis qui ne laissaient point d'excuse à un refus, car ils laissaient une grande latitude dans le choix: le pire des deux était excellent. Je me décidai pour celui qui promettait le plus d'agrémens et de bonheur; je rendis, sans empressement, des soins qui semblaient suffire, et lorsqu'il ne me restait qu'à demander, qu'à obtenir leur récompense, j'y renonçai, par je

ne sais quel caprice de ma tête et de mes chagrins.

Ce fut alors que mon père ayant réalisé son projet d'avoir à lui une jolie maison dans la vallée de Montmorency, vint s'y fixer auprès du commandeur de Champignelles, dont j'ai déjà parlé. Je fus m'établir chez lui; il eut toute la complaisance de l'amitié paternelle, pour une douleur dont il ne comprenait ni l'étendue ni la durée. Les bontés qu'il me marqua alors sont même ce qui me rend aujourd'hui sa mémoire plus chère. Car je n'ai jamais connu les illusions du sang, et je confesse qu'avoir reçu la vie de quelqu'un est une faible obligation de l'aimer, s'il n'a pas des titres plus indépendans du hasard, et plus essentiellement nés de sa volonté.

Ma belle-mère, qui ressemblait à la plupart des femmes, fut très-touchée d'une mélancolie dont l'amour était l'origine : cet état a de grands dangers pour ce sexe, qu'il conduit rapidement à aimer celui qu'on a commencé par plaindre. Je ne fus pas moi-même insensible à l'intérêt qu'elle me montrait; mais au premier instinct d'un sentiment trop vif pour celle qui avait voulu sécher mes larmes, je résolus de m'éloigner. Je le fis sans affectation, et, après quelques mois passés dans cette douce retraite, je la quittai pour aller m'étourdir en Normandie, dans les fatigues de la

chasse. Je me sentis, avant d'y arriver, saisi d'une inspiration soudaine de me faire *trappiste*, et de cacher ma vie dans cette *Thébaïde* *. En entrant

* Il s'agit ici de la *Maison Dieu de la Trappe*, située dans le Perche, près des confins de la Normandie, à trois lieues de Mortagne et à huit ou neuf de Séez. Cette abbaye, qui relevait de l'ordre de Citeaux, fut fondée en 1140 par Rotrou, comte de Perche, et consacrée sous le nom de la sainte Vierge, en 1214, par Robert, archevêque de Rouen, Raoul, évêque d'Evreux, et Sylvestre, évêque de Séez. En 1662, Jean le Boutillier de Rancé, d'abord abbé commendataire et ensuite abbé régulier, y établit sa fameuse réforme. On connaît les véritables motifs de la conversion de cet abbé mondain, livré long-temps avec la même ardeur à l'étude et aux plaisirs. La mort soudaine de la duchesse de Montbazon, sa maîtresse, l'éclairant sur le néant des grandeurs humaines, il rompit avec le monde et se voua à la solitude et aux austérités. La règle qu'il établit à la Trappe consiste principalement dans un silence perpétuel, le travail des mains, un long office, l'abstinence de la viande et du poisson ; en un mot, les religieux qui s'y soumirent retracèrent l'image des solitaires de la Thébaïde. Cet abbaye ne valait que 6 à 7000 livres de rentes à son titulaire, et malgré la modicité de ce revenu, l'abbé de Rancé rétablit à la Trappe l'hospitalité tant recommandée par les premiers fondateurs. Tout voyageur y est reçu et nourri pendant trois jours. En 1784, au mois d'avril, M. le comte d'Artois s'y rendit dans le plus grand incognito, avec le chevalier de Crussol, son capitaine des gardes, et deux domestiques seulement. Le chevalier de Crussol avait le ruban de la croix de Saint-Louis ; le comte d'Artois n'avait aucune décoration. L'illustre voyageur arriva à onze heures du matin, au moment où les religieux étaient au chœur.

Le prince attendit que l'office fût fini. L'abbé lui fit servir à dîner comme c'est l'usage ; mais le repas était très-frugal : il fallut s'en contenter. Les voyageurs demandèrent ensuite à voir la maison, qu'ils visitèrent dans le plus grand détail. Le comte d'Artois fit beaucoup de questions à l'abbé, qui croyait que ces deux étrangers étaient deux pécheurs repentans qui venaient pour expier leurs fautes. Afin de les distraire un peu de l'austérité silen-

dans la solitude de ce cloître, mon imagination espérait des sites sauvages, et tout le sombre cortége de la mélancolie; je n'y trouvai point cette paix silencieuse et cet aspect inculte du désert que j'avais rêvés dans les livres. Je vis s'attiédir mon zèle, se refroidir ma ferveur, et mon chagrin se désenchanter. Ombre tour à tour profane et dévouée, me dis-je tout bas, dans ces jardins où se courbent ces infortunés, tendre et barbare Rancé, ton Ordre n'a rien de ce mensonge solennel et religieux que lui prêtait ma jeunesse!! Sur ces figures insignifiantes et pâlies, je ne vois point les traces de l'union, ni celles de l'ambition repentante,

cieuse qui règne dans toute cette maison, on les invita à assister aux différens offices du jour. Cela n'était pas fort gai, cependant ils y consentirent. Le soir, ils eurent pour souper une très-mince collation à pain pesé. Ils furent ensuite conduits dans leur appartement par le père procureur, qui dit au chevalier de Crussol: « Voilà un lit qui est assez bon; c'est pour vous. Il y en a un autre » dans ce cabinet, c'est pour ce jeune homme. Il me paraît fort » et bien portant; il n'y a pas de mal qu'il s'accoutume à coucher » sur la dure; cela lui sera compté pour quelque chose dans le » ciel, en expiation de ses péchés, car il m'a l'air d'en avoir fait » beaucoup. » Lorsque le père procureur se fut retiré, le comte d'Artois et M. de Crussol rirent beaucoup de la manière dont le moine leur avait parlé. Au retour, le prince parut très-content de son voyage et de ce qu'il avait vu, mais nullement tenté de choisir la Trappe pour sa demeure.

Après la restauration, non seulement l'ancien couvent de la Trappe a été rétabli, mais d'autres encore, tels que *Port du Salut*, près Laval, et *La Meilleraye*, près Nantes. Le frère de l'illustre auteur du *Génie du Christianisme*, s'étant voué aux austérités de cette retraite, y est mort.

ni les ravages des ardentes passions : c'est le silence de la vie, sans le repos de la mort.. Et toi aussi, tu m'as trompé! . . .

On témoignait aux étrangers beaucoup de bonté dans l'intérieur du couvent : on me donna la chambre qu'avait occupée M. le duc de Penthièvre. Le souvenir de ses vertus ne me réconciliait pas avec la mauvaise chère qu'il y avait faite et qu'on me destinait. J'aurais pu m'habituer à vivre de pain et d'eau, mais jamais à la nourritur abondante qui m'était servie. Celle de l'espri n'était guère meilleure : une bibliothèque nombreuse, mais d'un mauvais choix. Ma vocatio fut irrévocablement anéantie le troisième jour je ne fus intéressé que par l'histoire d'un religieux, le seul qui eût, si je puis le dire, un visag romantique, et empreint de ces grandes peine qui fondent dans l'âme l'amour de la solitude, e la haine du siècle ; c'est à peu près la seule vocation qui soit exempte des chances multipliées d désespoir. Je l'avais interrogé plusieurs fois dar le cours des services qu'il avait été désigné pou me rendre, avant qu'il consentît à céder à m curiosité.

C'est lui qui va parler :

« Mon nom est Barbazan ; je suis né dans Tou» louse. Je ferais le sujet d'une cause célèbre. Avar» de venir grossir ce troupeau de malheureux q

xpient ici la témérité de leur réformateur, j'ai ervi l'État. Mon père était un magistrat renommé our son austère probité. Cette sévérité des maières d'un juge avait passé dans sa vie intéieure, et me dégoûta d'un état auquel il me desnait. Un de mes parens me fit obtenir une lieuenance, et je quittai la ville qui m'avait vu aître. J'y revins après quelques années, et fus ensible aux charmes de la fille d'un conseiller u parlement, ami de ma famille, dont la fortune tait infiniment supérieure à la nôtre. Mon père ut le premier à me déclarer qu'il verrait avec eine mes assiduités dans cette maison, et que lus la fille de son ami devait être un parti avanageux, moins fallait-il s'exposer à un refus, et u soupçon d'une tendresse intéressée. La jeune ersonne reçut des instructions du même genre; n termina par une défense de nous voir; et pour u'elle eût plus de suite et de succès, nos parens essèrent eux-mêmes de se cultiver. Mais l'amour ui vit de difficultés, nous conseilla de les surnonter toutes : il nous réunissait dans l'ombre le la nuit; le ciel semblait être notre complice, t ne trahit point mon amante par l'opprobre de a maternité. Il se lassa enfin de nous protéger. e crime qu'il me fit commettre fut involontaire, nais me rend un objet d'épouvante à moi-même. 'ai tué mon père. Je montais un escalier dérobé;

» dans d'épaisses ténèbres, je me sens saisir p
» une main vigoureuse, et le mot « scélérat ! » fut
» dernier qui sortit d'une bouche dont je n'aur
» pas dû méconnaître la voix. J'avais un pisto
» sur moi; j'étends à mes pieds l'audacieux agr
» seur qui voulait me terrasser : je vous l'ai d
» c'était mon père. Au bruit du coup, on accou
» avec des flambeaux; je me sauve, je mont
» cheval, et je sors du royaume. Instruit de to
» à l'insu de son ami outragé, mon père s'était p
» curé les moyens de me surprendre, de m'ac
» bler, et de me faire rougir. Sa probité ne voul
» pas composer avec mes passions : il avait obte
» une lettre de cachet, et m'aurait laissé le ch
» de partir pour les Iles, ou de languir dans u
» obscure prison, jusqu'à la mort ou le mariage
» la jeune personne dont il espérait que la ho
» resterait un secret. Ainsi, de dessein prémédi
» il voulait me ravir le bonheur et la liber
» quand mon ignorance lui ôta la vie. J'ai app
» tous ces détails.

» J'errai pendant quelques années en Espagn
» je sus que celle que j'avais égarée avait ensev
» sa vie dans un cloître : je crus que je saur
» l'imiter; je préférai de venir mourir dans ma
» trie sous un cilice, à la lente infamie de mend
» mon pain parmi les étrangers. Depuis vingt a
» je cherche à me réconcilier avec moi-même

e me console point de mon crime, et ne m'ac-
outume point à mon tombeau : la voie qui
ène hors de la vie, n'a pas ici une pente assez
nsensible, la pénitence d'y expier excède trop
crime d'être né : ce sentier du trépas est
op escarpé : il faut y gravir trop douloureu-
ment vers la mort. »

on récit, fait avec cet accent du Midi, qui a
ne sais quoi qui commande l'attention, fut
ple et court;... il parut retrouver du plaisir
taire : si ses yeux avaient eu des larmes, ils
aient pleuré. J'en versai pour lui, et quittai le
même cet asile assez ténébreux pour déses-
er, mais qui n'attendrit pas assez l'âme pour la
r dans la mélancolie et la relever vers Dieu.

In gentilhomme du voisinage avait un équi-
e de chasse assez bon : ses voisins entraient
s le partage de sa dépense et de ses plaisirs,
me reçurent comme s'ils m'avaient vu toute
r vie, et me traitèrent comme s'ils m'avaient
é. Je restai parmi eux la plus grande partie
la saison, à galoper le jour au travers des fo-
s, et le soir (ce qui n'est ni de bien bon goût,
bien édifiant) à nous enivrer. La nuit venait,
n'avait à offrir qu'un sommeil profond et né-
saire. Là, j'appris à oublier un peu, et à avoir
itablement de la santé. Elle est dans les bois,
ns les distractions vigoureuses, loin du syba-

risme des grandes cités, loin des prestiges et des rêveries qui amollissent!

Quel triste présent est-ce donc que la vie, quand le plus grand bonheur est, presque toujours, d'en absenter sa pensée!

Parmi ces enfans d'une joie un peu sauvage et tumultueuse, je fis connaissance avec un vieillard qui avait retenu toute la force d'un autre âge, et qui se livrait impunément aux exercices et aux plaisirs de cette jeunesse : j'ai dit plaisirs, car, eux aussi faisaient l'amour, ou du moins ce qui le rappelle. C'était un M. de Nocé, petit-neveu de celui du Régent. Il y avait cinquante ans qu'il était entré aux mousquetaires. Il avait connu beaucoup de gens d'un certain monde, et n'avait pas perdu un ton qu'on ne trouve pas dans les forêts, à la suite des sangliers et des cerfs. Pouvais-je ne pas me ressouvenir qu'il voyait venir la révolution? « Monsieur, me disait-il, ouvrez » nos Fastes, nous sommes une nation à tragé» dies; depuis long-temps nous n'en avons que » sur nos théâtres. La Fronde, les guerres de re» ligion, la *Saint-Barthélemi* même, tout cela » est pâle auprès de ce qui vous attend. Vous » m'en direz des nouvelles, de l'autre côté de la » tombe, si l'on s'y revoit. La Reine est détestée, » le Roi est faible; le ministère inhabile et cor» rompu; les finances, ce prétexte de toute ré-

» volte, sont épuisées; l'armée a la tradition de son » ancienne gloire, mais les grands généraux sont » morts et n'ont point fait d'élèves : vous avez » les premiers théâtres de l'Europe, de petits » poëtes, de grandes danseuses, et vos courti- » sanes seraient les plus séduisantes sirènes de » l'univers, si vos femmes n'en savaient pas plus » qu'elles : toutes ces belles choses-là, des coif- » feurs et des cuisiniers sont les successeurs un » peu dégénérés du premier peuple du monde, » dans ce premier des siècles, l'âge de Louis-le- » Grand : ce ne sont pas là des élémens de vie » pour un empire. La France périra, Monsieur; » *et de votre temps* : c'est un fer vieilli qu'il faut » retremper dans le feu, dont il faut rajeunir la » dégradation dans le sang.

» — Je vous crois, lui disais-je, mais je n'en » verrai rien : c'est un héritage à léguer à nos » neveux. »

Je m'abusais, il était sage.

J'aurais dû faire plus tôt mention du voyage de Joseph II en France. Mais comme c'est à mon retour à Paris que je trouvai alors les premières impressions fortes qui ont signalé la Reine à l'aversion des peuples, à l'occasion de sommes considérables qu'on prétendait qu'elle faisait passer à l'Empereur *, je traiterai maintenant de ce

* Toutes ces suppositions qui avaient pour objet de tourner en

qui concerne ce prince. Il me serait facile de m'assujettir à l'exactitude des dates, mais j'avoue que je les ai peu dans la tête : il me serait insupportable de recourir à chaque instant à des secours étrangers, ennuyeux, si même ils étaient fidèles.

J'aurai l'accasion, et je ne la négligerai pas, de réfuter les absurdes calomnies cumulées sur la Reine : mais ce serait mal servir sa mémoire et la vérité que de *tout nier*. Je ferai une part à ses faiblesses, et, démêlant le mensonge de la réalité, il lui restera de quoi n'être fragile que comme son sexe et l'humanité, assez pour être plainte par les cœurs les plus insensibles, et plus infortunée que les plus coupables héroïnes de l'histoire, ou que toutes les créations de fantaisie des romans. Mais, en rejetant la plupart de ces rumeurs populaires et calomnieuses, l'impartialité m'oblige de dire que j'ai des raisons (dont

haine publique l'amour qu'on portait à Marie-Antoinette, sont tombées devant l'examen de l'Histoire depuis qu'on n'ignore plus les motifs des envois d'argent faits par ordre de Louis XVI, pour satisfaire à des engagemens formels vis-à-vis de la cour de Vienne. Près de rendre l'âme, l'empereur Joseph, songeant à son auguste sœur, dont venaient de commencer les infortunes, s'écria : « Je » n'ignore point que les ennemis de ma sœur Antoinette ont osé » l'accuser de m'avoir fait passer des sommes considérables. Je » déclare, prêt à paraître devant Dieu, que cette inculpation est » une horrible calomnie. » Joseph II mourut le 10 février 1790, » à quarante-neuf ans.

je ne pourrais alléguer l'autorité qu'en compromettant un nom illustre) d'être persuadé qu'à titre de prêt, ou de don, cette princesse a fait remettre à son frère des sommes qu'il est autant blâmable d'avoir acceptées, qu'elle d'avoir offertes. Elles sont loin de monter à ce que la méchanceté et l'esprit de parti les ont évaluées; mais cette voix qui flétrit les hommes privés et publics, cette bouche vorace qui se repaît d'impostures et de fiel, rendra-t-elle des arrêts équitables et modérés en faveur des seuls maîtres des nations? Au reste, si cette inculpation est fondée, *comme je le crois*, la Reine fut trahie par un aveugle attachement pour sa Maison.

Voici, je pense, quel fût ce prince singulier *.

* Juger un prince tel que Joseph II avec des antithèses, ce ne serait qu'un jeu de rhétorique et un effort de style; le portrait qu'en fait M. de Tilly est semé de traits spirituels, et, à certains égards, ne manque même pas de justesse, mais il n'a pas considéré ce prince en présence de l'illustre Impératrice-Reine, sa mère, et trop long-temps soumis à sa volonté; il n'a pas vu non plus qu'il avait été effacé en quelque sorte par la masse de gloire qui environnait Frédéric II, le plus grand homme des siècles modernes, et en outre par l'éclat du règne de la Sémiramis du Nord. Joseph II, placé entre Frédéric et Catherine, qu'il ambitionnait d'égaler, se trouva d'une part gêné par sa mère, et de l'autre, poussé par son siècle qui laissait derrière lui la routine et les institutions de l'Autriche. Les nombreux obstacles qu'il ne put vaincre, brisèrent son âme et abrégèrent ses jours; or, ce prince réclame un jugement plus réfléchi et plus motivé. On le trouvera dans *les Mémoires d'un Homme d'Etat*, depuis la pag. 60 jusqu'à la pag. 90 du premier volume, ouvrage très important, publié récemment chez Schubart et Heideloff, quai Malaquais, n° 1.

Il était au-dessus du trône, et ne l'a pas honoré. Doué de talens supérieurs à sa place même, quoiqu'il n'ait pas su la faire; tout occupé des soins de son armée dont la gloire a pâli entre ses mains, se consumant dans des réformes, des projets, des veilles, pour la splendeur de l'Empire déchu sous son règne, ce prince si éloigné du commun des hommes, fut un souverain plus médiocre que le commun des rois; grand philosophe en théorie, administrateur impuissant dans la pratique, voulant réformer les abus qu'il augmentait, ennemi de l'amour à la manière des honnêtes gens, amoureux de la débauche commune aux derniers de ses sujets.

Il fit la guerre aux Turcs, quand il n'eût dû songer qu'à se tenir en mesure de se faire respecter militairement du reste de l'Europe, guerre qui a plus affaibli son armée qu'elle ne l'a aguerrie! Il fut plus soldat que général; n'ayant peut-être pas assez du courage de l'un, il manqua des grandes qualités de l'autre, et n'eut pas les talens qui ne sont pas dans un prince la justification de l'amour de la guerre, mais qui, aux yeux des nations, en sont du moins une brillante excuse.

Comme magistrat suprême, et comme administrateur, il fit des expériences désastreuses, et perdit la considération en cherchant une nouvelle route pour y arriver. Avide de se popula-

riser, ne réussissant qu'à se singulariser, et même à se faire craindre, il régna en un mot comme un homme qui aurait fait des études en théologie, en jurisprudence, en rhéthorique, en philosophie, et qui serait arrivé au trône par une insurrection, sans avoir su d'avance que c'était son héritage.

Il était arrivé heureux de voir la Reine sa sœur, qu'il aimait; il s'en retourna mécontent parce qu'il l'aima moins après l'avoir vu régner *en France*. On aurait cru qu'il n'avait pas su qu'elle était là, et qu'il avait ignoré ce qu'était un tel royaume : il ne put cacher son humeur d'avoir un beau-frère si puissant.

Ce qui dut lui faire le plus d'honneur dans ses voyages, fut de juger à l'instant, avec la sagacité de l'envie, ce que pouvait être et faire un tel pays. Il fut épouvanté des moyens et des ressources de l'Etat, de la situation florissante des provinces, du nombre des villes, des fortifications, des arsenaux, des chantiers, des ports, etc. etc.; il fut surtout offusqué de l'éclat de la capitale.

Il y affecta la popularité comme à Vienne; étonna les savans, déplut aux philosophes, parce qu'il leur montra qu'il n'était pas difficile de l'être, et donna un grand spectacle de simplicité et de modération à un peuple accoutumé à reconnaître les princes à leur faste, cette précaution du pouvoir contre la légèreté et l'inconstance.

Il fut à Luciennes voir Mme Du Barry, cette fameuse favorite qui sera notée dans la révolution pour avoir été la seule femme qui n'ait pas su mourir, quand c'était la mode. Elle avait été l'ennemie ridicule de sa sœur; elle s'était indécemment appliquée à outrager la Reine: il ne voulut pas s'en souvenir; la Reine lui en sut mauvais gré. Il débita même un compliment fade à cette beauté surannée. La jarretière de Mme Du Barry s'étant détachée, il la releva : comme elle se confondait en excuses, il lui dit : « que les Empereurs n'étaient » pas trop grands pour servir les Grâces. » Charles-Quint avait relevé un pinceau du Titien : c'était l'amour des arts; Edouard non content de relever la jarretière de la comtesse de Salisbury, en fit le sujet d'un Ordre de chevalerie : c'était l'amour de sa maîtresse. Joseph II se contenta de dire une sottise, car c'en est une qu'une fadeur déplacée.

Il fut moins galant à Lyon où l'humeur et le dépit l'avaient tellement gagné qu'il dit durement à des femmes distinguées de la ville qui s'étaient mises sur son passage : « Eh bien, mesdames, » vous me voyez ! je vous préviens que je ne suis » ni Adonis, ni Hercule. » Propos qu'on nommerait brutal dans une bouche à qui l'on oserait donner l'épithète qui lui revient! Il dit mieux à un homme, qui faisant l'entendu, le précédait, en essayant de faire ranger le monde : « Vous

» ai.je choisi, monsieur, pour mon maître des » cérémonies? » C'était à Lyon où je répète que tout ce qu'il voyait le jeta dans une espèce de fureur ridicule qu'il n'eut pas l'adresse de cacher.

Il ne voulut plus que partir, c'était se repentir d'être venu.

Il eut constamment avec le Roi l'attitude du plus soumis des courtisans, et fut avec les courtisans comme leur égal le plus poli.

Il emporta de la jalousie, de la haine, et le projet bien formel de nous faire autant de mal qu'il le pourrait : il avait bien assez de caractère pour tenir sa parole, mais il n'en avait pas le génie. S'il eût vécu quand la révolution française éclata, il eût commencé par en être un sectateur : malgré les vues de son ambition, et les intérêts de sa politique, il l'eût combattue quand il aurait été trop tard. La mort de la Reine n'eût, vraisemblablement, pas imprimé une flétrissure de plus à notre histoire : il aurait eu par ses *connexions philosophiques*, assez d'influense pour réclamer avec succès cette auguste victime. S'il avait échoué dans cette sainte réclamation, et qu'elle eût subi l'épouvantable destinée que lui composèrent des antropophages, je suis persuadé qu'il aurait sacrifié jusqu'au dernier homme de son armée, peut-être même par orgueil exposé la vie du monarque, pour assouvir la vengeance du frère.

Tout devait être bizarre dans la destinée de ce prince : il n'eut point d'ami (il faudrait peut-être excepter le maréchal Lascy), quoiqu'il eût la prétention de dépouiller la royauté, et de vivre chaque jour plus en homme qu'en empereur. Il fut tendrement attaché à la première femme de son neveu dont il avait fait le mariage, à peu près malgré son frère, depuis l'empereur Léopold, qui avait d'autres vues pour son fils, ou du moins qui n'avait pas celle-là. Mais il fallut obéir à un frère qui laissait des trônes à son héritier, et qui menaçait de se marier lui-même.

Cette charmante princesse trouva une mort précoce au sein d'une grandeur inespérérée, qui sembla ne se laisser toucher par elle que pour se briser comme un hochet fragile.

Elle expira universellement regrettée.

L'Empereur, pour honorer le sentiment qu'il lui portait, et peut-être aussi pour ne rien faire comme un autre mourut le même jour qu'elle, et légua une succession éblouissante, mais embarrassée, à son frère. Cet héritage s'est depuis consolidé et raffermi par un art qui n'est pas ordinaire, par des défaites. Elles ont autant ou plus valu à la monarchie autrichienne que des victoires qui auraient armé l'envie, et n'ont pas terni (chose presqu'impossible à croire) l'éclat des armes de ces braves troupes, qu'un des héros

de ce siècle *, qui en a tant produit, commanda dans les derniers temps.

A la mort de Joseph II, on put penser qu'il avait vécu trop, ou trop peu : il eut le temps de concevoir des plans désastreux, et n'eut pas celui de les exécuter; peut-être que quelques-unes de leurs parties faibles se seraient fortifiées dans leur réunion et dans l'ensemble.

Ce prince embarrassera l'histoire; j'ai même vu des gens d'esprit, qui avaient eu l'honneur de l'approcher beaucoup, dont il embarrassait la pénétration et l'impartialité : ils auraient eu de la peine à en dire trop de bien, ou assez de mal.

Il m'est resté de tout ce que j'ai pu recueillir qu'il fut un homme plus étonnant qu'admirable, plus singulier que rare, plus aimable qu'attachant, plus brillant que solide, et plus extraordinaire que grand. Génie plus entreprenant que vaste, plus vaste que juste; et, pour le dire en peu de mots, il posséda mille belles qualités dont les souverains n'ont pas besoin, et qui sont leur superflu : il manqua de presque toutes celles qui, pour les princes, sont l'absolu nécessaire.

Il ressembla à ces comètes, qui, fixées au ciel, l'éclairent, et qui consument la terre en y passant.

Je reviens à sa malheureuse sœur, dont il est bon d'avouer les erreurs et les fautes, pour la

* L'archiduc Charles.

justifier des monstrueuses imputations dont on a noirci sa vie, et pour laver sa mémoire, dans la postérité, de ces torrens de fange dont on l'a si absurdement souillée, ou par des traditions d'*antichambres*, ou dans des libelles qui semblent y être nés et devoir y mourir.

C'est même par respect pour son sexe, pour ses malheurs, pour sa réputation, pour sa gloire, et, encore une fois, pour le triomphe de la vérité, que j'aborderai sans hésiter la question la plus délicate de l'histoire de sa vie : cette longue galerie d'amans auxquels sa main se serait fatiguée à jeter un mouchoir avili, s'il fallait s'en rapporter à la voix de tant de misérables instruits dans des greniers, et y écrivant, échos retentissans du mensonge affamé, aux gages de la fureur.

Il est si difficile, même dans la société, où l'on vit intimement, de décider avec certitude qu'une femme a cédé à l'amant qu'on lui suppose! Si elle est adroite, s'il n'est ni gauche ni indiscret, si surtout, ce qui n'arrive presque jamais, ils ont un *égal* intérêt à se cacher, il sera si facile, même pour un observateur exercé, de s'y tromper! L'homme qui a le moins de principes, a rarement l'initiative de l'indiscrétion : ce sont presque toujours les femmes qui trahissent un secret qu'elles demandent, qu'on leur promet, qu'on soit hon-

nête ou qu'on ne le soit pas, et qu'elles confient l'instant d'après à une amie qui le garde d'autant moins qu'elle l'avait promis. Fort de ce prétexte, l'amant heureux en abuse, et divulgue par amour-propre, quelquefois aussi par sentiment, le mystère d'une liaison dont la malignité s'amuse encore quand elle ennuie déjà ceux qui l'ont formée. Malgré tout cela, j'ai vu dans le monde mille exemple d'erreurs, de mécomptes, et de faux jugemens. J'ai vu donner à l'un celle qu'il n'avait pas, tandis qu'on contestait à un autre celle qu'il avait eue plus long-temps qu'il n'avait voulu. J'ai vu telle femme voler un ou deux amans au public qui, six mois après, balançait l'ignorance par l'injustice; et j'ai vu très-souvent enfin deux gens *également* intéressés au secret jouir long-temps, et quelquefois toujours, du bonheur de l'amour doublé par les plaisirs du mystère. Il est des voiles pour ce genre d'unions comme il en est pour presque toutes les choses d'ici-bas; et il n'est presque point d'homme qui n'emporte au tombeau la connaissance d'une action qui ne sera point révélée. Je sais que c'est le contraire de cette assertion, qu'on a généralement établi; mais ma proposition peut se soutenir à côté.

Ainsi donc, le commun des amans a de nombreuses chances pour échapper à l'indiscrète cu-

riosité. Que sera-ce s'il faut voir dans un éloignement où les meilleurs yeux peuvent percer à peine ? que sera-ce s'il faut avoir une opinion qui ne peut se fixer que par des lueurs incertaines et distantes, une opinion que tout concourt à égarer ? Que sera-ce s'il s'agit de la perte de l'honneur et de la vie, peut-être de tous deux, pour cet homme que son salut compromis rendra si circonspect pour cette femme si élevée qui fait l'amour sur les bords d'un abîme ? commettront-ils une faute ? négligeront-ils une précaution ? se livreront-ils par un aveu ? auront-ils le besoin d'une confidence ? où est-il celui qui les a surpris ? qu'il s'élève celui qui les a vus ! que si quelqu'un, comme moyen auxiliaire, est entré dans cette redoutable confidence, le poids de la responsabilité est si immense que le gage de la discrétion n'est pas contestable. *Argus* eût échoué à prendre sur le fait cette femme hardie que tout effraie, qui n'est rassurée que par la prudence de ses terreurs et par la circonspection de ses plaisirs ; il eût échoué à découvrir son amant qui, dans le sein du bonheur même, tremble d'une frayeur involontaire pour celle qu'il aime, s'il a l'énergie de ne pas trembler pour lui-même. Où sont donc les semi-preuves des imputations multipliées, des jugemens présomptueux et outrageans ? où sont les bases de tant de

suppositions ? où sont les fils de ce labyrinthe ? quelle main les a donnés ? quelle main les a reçus ? les hommes qui auraient eu le plus de droit de parler, accoutumés au silence du respect, ont eu le plus de penchant à se taire. Discrets et réservés sur ce qu'ils auraient su matériellement, ils se sont bien gardés des conjectures. Qui donc a formé ce concert de calomnies et de blasphêmes ? qui? des subalternes, des intriguans, des écrivassiers, des caillettes en sous ordre, des causeurs *de café*, qui auraient été en mesure de savoir mieux ce qui se passait à *Pékin* que ce qui se faisait à *Versailles* ou à *Trianon*. Infortunée ! je vengerai votre ombre par les seuls accens de la vérité tout entière ; et si quelques gens feignent de croire qu'elle vous accuse, l'Europe trompée jusqu'ici * pensera que je vous justifie.

La Reine, à son arrivée à Versailles, se trouva condamnée à une représentation, et à une sévérité d'étiquette auxquelles elle n'était pas préparée. Il n'y avait point de cour en Europe, pas même celle de son auguste mère, où il y eût autant d'intervalles à laisser vides, autant de conditions nécessaires du rang suprême, où il y eût

* Je ferais un chapitre de tous les misérables contes qu'on m'a débités gravement sur cette triste victime des hommes et du sort. Et qui ? les gens les plus considérables des pays que j'ai parcourus. (*Note de l'Auteur.*)

autant d'uniformité et de constance dans l'attitude de la royauté, attitude recommandée pour ainsi dire par le respect routinier des courtisans. Je dirai, en passant, que dans aucun pays (et c'est peut-être une des causes de la révolution que la révolution ne détruira pas), il n'y eut autant de distance d'un homme à un autre, et où le rang suprême planât surtout à une si haute élévation.

La beauté, les agrémens, les grâces, n'ont pas d'intérêt à se cacher dans l'orgueil : une douce communication leur donne toute leur valeur. Il était difficile de persuader à une princesse jeune et aimable, qu'il vaut mieux se faire respecter, que se faire aimer, et que s'ennuyer est plus utile à la longue que de plaire. Idole d'une grande nation, à son début, pourquoi aurait elle pensé que tant d'amour se tournerait en tant de haine, et que ce serait un crime irrémissible d'avoir ri sur un trône, et d'y avoir fait asseoir à ses côtés, l'amitié, les plaisirs, et la familiarité d'une vie plus privée? voilà son premier tort, voilà le premier mot de cette voix qui l'accusa. Sa présence sur la terrasse de Versailles où de belles soirées, et quelquefois de la musique, l'attirèrent au milieu d'une foule enchantée de l'y voir, fut un nouveau prétexte que saisit la malignité. Elle s'y promena souvent sans le cortége qu'une

Reine de France traînait sur ses pas, mais jamais assez seule, jamais sans des témoins assez respectables, pour qu'on ne pût lui en faire un reproche grave, sous peine d'être absurde. C'est encore là qu'on fut chercher les premières armes qui la blessèrent. Les bals de l'Opéra, ceux de la Comédie de la ville, l'intimité dont elle honora Mme de Lamballe, sa longue amitié pour Mme de Polignac, ouvrirent un nouveau champ à de nouvelles accusations : son éloignement pour la gêne et pour la stricte observation des convenances de son rang fut pris pour l'oubli et le mépris de ses devoirs; quoique aucune femme ne sût mieux remplir le rôle d'une Reine, quand elle le voulait, la liberté de ses manières fut interprétée pour la licence de ses mœurs; ses haines parurent des emportemens, et sa bonté une indication de ses faiblesses.

Avec mille vertus respectables, le Roi avait peu de celles qui se font aimer, moins encore avait-il les agrémens qui ont le plus d'analogie avec les goûts et l'esprit des femmes. La Reine, essentiellement attachée au Roi (elle l'a bien prouvé quand l'infortune est venue), remplissait plutôt des devoirs qu'elle n'était entraînée par des sentimens que le malheur a rendus plus vifs et plus tendres : c'était un hommage à la vertu, qu'un cœur qui en aurait été absolument

dépourvu, n'aurait pas rendu. L'ennui qui a tant de prises sur certaines âmes; ce printemps d'une jeunesse orageuse, qui a tant de combats à rendre avec les sens et les passions; le désœuvrement de la grandeur qui, après s'être fatiguée dans la représentation, a si grand besoin de se reposer dans la simplicité d'un sentiment; cette atmosphère d'adorations, qui environne une femme deux fois reine par son rang et par ses charmes; cet essaim de courtisans de tous les âges, cachant des émotions dans le respect; tout cela vient trouver la beauté sur le trône, et l'y amollit à son insu.

Les femmes sont d'excellens juges de l'effet que leurs charmes produisent : cette princesse sut positivement, deux fois surtout, qu'elle avait inspiré des passions dont ceux qui en étaient atteints n'avaient réprimé l'expression que par toute la force de leur raison, par le sentiment des convenances et du danger. D'autres qu'elle en auraient vraisemblablement mieux traité ceux que leurs charmes auraient blessés. Elle n'insulta point à un sentiment qui est un hommage pour les reines comme pour les bergères; mais à la cour, où tous deux * étaient des gens

* Il s'agit du vicomte de Noailles et du duc de Lauzun. Ce que dit ici le comte de Tilly à leur sujet est assez remarquable, et devrait contribuer à détruire bien des préventions. Il a déjà fait

considérables, elle ne leur montra constamment que le plus faible intérêt. Si elle avait eu une vocation décidée à la galanterie, eût-elle été embar-

connaître particulièrement le vicomte de Noailles dans le premier volume de ces *Mémoires*; il en sera encore question dans la suite Quant au duc de Lauzun, il suffira de faire observer que lui-même, dans les *Mémoires* qu'il nous a laissés, parle avec le ton léger et avantageux qui lui était naturel des prétentions qu'il afficha pendant un certain temps à la cour où il aspira ouvertement aux faveurs de la plus grande dame du royaume. Le passage qui donne ici lieu à cette note se rapporte évidemment à ce qu'il avance avec tant de fatuité sur le même sujet dans ses *Souvenirs*. On en trouve une espèce de réfutation dans les *Mémoires de Mme Campan* que vient fortifier le témoignage du comte de Tilly. Nous ajouterons seulement quelques traits propres à faire connaître à fond le caractère du duc de Lauzun (Biron), et les principaux jugemens qu'on en a portés. Selon le prince de Talleyrand Lauzun avait tous les genres d'éclat : il était beau, brave, généreux, spirituel. Mais, d'après même ses *Mémoires*, on voit qu'il était bizarre, inconstant, présomptueux, et qu'il manquait de jugement. Tout en se moquant des sorciers, il semblait assez enclin à y croire. Admis en 1775 dans la société intime de la Reine : « Elle ne me permettait pas, dit-il, de quitter la cour, » me faisait toujours place près d'elle, au jeu, me parlait sans » cesse, venait tous les soirs chez Mme de Guémenée, et s'y mon» trait toujours occupée de moi. » Il essaya de faire jouer à la Reine un rôle politique; mais inutilement : « Ce rôle, dit-il, » était au-dessus de ses forces et de son courage. » Un jour qu'il en avait obtenu une grâce pour un autre : « M'emploierez-vous » toujours pour les autres, lui dit la Reine, et ne me sera-t-il « jamais permis de rien faire pour vous? — Non, Madame! vous » connaissez ma profession de foi. — Fière, bizarre, extraordi» naire créature! cela m'impatiente, cela m'afflige encore davan» tage, reprit la Reine. » Lauzun prétend qu'il lui dénonça lui-même les insolens propos auxquels ses bontés pour lui donnaient lieu, et qu'il la supplia de ne plus l'honorer d'aucun témoignage public de faveur. Il se plaint en même temps des tracasseries de toute espèce que lui suscita cette même faveur. Le duc de Coigny et Mme de Polignac se liguèrent contre lui. « La société intime de

rassée de faire un choix dans une cour où il y avait une jeunesse véritablement remarquable? Son éloignement, sa froideur pour les jeunes gens fut au contraire un trait distinctif de son caractère. L'homme qu'il est impossible de méconnaître, qu'elle distingua, avait au moins alors quarante-cinq ans. Ce n'était pas un très-bel homme, pas un homme de beaucoup d'esprit. Il avait mieux que cela : un excellent maintien, un ton exquis, une belle tournure, une raison simple et juste, du calme et de la politesse ; un cœur droit que l'élévation n'avait pas corrompu, que la faveur n'avait point gâté : aimé de tout le monde, le duc de Coigny ne haïssait personne *.

» la Reine me détestait, ajouta Lauzun. » Il était dissipateur et criblé de dettes : il devait 1,500,000 francs ; mais sa fortune, selon lui, était de quatre millions. Ses dettes amenèrent une crise : il se sépara de Mme de Lauzun qui ne lui avait apporté, dit-il, que 150,000 fr. de rentes. Dans la crise, la Reine lui offrit sa protection. « Un peu trop en Reine dans la circonstance, dit Lauzun. » Sa faveur tomba. Mal à la cour, il se jeta dans la société du duc d'Orléans et successivement dans la révolution dont il fut une des nombreuses victimes.

* Franquetot, duc de Coigny, petit-fils du maréchal de Coigny, avait fait la guerre d'Hanovre. Il était premier écuyer du Roi, et fut nommé lieutenant-général en 1780. Lauzun assure positivement dans ses *Mémoires* que le duc de Coigny forma, avec la comtesse Jules de Polignac, un parti contre lui auprès de la Reine, que Mme de Gramont s'y joignit, ainsi que le baron de Bezenval. Selon ce dernier, le duc de Coigny était presque favori du Roi et bien traité de la Reine, et pourtant il fut un des premiers courtisans que frappèrent les réformes par lesquelles l'archevêque de Toulouse voulut signaler son entrée au ministère. « Sur cette » nouvelle, ajoute Bezenval, le duc de Coigny alla chez le Roi»

Cet attachement fut long; elle y fut fidèle sans avoir, je crois, l'excuse d'une grande passion : elle eut à disputer avec douceur et modération celui qu'elle estimait à une femme qu'il a épousée depuis *. Cette femme n'a jamais été maltraitée par elle. La méchanceté et l'envie eurent peu de prise. La Reine se montra circonspecte, le duc de Coigny simple et modéré. Il n'abusa de sa faveur ni pour s'en targuer, ni pour la faire servir à sa fortune, qui était à peu près tout ce qu'elle fut, à l'exception de la pairie qu'il n'obtint qu'après que ses liens furent brisés. Il se retira

» où il s'emporta fort; le Roi se fâcha de son côté : l'entrevue fut » extrêmement vive. Le Roi, en parlant de cette conversation à » quelqu'un, lui dit en ma présence : « Nous nous sommes véritablement fâchés, le duc de Coigny et moi; mais je crois qu'il » m'aurait battu, que je le lui aurais passé... » Le duc de Coigny donna sa démission de sa charge de premier écuyer, et celle de son fils qui en avait la survivance. Nommé député aux Etats-Généraux, en 1789, il signa toutes les protestations de la minorité, émigra en 1792, fit les campagnes de l'armée des princes; il passa ensuite au service de Portugal avec le grade de capitaine-général. Il rentra en France avec Louis XVIII, à la Restauration; fut nommé, en 1816, maréchal de France et gouverneur de l'Hôtel-royal-des-Invalides, où il est mort en 1821, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

* Le duc de Coigny avait épousé en premières noces Mlle de Bonnevie, qui lui apporta en dot le marquisat de Vervins. La femme qu'il épousa depuis, et dont il est ici question est Mme la comtesse de Châlons, née d'Andelau, veuve du comte de Châlons, ancien ambassadeur à Venise et à Lisbonne. Elle était de la société intime de la Reine, comme on l'a vu dans le premier tome de ces *Mémoires*.

le premier d'une intimité qui lui faisait peur, et à laquelle tant de gens auraient sacrifié leur vie avec plaisir. Elle n'y fut point insensible, et fut piquée quelque temps, mais eut la générosité de pardonner. Elle honora d'une amitié persévérante celui qui n'avait pas assez apprécié, sans doute, l'extrême bonheur, à mon gré, qui l'était venu chercher dans son automne. Il prétendit que les soupçons de la cour ne tarderaient pas à passer dans le cœur de celui dont il était si intéressant de prolonger l'ignorance : une fois surtout il se crut perdu..... Quels moyens d'être aimable pouvaient rester à un homme abîmé dans la terreur? il pensa que c'était le comble de l'adresse et d'une sage politique d'afficher un amour de passage pour une danseuse de l'Opéra. Le Roi en fut instruit, comme cela devait être, l'en plaisanta publiquement, et l'on crut avoir assez fait pour dérouter le soupçon! M. de Coigny se félicita d'une manœuvre si habile; la Reine lui en dit sévèrement son opinion, dédaigna de survivre à de si belles précautions, le railla amèrement sur sa bravoure, le bouda, et finit avec lui par une amitié qui ne s'est jamais démentie.

Blessée dans son amour-propre, elle ne songea point à lui donner un successeur : elle chercha son bonheur dans celui qu'elle avait d'être mère, et l'y trouva.

Serais-je condamné à répéter cette absurde nomenclature d'amans supposés qui n'en approchèrent pas plus que le Grand-Mogol? faudrait-il commencer par rejeter gravement ces épouvantables calomnies? faudrait-il affirmer sérieusement que c'est aussi absurde, aussi dénué de réalité que ses amours avec le duc de Dorset*, qu'elle appelait une bonne femme; avec Edouard Dillon**, qu'elle traita un instant avec bonté, et dont, un instant après, ses airs de fatuité la dégoûtèrent; avec le duc de Liancourt***, qui était une espèce de favori sans conséquence; avec le prince George de Hesse-Darmstadt, à qui elle

* Ambassadeur d'Angleterre à Paris, et prédécesseur de lord Gower.

** Un jour après avoir beaucoup dansé : « Monsieur de Dillon, » voyez comme mon cœur bat! » Le Roi entend et s'approche : « Non, madame, il vous en croira sur votre parole. » Si le fait est vrai, c'est une naïveté. Au reste je ne l'ai pas entendu, et j'en doute. (*Note de l'Auteur.*)

Les Dillon, neveux de l'archevêque de Narbonne, étaient plusieurs frères qui figuraient tous à la cour, entre autres, Arthur, Théobald et Edouard. Les deux premiers se jetèrent dans la révolution et y périrent. Théobald fut massacré par ses soldats, en 1792, à l'ouverture de la campagne. Arthur, après l'avoir faite plus heureusement dans l'armée de Dumouriez, se rendit suspect, fut rappelé, arrêté et condamné à mort révolutionnairement en 1794. Edouard, dont il est ici question, était connu dans le monde sous le nom de *beau Dillon*. Colonel du régiment de Picardie, en 1789, il émigra de bonne heure et vint à Turin joindre les princes. Il est mort dans l'émigration.

*** La Rochefoucault-Liancourt, grand-maître de la garde-robe.

témoigna de l'intérêt à cause de sa sœur, et parce qu'il était Allemand ; avec Du Roure, à la mort duquel elle se montra particulièrement sensible; avec Lambertye, officier des gardes du corps, qu'elle distingua éphémèrement (comme s'il n'était pas permis aux reines, comme aux particuliers, de sentir plus ou moins d'attrait pour quelqu'un, sans être exposé à d'odieuses imputations); avec un M. de Saint-Paër, pour qui elle eut une bienveillance marquée, parce qu'il aimait une femme agréable à la Reine; avec un comte de Romanzof, un des *Conways*, depuis lord Hugues Seymour; avec le duc de Guines*; et, pour compléter enfin le ridicule de cette liste, avec le comte de Vaudreuil et le duc de Polignac, auxquels elle ne put

* Le comte, depuis duc de Guines, fut successivement colonel des grenadiers de France, ambassadeur à Berlin et à Londres, où il était appelé *le magnifique*. Son fameux procès avec Tort de la Sonde qui avait été son secrétaire, occupa long-temps l'attention publique, et donna lieu à une sentence qni ne parut pas le faire triompher complètement. Mais par le crédit de la Reine, il reçut de Louis XVI une lettre très-honorable qui lui conférait le titre de duc, et lui accordait les honneurs du Louvre. Voici le portrait qu'en a fait le duc de Lévis dans ses *Souvenirs* : « Le duc de » Guines avait plus d'esprit et surtout plus d'adresse que le car- » dinal de Rohan, et la Reine avait autant de goût pour lui qu'elle » avait d'aversion pour le cardinal. Il avait été admis dans la so- » ciété intime du Grand Frédéric qui faisait souvent de la musi- » que avec lui, car ils jouaient tous deux de la flûte dans une » grande perfection. A Versailles, il passait pour un des hommes » les plus aimables de la cour; et en effet, il avait une plaisanterie » fine et piquante plutôt que satirique : le persiflage était son fort, » et sa gravité alors était imperturbable. »

et ne voulut jamais songer? A ces amans, aussi chimériques que ceux qu'on aurait pu lui donner dans la lune, la méchanceté et la sottise en ont ajouté d'autres dont il me serait aussi insupportable que superflu de contester l'imaginaire existence.

Pauvres gens! Se persuader que, si une Reine de France avait eu ce penchant irrésistible à la galanterie, elle eût pu l'assouvir au travers de son rang, et de cette involontaire mais continuelle surveillance de la cour, ou de son service intérieur! La plus habile des courtisanes, portée au trône, eût échoué dans un tel système: elle eût été forcée d'apprendre, par intervalles, la sagesse.

Ainsi pourtant, cette place de haute faveur que la calomnie remplissait si facilement, occupée une fois, restait vacante. Celui qui devait obtenir toute la confiance de la Reine, pénétrer le dernier et le plus avant dans son intimité, le comte de Fersen, allait paraître*.

* Axel, comte de Fersen, était d'une famille ancienne de Livonie, illustrée en Suède depuis les règnes de Christine, de Charles X et de Charles XI. Il naquit à Stockholm, vers l'année 1750. Après avoir fait ses études dans cette capitale, sous la direction de son père, feld-maréchal et sénateur de Suède, il se rendit en France, où il devint propriétaire du régiment royal suédois. Il fit la guerre d'Amérique et voyagea ensuite en Angleterre et en Italie. Appuyé du crédit de la famille Polignac, il devint en grande faveur à la cour de France, et il était très-avant dans la confiance du Roi et de la Reine, quand la révolution éclata. Dans la journée du 5 octobre 1789, il se rendit de suite au château de Versailles sur le premier bruit de l'arrivée du peuple de Paris. Armé, et se

Son père, qui était en Suède ce qu'on appelait du parti français, avait eu un régiment en France et y était devenu lieutenant-général. Le fils, à son début, avait été à bonne école pour prendre une teinture des affaires; il avait été confié au baron de Breteuil et attaché à Naples à son ambassade. Il obtint le régiment royal Suédois avec un traitement assez considérable, que la Reine lui fit accorder. C'était un des plus beaux hommes que j'aie vus, quoique d'une physionomie froide que les femme ne haïssent pas quand il y a l'espérance de l'animer : je ne crois pas qu'il eût un

mêlant aux gardes-du-corps, il était dans le salon qui précédait l'appartement de la Reine, quand, dans la matinée du lendemain, M. de La Fayette survint pour délivrer la Famille royale. Après que le Roi se fut rendu au balcon pour annoncer au peuple qu'il irait à Paris, le peuple demanda la Reine, qui hésita de paraître; mais, sur un signe de M. de Fersen, elle céda. Ce fut alors que M. de La Fayette lui baisa la main. On assure que la conviction de M. de La Fayette s'accorde avec celle do M. de Tilly, touchant les deux personnes qui ont été honorées de la confiance intime de la Reine. On sait que M. de Fersen fut un des principaux dépositaires du secret de la fuite projetée à Mont-Médy, et que ce fut lui qui en dirigea tous les apprêts au mois de juin 1791. Plus heureux alors que le Roi et la Reine, il gagna Bruxelles, et devint au dehors l'agent confidentiel le plus dévoué des deux augustes époux dont il ne put parvenir à retarder la catastrophe. Il eut beau échapper aux orages de la révolution, sa fin n'en fut pas moins déplorable dix-sept ans plus tard. Soupçonné d'avoir hâté la mort du prince Charles-Auguste, en 1810, une fermentation populaire fut suscitée contre lui, et pendant le convoi du prince, le peuple égaré l'assaillit à coups de pierres et le fit périr au milieu des traitemens les plus barbares. On ne trouva rien dans ses papiers qui pût justifier les soupçons dont il mourut victime.

esprit bien distingué, mais ce qu'il en avait lui servit à se conduire avec calme et mesure dans la situation difficile à laquelle il arriva. Il aimait la musique, les arts, et une vie tranquille : il vécut sans intrigues et sans chercher l'éclat; et, durant tout le temps de sa faveur, si quelque chose put en faire soupçonner l'excès, ce fut une attitude plus modérée, plus respectueuse, qui participait peut-être un peu de l'affectation du courtisan.

Mais il n'affectait rien, et tout son art fût d'être simple. La Reine fut invariable dans les sentimens qu'elle lui porta : cette longue et tendre constance est la meilleure réfutation des infamies dont elle est accusée. M. de Fersen eut la confiance du Roi quand ce monarque voulut partir pour Mont-Médy. Après le funeste voyage de ce prince, il échappa avec peine à la proscription, et se retira ensuite dans sa patrie, où il fut employé dans des missions importantes et secrètes. La Reine fut sage dans un aussi bon choix; un choix dont l'objet ne la compromit jamais, et n'attisa point ce feu de haines, qui consuma la réputation et la vie de cette infortunée, dont il suffit déjà de relever deux penchans, sans compulser à sa charge les registres du mensonge et de la méchanceté!

Ces deux affections tendres, je les ai dites.... ;

mais j'offre d'avancer, sur la responsabilité de ma vie, qu'elles sont les seules dont elle aurait à répondre devant le souverain Juge, s'il réprouvait et châtiait de telles fragilités,...... et si les dernières années et la mort de cette illustre victime ne suffisaient pas pour l'absoudre devant le ciel, comme devant la postérité!

J'ai tracé avec peine la vérité; mais elle doit faire rougir davantage ceux qui l'ont méconnue, ceux qui me forcent à la faire sortir des tombeaux pour éclairer la calomnie et faire pâlir le mensonge. Il en coûte à mes principes et à mon cœur de rendre cette justice rigoureuse à des mânes offensés. Il était donc réservé à ce genre d'apologie de blesser malgré moi ce que je veux faire absoudre! J'ai satisfait à ce devoir pénible vers lequel mon travail m'a conduit. J'ai cru faire une action louable de remuer cette insensible cendre, pour y trouver cette page qui, si elle pouvait servir deux fois au blâme, la justifierait mille.

Il se trouvera (cela manque-t-il jamais?) des hommes qui me demanderont de quoi je me mêle, et quelle fut ma mission. Je dédaigne de leur répondre, s'ils n'ont pas compris et mon indignation et mes motifs!

Quelqu'un *, dont j'apprécie l'attachement, et

* Le duc de Fleury.

que je ne puis soupçonner de mauvaise humeur, quand il s'agit de la réputation de mon cœur ou de mon esprit, me faisait remarquer que « lors» qu'on accorde deux favoris à une femme assise » sur un trône, on est bien près de l'avis de ceux » qui lui donnent plusieurs amans... » Mais ce raisonnement est plus spécieux que solide : il ne vaudrait rien pour le commun des femmes, pourquoi serait-il d'une application plus rigoureuse à une reine? La vérité n'a pas deux balances et deux poids : je l'ai opposée sans hésitation à l'imposture que j'espère avoir terrassée. Si le degré de confiance que je crois mériter m'était dénié par quelques uns; si la pureté de mes intentions était noircie par quelques autres, j'en appellerais à celle qui me console de tout, quand elle ne m'accuse de rien : à ma conscience. J'ai été juste par nécessité, et ne m'informe pas si l'on cessera de l'être avec moi, ou par calcul, ou par envie.

Il est temps de reparler de ce qui me concerne plus personnellement.

J'essayais de recouvrer ce calme de l'âme dont l'absence est la première infortune. Je tentais de me distraire dans l'étude et dans les lettres. J'écrivis une comédie en cinq actes et en vers, que j'ai été assez juste depuis pour réduire en un seul acte, et qui, plus tard, a été reçue à la Comédie Française, seulement peut-être parce que Mlle Rau-

court l'y lut. Je n'étais plus là pour présider au destin de ma pièce, j'ignore ce qu'elle est devenue : j'ai eu à songer à tout autre chose. Dans le temps où je la composai, de Bièvre *, je crois, me mena chez Mme d'Angivilliers ** que sa répu-

* Le marquis de Bièvre, dont le nom de famille était Maréchal, naquit en 1747; il était petit-fils du premier chirurgien de Louis XIV. Très-facétieux, il devint célèbre dans le monde par ses reparties et ses calembours. Mais tout à coup il s'éleva jusqu'à la comédie de caractère : il fit le *Séducteur*, comédie en cinq actes et en vers, qui est restée au répertoire, et dont la versification est élégante et correcte. Il mourut en 1789 aux eaux de Spa, où il était allé pour rétablir sa santé. Son caractère était affable et très-obligeant.

** Femme d'un des premiers valets-de-chambre du Roi. Elle fut connue d'abord sous le nom de Mme de Marchais. Restée veuve avec de l'aisance et un esprit très-cultivé, elle recevait à Versailles la meilleure compagnie de la cour, et en même temps les hommes les plus remarquables dans les arts et dans les lettres. C'était d'ailleurs une femme très-singulière; passant la plus grande partie de sa vie dans son lit et dans son bain, n'en sortant que fort tard pour recevoir à souper l'élite de la société de cette époque; faisant les honneurs de chez elle avec une sorte de recherche et de mystère; ne se montrant jamais qu'environnée et couverte de fleurs et ornée de panaches. « Sous cette écorce ridicule, dit le duc » de Lévis dans ses *Souvenirs*, on trouvait un esprit supérieur, » un jugement aussi sain que prompt, de la chaleur sans enthou» siasme, du piquant sans aigreur, enfin une amabilité égale et » soutenue. Dès que le sujet de la conversation devenait intéres» sant, elle s'animait, parlait avec élégance, justesse, clarté; on » ne se lassait pas de l'entendre; elle n'avait pas besoin pour » plaire de se servir de l'esprit des autres.... » Eh bien! cette femme, déjà avancée en âge, et dont l'extérieur était grotesque, inspira une passion telle au comte d'Angivilliers, surintendant des bâtimens du Roi, homme grave et de mérite, qu'il ne respirait et ne vivait que pour elle, dans une silencieuse admiration; après vingt ans de constance, il finit par s'unir à elle par les liens du mariage. La révolution put seule les séparer. Le comte

tation d'esprit m'avait fait désirer de connaître, et que je trouvai bien supérieure à sa réputation, non seulement pour cet esprit, mais pour mille autres qualités qui valent mieux que lui. Elle recevait une société d'autant plus intéressante qu'elle était plus variée par une réunion de gens de la cour et de la ville, et d'une infinité d'hommes de lettres. Je lus chez elle, à quelques personnes, mon ouvrage, qui parut plaire, et c'est à ses encouragemens surtout que je dus un penchant plus décidé pour la littérature : elle fortifia ma vocation ébranlée par les dégoûts dont cette carrière est remplie, et affaiblie par d'autres considérations qui pouvaient alors toucher un homme du monde.

L'âme encore meurtrie, j'avais été au bal de l'Opéra. J'y fus attaqué par un masque féminin, qui, à beaucoup de jargon, joignait des détails de beautés fort imposans, qui pouvaient donner une idée avantageuse du visage et des charmes qui restaient à deviner. Comme sa conversation était attachante, et du meilleur ton, je n'hésitai point à prendre l'engagement de l'attendre le bal suivant, sur les degrés de l'amphithéâtre, où elle

d'Angivilliers, qui l'avait en horreur, émigra en 1792 ; la comtesse d'Angivilliers, qui ne la voyait pas avec la même antipathie, resta à Versailles, y échappa aux orages de la révolution, et y mourut paisible peu de temps après le règne de la Terreur.

promettait de m'avertir et de me rencontrer, vers une heure du matin : elle tint sa parole. Nous voilà errans dans le bal, et faisant de l'esprit et de la tendresse à qui le mieux. Ma curiosité et mon engouement s'augmentaient. Les dispositions de l'âme la plus mélancolique se dénaturent devant certaines séductions, et le plus puissant des remèdes, si l'on peut le soutenir, est un nouvel amour. Il me semblait aussi que j'obtenais sur elle quelques avantages, je commençais à trouver quelque charme dans cette aventure ; de son côté, l'inconnu m'assurait que j'avais trouvé le chemin d'un cœur, jusque-là très-difficile dans le choix de sa tendresse.... C'était bien touchant ! On ajoutait qu'il fallait être d'une extrême prudence, que l'on était dans une position très-délicate, qui commandait la plus grande circonspection, et qu'une seule faute entraînerait la perte de sa réputation, de son bonheur et de son existence.

Tout cela était à peu près vrai. Néanmoins je m'ennuyais démesurément (surtout quand vint le troisième bal) des mille précautions qu'on prenait pour n'être pas reconnue, et des difficultés qu'on opposait à ma flamme. La nuit du *mercredi des Cendres* fut fixée pour me rendre heureux. Elle vint enfin, cette nuit. Nous montons dans un carrosse de remise, et, après plusieurs détours, descendons à une petite porte d'une

assez mauvaise maison. Me voilà dans un appartement éclairé par la faible lueur d'une veilleuse.... Tout le bonheur du monde est à ma discrétion, et il ne serait pas galant de dire aujourd'hui que je ne fus pas très-heureux.

Le jour qui suivit mes félicités, vit arriver chez moi quelqu'un que je connaissais fort peu. Il m'apprit qu'il était député vers moi par un homme auquel il y avait fort peu de personnes dans le royaume qui ne dussent beaucoup de respect : que j'étais invité à me trouver le lendemain, à neuf heures du soir, dans la cour d'entrée du Luxembourg. Je n'hésitai point à promettre de m'y rendre; et je ne pus douter de la vérité, quand je vis quelqu'un s'avancer vers moi, dont je ne pouvais méconnaître ni les traits, ni la voix.

Monsieur de Tilly, me dit-il, j'ai eu assez de confiance dans votre honnêteté et dans votre discrétion, pour vous engager à me joindre ici. Vous ne pouvez ignorer la mesure dans laquelle je me trouve avec Mme de Bal.. : je suis instruit de tout, je sais même que vous n'avez pas d'amour pour elle, je pense encore que si vous aviez deviné celle à qui vous vous adressiez, ou plutôt qui s'adressait à vous, vous auriez, suivant toute vraisemblance, peu recherché cette liaison : faites-m'en, je vous le demande instamment, le sacrifice, qui n'en peut être un bien grand pour vous,

et comptez sur toute ma reconnaissance : si vous voulez que la faveur soit complète, vous me garderez le secret de cette entrevue.

Après avoir nié autant qu'il le fallait, et protesté que je mettrais un prix infini au bonheur que je n'avais pas, je l'assurai que sa possession ne serait pas traversée par moi, qu'il n'aurait même plus la possibilité d'en concevoir le soupçon. Nous nous quittâmes dans les meilleurs termes.

Une grande déférence pour les volontés des autres, une grande docilité dans le caractère, un extrême empire sur mes passions ne sont pas des vertus dont je pusse alors me vanter beaucoup. Je n'étais guère homme à céder à des calculs ou à des conséquences prévues. Mais je n'étais pas assez enchanté pour affliger si gratuitement celui dont la démarche me touchait : je lui devais beaucoup, et il mettait tant de prix à ce que j'appréciais apparemment mal !... Je n'eus pas assez de mérite à céder...

Ce sexe ne pardonne pas qu'on renonce sitôt à ses faveurs qu'il reprend si bien sans pitié. J'éludai quelques rendez-vous, sous de mauvais prétextes ; je me flattais que l'orgueil venant au secours de la raison, on me négligerait comme je négligeais. Enfin, l'on me fit engager à souper. Une invitation de ce genre ne me paraissait tirer

à aucune conséquence; je crus qu'il y aurait un excès de ridicule à être mal pour une personne qui semblait décidée à être de mes amies, à tout prix. J'arrive, je trouve deux pièces assez mal éclairées, ne vois personne, et suis mené dans un cabinet reculé, où trois femmes étaient assises. L'une d'elles se lève gravement et ferme la porte. On lève le carreau d'un canapé, trois serviettes serrées à gros nœuds en sont tirées; avant d'avoir le temps de me reconnaître, ces nouvelles Euménides m'ont assailli, et littéralement assommé. Je mets l'épée à la main, espérant en imposer à ces furies : rien ne les étonne; je cours, je fuis, je saute sur les siéges; elles me suivent, m'atteignent. Si j'avais eu la voix d'Orphée, j'eusse cru que ces bacchantes me réservaient son destin. Poussé à bout, je saisis deux flambeaux, j'allume la robe de l'une, les jupes de l'autre.... Je mets le feu aux rideaux. Des cris inhumains succèdent au projet de me tuer.... On ouvre les portes, on se sauve, on appelle, je m'enfuis, je gagne la rue, brisé de coups, et confondu d'étonnement. Voilà les femmes! méchantes, faibles et bizarres!

Tout cela ne remplissait pas le vide de mon cœur. Mon âme ardente et désoccupée avait besoin de se rallier à quelque idée principale. Une velléité d'ambition vint me saisir : je crus qu'il serait beau de préparer ma tête à des notions de

diplomatie, puisque l'État, endormi dans une longue paix, ne semblait pas réclamer mon bras. La Reine eut encore l'indulgence de servir ce projet, et me fit donner un ordre pour travailler dans les bureaux. Au bout de quelques semaines, ce travail aride et sans charmes me dégoûta. Cette mobilité, cette inconstance de ma volonté éloignèrent de moi ceux qui prenaient quelque intérêt à ma fortune : l'indifférence des autres, passant jusqu'à moi, me découragea. J'étais peut-être appelé (d'autres me l'ont dit) à une fortune rapide et distinguée, si j'avais su modérer les passions qui m'ont égaré, et réfréner l'âme de feu qui m'a consumé.

Mais je sentais que l'ambition est de toutes les passions la plus stérile pour le bonheur; ses plaisirs sont aussi mornes, aussi ternes qu'elle; elle se satisfait sans s'assouvir : sans repos, comme l'espérance, elle a moins encore de fixité : elle est étrangère au charme de s'arrêter : tout paraît obstacle à ses vues, et rien ne lui semble un terme qui soit digne de sa course.

CHAPITRE XVIII.

Le sage seul dispose de son sort; les autres ne vont pas, ils sont entraînés.

Nouvelle liaison. — Portrait d'Adeline. — De Veimeranges. — Les réputations presque toujours contraires de la vérité. — Définitions des filles et des courtisanes. — Lettre que j'ai l'honneur d'adresser à la Reine. — Ce qui en résulte. — La direction de ma vie changée par cette princesse. — Anecdotes de moi et de Veimeranges. — Je le fais renvoyer par Adeline. — Ses douleurs. — Le jeune Sartines. — Adeline me quitte. — La peine que j'en ressens. — Je me promets de m'en venger. — Mlle du Fayel. — Je me réconcilie avec Adeline pour la quitter. — Je l'abandonne. — Scène chez Mlle du Fayel avec le prince d'Hénin. — Nouvelle vengeance avec Rosalie. — Scène comique de colère et ensuite de rapprochement entre ces deux belles. — Morceau en faveur des courtisanes. — Ressouvenir de celles de la Grèce, qui ne valaient pas les nôtres. — Le prince Joseph de Monaco. — Le chevalier de la Curne. — Une petite fille disputée que l'on m'adjuge. — Sophie de Lorville. — Je la revois dans ses terres. — M. de Cazalès. — Histoire avec la présidente de.... — Je suis pris sur le fait par son mari. — Eloge

pompeux des maris qui savent vivre. — Je marie Sophie avec M. de V.... — Je quitte son château.

Celui qui sur une nef audacieuse a bravé cent fois l'Océan, échappé par miracle à ses abîmes, s'y confie encore; ce chasseur, qu'un cheval fougueux emporte au travers des bois, et qui, nouvel Hippolyte, est traîné sur l'arêne qu'il ensanglante, se guérira de ses blessures. Revenu des portes du tombeau, encore faible et languissant, il entend le hennissement des chevaux, l'aboiement des chiens, le son du cor, et les cris des piqueurs; il s'élance et vole vers de nouveaux plaisirs, qui sont de nouveaux dangers. Ce vieillard dont les mains ridées se dessèchent à remuer de l'or, naguère a touché le bord de son sépulcre; il a vu un héritier avide compter ses soupirs et espérer son dernier souffle; il l'a vu dilapider de la pensée et du désir ces trésors qu'il amassa si péniblement.... Il se lève, vit à demi, et va s'habiller encore.... Va-t-il jouir de ce reste de vie? va-t-il se servir de cet or, qu'un autre convoite pour le prodiguer, en insultant à sa mort et à sa vie? Non, il recommence à entasser; il pâlit et s'éteint sur ce coffre-fort où la Parque coupera sa dernière soie, et peut-être que son imagination s'effraie des frais de son enterrement!

Et ce jeune homme, qui, dès son adolescence, a prostitué son cœur à des sirènes ou à des victimes, dont l'amour composa la vie, dont la séduction fut le métier, il n'aura marché que dans cette voie; fasciné par les mêmes erreurs, il n'aura décrit uniformément que ce cercle : il mourra comme il a vécu, rêvant l'amour en cheveux blancs, plein d'illusions sur ce seul point, et désenchanté amèrement par la vérité sur tous les autres.

Après la perte que j'avais faite, après son impression sur mon âme, je l'avais crue fermée à l'amour, et aux périls de tous les genres qu'il amène. J'y résistais chaque jour, ou plutôt, à peine effleuré, je n'avais pas même le mérite de la résistance. Tout entier à une douleur qui prenait un autre caractère, sans s'affaiblir, j'y trouvais un charme lugubre, que je croyais le gage d'une inébranlable indifférence. Chimérique projet! mensongère espérance du repos! je le perdis près de celle où je n'en avais pas craint le danger.

C'était alors assez la mode parmi les jeunes gens d'un certain ordre, d'aller au foyer des acteurs entre les deux pièces, où se trouvaient presque toujours les plus jolies femmes du théâtre. Mlle Adeline *, que j'avais déjà rencontrée

* Cette actrice, attachée à la comédie Italienne, devenue si fa-

lorsque Sennecterre s'était attaché à elle, était parvenue au dernier apogée de la célébrité de son état : ce n'était pas la plus grande des actrices, quoiqu'elle eût un talent distingué, mais c'était incontestablement la plus séduisante des courtisanes. Dans la patrie des Bayadères, elle en eût été la reine. Ce n'était pas non plus le visage que les statuaires et les peintres auraient commandé, mais celui qui aurait réveillé les sens les plus émoussés, et compromis la raison du plus sage.

meuse dans les fastes de la galanterie de la fin du dix-huitième siècle n'était pourtant ni belle, ni jolie, au point qu'on l'appelait la *Tête de mort*, parce qu'en effet, la configuration de ses traits justifiait cette triste dénomination. Mais elle avait une jolie tournure, un agrément infini et un esprit très-agaçant. Son talent scénique, bien qu'il ne fut pas du premier ordre, avait aussi beaucoup d'agrément. Elle fut bientôt recherchée par les hommes les plus opulens et par les jeunes gens les plus aimables ou les plus à la mode. Elle entra, pour ainsi dire, dans le monde galant sous la protection du chevalier de Langeac, connu depuis dans la littérature. Mais la passion qu'elle inspira au marquis de Sennecterre, colonel du régiment de Hainault, mit le comble à sa célébrité. Ce jeune seigneur était atteint d'un amour si violent pour Adeline, que dans un accès de jalousie, il se donna un coup de couteau pour elle. Sorti de cette épreuve, il s'y attacha avec plus de violence encore, s'il est possible. Ne pouvant résister à une trop longue absence (son régiment était en garnison à Grenoble), il prétexta une partie de chasse, et courut furtivement à Paris à franc étrier, passer trois jours et trois nuits avec sa maîtresse. Pour soutenir une lutte aussi longue, il prit, dit-on, un aphrodisiaque si violent, qu'à son retour à Grenoble, il fut atteint d'une maladie inflammatoire et y succomba. Qu'on juge combien cette fin amoureuse accrut la réputation et la vogue d'Adeline, dans le monde galant.

Un ensemble, une tournure dont elle avait seule le secret, était en harmonie avec un jargon souvent près d'être libre, mais qui s'arrêtait à une décence à laquelle ses yeux et toute sa personne la faisaient soupçonner étrangère. Et c'est tellement vrai, que, malgré son aversion pour tous les propos licencieux, même dans les instans du plus complet abandon, il y avait contre elle je ne sais quelle tradition publique qui lui prêtait tout le dévergondage des paroles, et tout le libertinage d'une conduite intime, parfaitement en contraste avec sa nature et ses habitudes.

C'était une de ces mille réputations dont la vérité est dans le contraire.

A l'époque dont je parle, elle vivait avec un homme qui la comblait de biens, et n'avait besoin, pour la faire riche, que de le vouloir : il le voulait. C'était Veimeranges *, désigné plusieurs fois pour le ministère. Il ne s'était définitivement attribué de la puissance, que celle qu'il exerçait assez despotiquement sur le maréchal de Ségur, et surtout sur M. de Calonne : ce qui avait ouvert à sa cupidité deux issues presque sans bornes,

* Intendant des postes et relais de France, l'un des Crésus de l'époque, passait pour être le bras droit de M. de Calonne ; il entretenait Adeline à 10,000 fr. par mois. Il sera encore question de lui dans ces *Mémoires*, et nous aurons occasion de parler de sa fin tragique.

deux sources où puisait son insatiabilité. On ne peut pas dire qu'il fut un homme d'esprit, mais il avait la tête bien faite, beaucoup d'aptitude au travail, et de patience dans les méditations financières, avant que l'amour dont il s'enivra pour cette sirène (dans un âge où l'on redevient enfant, et où les dernières passions sont plus fortes et trouvent l'homme plus faible), l'eût rendu presque inhabile aux affaires, et capable de toutes les sottises. Il passait pour savoir écrire des Mémoires lumineux, dans lesquels l'Académie aurait sans doute trouvé beaucoup à reprendre, mais qui étaient, en administration, ce qu'il fallait qu'ils fussent, allant au but, éclaircissant les questions, et les présentant sous leurs divers aspects. Moi, je n'ai vu de lui que quelques lettres adressées à l'objet de ses tendresses, qui prenait un peu la liberté de s'en moquer : elles étaient de la plus stupide idolâtrie, à peine écrites en français, l'orthographe même n'y était, d'honneur, pas.

Voilà la vérité.

Réputation! renommée! voix publique! que vous êtes souvent l'écho retentissant du mensonge! Fortune, aveugle déesse! que tes jugemens sont peu décisifs, et tes faveurs peu signifiantes!

Au milieu de tout cela, plusieurs gens de ma connaissance attaquaient en toute règle sa

maîtresse, ne trouvant pas qu'il fût un amant, mais se promettant néanmoins quelque plaisir à le bafouer. Car on est fait ainsi; ceux avec qui l'on ne compte pas pour l'estime se retrouvent quelque chose pour l'humiliation. Veuve d'un sentiment qui venait de mourir de sa belle mort, séparée de quelqu'un qu'elle avait positivement aimé, Adeline ne se pressait point de lui donner un successeur. Fidèle à sa mémoire, et à Veimeranges, par contre-coup, elle hésitait sur un nouveaux choix, lorsqu'un des concurrens, rempli pour lui-même de la plus tendre considération, et se jugeant irrésistible, m'entraîna imprudemment, presque malgré moi, au foyer, entre les deux pièces. Ma mélancolie la toucha, ma retenue lui parut piquante; le charme répandu dans toute sa personne me séduisit, sans que je démêlasse bien moi-même que j'étais conquis : elle eut déjà le désir de me donner cette place que se disputaient mes rivaux; je me laissai aller moi-même au désir de la prendre. J'obtins d'aller chez elle, et après des soins filés avec un art et une pureté de méthode qui eussent honoré une passion conçue pour une vierge, ou pour une autre présidente de Tourvel, en lui racontant ma dernière aventure, j'en commençai une autre avec elle. . . . .

C'est là l'humanité, elle n'est pas mieux que ça.

Cette liaison, qui d'abord n'était qu'un objet de plaisir, en devint bientôt un d'attachement réel, et prit sur moi un empire d'autant plus vrai, que les circonstances concoururent à le fortifier par l'opposition : quelques personnes semblèrent s'être chargées du soin de m'y faire tenir, en voulant me l'interdire trop vite et trop maladroitement. On s'appuie sur la résistance, quand on ne pouvait que tomber par la force d'inertie.

Nitimur in vetitum semper.

Il y eut une conjuration de tout ce qui prenait ou feignait de prendre intérêt à moi, pour m'arracher, disait-on, à un très-grand danger, et pour sauver ma moralité du naufrage. La plus grande dame de France, et j'aurais pu dire de l'Europe, ne dédaigna pas de m'en faire parler avec amertume. La calomnie la plus noire et la plus gratuite vint s'emparer de cette époque de ma vie, et la broda des plus fausses et des plus absurdes couleurs. Comme ces infortunés qu'on abandonnait aux bêtes féroces, je me vis livré à cette partie du public, dont le métier de la vie est de souiller celle des autres : je ruinais Veimeranges, ajoutait-on, et me servais du crédit de Mlle Adeline près de lui. C'était la seule manière d'expliquer mon obstination à m'attacher à une personne qui n'avait rien pour justifier une pas-

sion condamnable et ridicule, parce qu'elle était sérieuse.

Ce qui est vrai, c'est que tous ceux qui l'avaient connue en avaient été éperdûment amoureux, et qu'avec une extrême séduction elle avait moins de vices (quoiqu'elle ne fût pas sans défauts) que beaucoup de femmes dont on dit du bien.

Ce qui est vrai aussi, c'est que M. H... de Saint-Foy, très-connu à Paris par ses spéculations de Bourse, de jeu et d'agiotage, était venu m'offrir, disait-il, un profit clair de deux cent mille francs dans une affaire entre lui et l'abbé d'Espagnac. Ces messieurs m'avançaient dix mille francs pour première mise de ma quotité. Il me donna une carte sur laquelle, autant que je me rappelle (car il me serait difficile de circonstancier fidèlement une transaction que j'ai peu conçue et si étrangère à toutes mes habitudes), sur laquelle il y avait cinq numéros tracés. Il s'agissait d'obtenir que Veimeranges y écrivit cinq chiffres correspondans. Mlle Adeline, que j'en priai, se chargea de la négociation, bien persuadée, et moi aussi, qu'elle me rendait un très-grand service. Elle me remit le lendemain ma carte *dûment honorée*. Je la portai chez un M. P... de C..., agent de change, qui y fit je ne sais quelle annotation. Je la rendis enfin à M. H... de Sainte-Foy qui quelques jours après me compta vingt-deux billets de la

caisse d'escompte, de mille francs chacun, ce qu'il accompagna d'un très-long raisonnement que je n'écoutai guère, pour me prouver une erreur de cinq cent trente mille francs, d'où il résultait seulement un produit net de soixante-six mille francs, dont le tiers était vingt-deux mille. Feu Barême n'aurait pas mieux supputé.

Ce qui est encore plus vrai, c'est que je n'ai jamais demandé à Mlle Adeline, même à titre de prêt, la plus légère somme, bassesse dont ma raison m'aurait défendu, si mon cœur eût été capable d'y succomber, intimement persuadé que je suis qu'elle eût refusé par amour-propre et m'eût quitté par mépris.

Aussi, dans les lettres que je me crus forcé d'écrire à la Reine, en lui demandant pardon d'arrêter ses regards sur ces détails ignobles, si étrangers à la majesté suprême, lui disais-je, entre autres choses : « Mon honneur que je respecte » encore plus que la Reine, s'il est possible, » m'oblige, Madame, de me justifier : la prodi- » galité qui dissipe m'a caractérisé peut-être, » mais jamais la bassesse qui reçoit..... ».

On verra tout-à-l'heure comment j'avais été amené à cette étrange correspondance.

Néanmoins je m'attachais de plus en plus à celle dont tous les moyens semblaient bons pour me séparer. Cette persécution lui rallia tous mes

sentimens, et fit une passion de ce qui n'eût peut-être été qu'une fantaisie.

Une femme de beaucoup d'esprit, et de mes amies, ou plutôt celle de ma famille, me fit prier de passer chez elle, et se mit à argumenter en forme pour me prouver que je ne devais plus revoir Mlle Adeline : à défaut de bonnes raisons elle finit par des injures, qui me firent rire parce qu'elle était laide. Elle se résuma, en me demandant quelle différence je trouvais entre la courtisane la plus huppée de Paris, et la fille de la rue Saint-Honoré : « C'est que la dernière, lui » dis-je, sans éducation et sans goût, n'est dan» gereuse que pour votre laquais avec lequel elle » vit, et l'autre, parée de mille séductions, fait » illusion, Mesdames, à votre ami, à votre frère, » et vous enlève souvent votre amant, ou votre » mari. » Cette réplique ne lui plut que peu, ou point du tout; car son mari précisément, dont elle avait l'enfantillage d'être jalouse avec le visage qu'elle avait, se ruinait pour une danseuse qui se moquait de lui, quoiqu'il lui donnât deux fois plus qu'elle ne valait : ou plutôt elle ne s'en moquait tant qu'à cause de cela.

La Reine, dans ces entrefaites (car il faut encore parler d'elle dans cette aventure, où son nom n'eût jamais dû se trouver), avait l'injuste inconséquence de vouloir déshonorer un jeune

homme par un de ces mots qui, tombés du trône tuaient sur la place ceux qui étaient atteints d leur poids : « Je ne me mêle plus de M. de Tilly » qui vit publiquement avec une actrice, au » dépens de M. de Veimeranges qui, dit-on, vol » l'Etat. » L'un était un peu plus vrai que l'autre Veimeranges puisait aux grandes sources publi ques, et moi à celle de mon patrimoine qu j'aliénais tous les ans. Lui, perdu dans les dé lices au sein de Paris, passablement mal avec s conscience qui n'était pas nette, feignit de n'a voir pas entendu ces grandes paroles qui reten tirent : moi, j'entendis, et voulus entendre J'arrivai à Versailles, *pallidus morte futurâ*, rage dans le cœur, livré à un désespoir que ne contraignis pas. Je courus chez la premièr femme de chambre pour obtenir une audience qu'elle me dit l'après-midi avoir été refusée : m'adressai à la duchesse de F***, dame du pa lais, qui peut s'en ressouvenir : même refus d la Reine. J'écrivis la lettre qui suit :

« Madame,

» C'est avec une surprise égalée par mon dé » sespoir que j'ai appris les réflexions que Votr » Majesté a énoncées sur mon compte : comm » le respect n'exclut ni la vérité, ni le soin de l

» conservation de l'honneur, plus précieux que
» la vie, je prendrai la liberté de dire à la Reine,
» dussé-je en être perdu, qu'à son insu, sans
» doute, elle a commis envers moi la plus san-
» glante comme la plus irremédiable injustice.

» Vous avez daignez, Madame, apprendre de
» moi, et de plusieurs personnes qui ont l'hon-
» neur d'approcher Votre Majesté, que j'étais né
» avec de la fortune : je suis né avec plus d'hor-
» reur encore pour tout ce qui est dégradant et
» ignoble. La prodigalité qui dissipe m'a carac-
» térisé peut-être, mais jamais la bassesse qui
» reçoit.

» Je demande pardon à la Reine de descendre
» dans des détails si peu dignes d'elle, mais mon
» honneur mortellement blessé m'y force.......
» mon honneur que je respecte encore plus, s'il
» est possible, que je ne respecte Votre Majesté.

» J'avouerai, Madame, qu'une liaison que vous
» avez daigné blâmer était vraisemblablement
» digne de blâme, mais je ne croirai jamais qu'elle
» méritât une censure si publique et qui tombât
» de si haut que de la bouche de Votre Majesté :
» elle ne méritait pas surtout les accusations ca-
» lomnieuses dont je ne puis me consoler d'être
» la victime.

» La calomnie en France n'épargne personne;
» Madame : elle a tout frappé, jusqu'au trône.

» Votre Majesté le sait : je l'ai vue dans mon en-
» fance s'en affliger ; et elle y croit aujourd'hui
» si légèrement quand c'est moi qui en suis l'ob-
» jet : la Reine y croit comme si, élevé par elle,
» j'avais mérité sa haine après les bontés dont
» elle m'honora...... La Reine y croit comme si
» elle ne connaissait pas le monde, dans le haut
» rang où la Providence l'a placée.

» Je m'abstiendrai désormais, Madame, de
» paraître devant Votre Majesté, comme je le fais
» déjà depuis long-temps, quoiqu'elle ait eu la
» bonté de me faire transmettre que son mécon-
» tentement n'allait pas jusques-là, *et qu'elle*
» *m'avait simplement refusé une audience, parce*
» *qu'elle n'avait rien à me dire*. Le ciel, Madame,
» m'eût tout accordé si Votre Majesté eût pensé
» toujours que je n'étais digne que de son si-
» lence : ma vie ne serait pas empoisonnée, et
» ma réputation ne serait pas flétrie.

» Si cette lettre, faible expression d'une dou-
» leur inconsolable, devait me susciter une per-
» sécution, j'ai l'honneur de protester à la Reine,
» qu'après ce qui est arrivé, tout me trouverait
» insensible : la Reine m'a tout ôté, même la
» puissance de reconquérir ses bontés qui ne me
» dédommageraient pas de son estime.

» Je désire ardemment, Madame, que quelque
» peine profonde ne vienne pas affliger le cœur

» de Votre Majesté. Le plus haut rang a ses cha-
» grins. Je fais des vœux pour la félicité de la
» vie de la Reine, qui a si barbarement déshonoré
» ma jeunesse, et je me prosterne aux pieds de
» son trône pour les détails dans lesquels j'ai été
» obligé de la faire descendre. . . . .

» Je suis, etc., etc. »

Mes amis me prédirent la Bastille : je l'attendis, et n'eus pas la surprise d'y avoir échappé, car je n'en avais pas eu l'inquiétude. Je dis adieu à Versailles, et n'y suis retourné que dans les jours de calamités, quand il n'y avait plus à y trouver que du danger. La Reine s'étonna alors de m'y revoir, dans ce qu'elle croyait peut-être n'être que son parti, et que je regardais comme celui de toute la noblesse de France : insensible à quelques tardives bontés, je fus simplement surpris de ce qu'elle était étonnée : et néanmoins dans le fait elle devait l'être avec son caractère, dont la tache capitale était de ne pas savoir pardonner ou revenir d'une prévention.

Ceux qui gouvernent le monde peuvent-ils être trop circonspects dans leur censure, dans leur animadversion qui peut pâlir toute une vie? peuvent-ils craindre de se montrer trop avares d'un blâme qui entraîne tant d'opinions? trop effrayés d'une injustice qui dénature les desti-

nées d'un innocent, et le livre désarmé à toutes les passions ennemies, à toutes les conjurations de la haine et de l'envie, qui ne sont jamais si virulentes et si actives que lorsque celui qui les excite se compromet avec elles, de plus en plus par son orgueil, ou ne les conquiert point par sa médiocrité? ceux qui ont le pouvoir suprême, devraient presque redouter de s'expliquer sur les coupables, qu'un mot de leur bouche a souvent trop punis : ils doivent réserver ces grands arrêts de mort civile pour les hommes, qu'une sentence de l'opinion publique doit rejeter du sein de la société, en punition de quelques uns de ces crimes sur lesquels les lois n'ont rien statué, mais que la république dénonce au tribunal de l'humanité, au nom d'une justice imprescriptible et éternelle.

Malheureusement, au temps où j'écris, cette arme est *à peu près* brisée dans les mains souveraines; et l'autorité, fût-ce même celle du despotisme le plus asiatique, a trop perdu dans le for intérieur pour exercer encore cette magistrature : elle punissait comme une aune de ruban récompensait. Une idée, alors, était une puissance; ces grands leviers se sont brisés; ils sont restés enfouis sous d'immenses ruines; de nouvelles opinions sont sorties de ces décombres, et les anciennes ont changé comme l'Univers.

Pour moi, j'appelai de cet arrêt souverain de proscription royale à la patience : j'en appelai avec calme et dédain à la vérité qui ne triomphe pas toujours, mais qui console. Ceux qui me connurent, et la saine portion du public, me rendirent justice : celle qui croit toujours le mal, n'est pas digne qu'on se donne la peine de la convaincre du bien. Du fond du cœur, je devins l'ennemi mortel de la Reine, mais je me respectais assez pour n'en jamais parler, ou pour ne le faire qu'avec respect, quand il était déjà très-commun et fort criminel de prononcer son nom sans ménagement. La révolution et les infortunes de cette princesse me convertirent aussi subitement que j'avais été aliéné : je n'eus pas à me défendre du désir de la vengeance, et aujourd'hui je m'en sais gré, je me félicite de ne m'être souvenu, depuis long-temps, que de sa magnanimité dans cette épouvantable tempête, et dans le naufrage qui la termina.

Me voilà donc, si jeune encore, perdu dans ce vaste Paris : sans état, sans but, sans guide : cette main puissante qui avait daigné s'étendre sur moi, dans mon adolescence, s'en était retirée! je m'abandonnai sans plans et sans vues, découragé, incertain comme un voyageur qui hésite entre deux routes, et finit par entrer dans la pire. Me voilà impassible, aigri, et sanction-

nant un mauvais propos, un dire souverainement injuste, par mon indifférence, et par les légèretés et les fautes qui en sont la suite!!

J'ai dû donner un peu d'étendue à cette partie de mes récits; ce temps et cette époque ont été décisifs : la direction de ma vie en a été changée. Jeté dans les demi-réalités des plaisirs, je n'ai plus été accessible aux chimères de l'avancement et de l'ambition. Le goût même de la considération s'éteignit, du moment qu'il fallait l'acheter par le renoncement des jouissances devenues nécessaires par l'habitude, et, ce qui est plus triste, par l'abus. Dans les jours qui ont tout renversé, j'eusse eu à pleurer sur les ruines d'une fortune en tout genre, si je m'étais appliqué à en faire une comme j'ai travaillé à n'en faire pas.

Qu'en survivrait-il dans mon imagination? d'amers regrets peut-être; que me reste-t-il des souvenirs du contraire? la réminiscence de beaucoup de plaisirs, évanouis comme tout ce qui est mortel, mais dont le charme se prolonge encore; et le sentiment plus consolateur que désespérant d'avoir vécu d'une vie entière et pleine, que les plaisirs ont occupée trop frivolement sans doute, ont parsemée de trop de fautes, incontestablement, mais n'ont, en dernière analyse, souillée d'aucune action vraiment coupable.

En résulte-t-il que c'est cette vie là qu'il fau-

drait choisir? que les jeunes gens s'en fient à moi pour la détester! qu'ils s'en rapportent à mon assertion; ils n'y trouveront que néant, que mécompte, et confusion; que traverses, que dégoût, et que cette déconsidération qui ne s'explique pas, mais qui s'attache à tous ceux qui, s'étourdissant par de vaines voluptés, restent étrangers à d'utiles devoirs; et pour lesquels enfin, le temps n'a que des ailes, et pas une honorable trace.

Je retourne à mon amour pour Mlle Aldeine. C'était une passion dans toutes les règles : elle y répondait; et s'il est permis de se confier aux sentimens d'une femme, quand surtout elle s'est faite de notre sexe, je ne puis douter d'en avoir été aimé, quoiqu'on lui reprochât de n'aimer rien. Veimeranges se consumait dans les transports d'une jalousie inutile; il tenta tout pour m'éloigner, rien ne lui réussit : il était trop subjugué pour qu'elle craignît de le perdre. Enfin il s'adressa directement à moi, et m'attaqua par deux procédés forts différens dans les formes, et qui auraient pu avoir les mêmes résultats. Le premier fut de me faire jeter la moitié d'une maison sur le corps. Qu'on n'aille pas croire que c'est une plaisanterie : c'est un fait littéralement vrai; je vais le prouver. Je laissais mon cabriolet à cent pas de la maison de son infidèle, et lors-

que sa voiture était encore dans la cour après minuit, j'entrais chez le prince d'Hénin, dont la maison était contiguë. Qu'il y fût ou n'y fût pas, j'y trouvais du feu, de la lumière, et des livres. Un soir que je gagnais cet asile, dont Veimeranges avait eu révélation par des espions qui ne manquent jamais à celui qui les paie, un homme aposté sur un pan de muraille (le marin Paul Jones *, propriétaire de la maison étant absent),

* Il était né en Ecosse aux environs de la terre du comte Selkirck, vers 1736. On ne sait pas au juste l'époque de son entrée au service des Etats-Unis, à l'ouverture de la guerre de l'indépendance. Sans éducation primitive, Paul Jones montra comme homme de mer une ambition précoce. On voit, dans ses *Mémoires*, qu'il aimait la liberté des peuples autant qu'il haïssait le génie cruel des Anglais; c'est ce qui lui mit les armes à la main pour la défense de l'indépendance des Etats-Unis. S'étant fait un nom par ses exploits, autant en France qu'en Angleterre, il fut accueilli à Paris avec enthousiasme. Il était petit de taille, d'une corpulence assez forte, d'une conception vive et d'un caractère plus près de la morosité que de l'enjouement. On voit aussi, dans ses *Mémoires*, qu'il aime à se plaindre tantôt des personnes, tantôt des choses, entre autres de plusieurs révoltes qui éclatèrent à son bord. Mais des personnes, qui croyaient le bien connaître, assuraient qu'à peine il était à son bord, qu'il y commandait en tyran. Son âme ardente ne respirait que le danger et la victoire, et quand l'occasion lui en échappait, il en accusait les vents, les ministres et ses officiers. Partout il se croyait le premier; partout dans les autres, il ne voyait que des obstacles. Capable de concevoir les projets les plus hardis, il n'était jamais embarrassé sur les moyens d'exécution. Au sang-froid admirable dans l'action, il joignait aussi toutes les ruses d'un corsaire habile. Quoiqu'il aimât la gloire avec passion, il aimait aussi beaucoup l'argent. Mais on connaît aussi de lui plusieurs traits de générosité. Il était d'un courage audacieux sur mer et d'un courage plus qu'équivoque à terre. Du reste, il

me précipita sur la tête un gros lion, un casque, une corniche, et je ne sais quelles autres ruines ou trophées. Tout cela vint mourir à mes pieds, et me couvrir d'une noble poussière. Si j'eusse été touché, j'étais au moins pour trois mois dans mon lit, et rien ne tranquillise sur un rival comme une retraite de ce genre là. Il n'y avait autre chose à faire que de rire, et de marcher dans le milieu de la rue. A deux mois delà, j'eus avec lui un rendez-vous, je ne sais plus trop ni comment, ni pourquoi. Il s'y donna des airs très-paternels, me dit qu'il était affreux qu'un homme comme moi, ne fit plus rien que l'amour, que le hasard lui avait donné un crédit, qu'il se trouverait heureux d'employer si bien, que si je voulais passer dans l'Inde avec le brevet de colonel, il se chargeait de me le faire obtenir, et cent mille francs pour payer mes dettes. J'échappai à sa proposition et à ses caresses, comme j'avais échappé à son lion et à ses corniches : comme tout cela m'ennuyoit pourtant, et que j'étais amoureux comme j'ai eu la mauvaise habitude de l'être souvent, je dis franchement à

mérita d'être classé parmi les marins célèbres. Le congrès lui vota une médaille d'or, en mémoire des services qu'il avait rendus à la cause américaine. Paul Jones mourut à Paris en 1792 dans la plus grande obscurité. C'est lui qui a servi de héros à Cooper, romancier célèbre des États-Unis, dans le *Pirate*,

Adeline qu'elle était assez riche, que j'étais dégoûté de ce partage, et que je la priois de se décider entre Veimeranges et moi, parce que j'avais résolu de m'en aller, si elle ne le renvoyait pas.

Elle céda, je ne dirai pas de la meilleure grâce du monde,.... mais elle céda enfin, et c'était beaucoup.

Il en eut une de ces douleurs qui font honneur à un jeune débutant, mais qui couvrent de ridicule un vieux fou. Il ne fit plus que végéter : à la lettre, cela lui porta malheur.

Une aventure scandaleuse et publique, de je ne me rappelle plus trop quel genre, vint le faire décheoir de l'espèce de considération à laquelle il était arrivé, et le noya à Versailles, où il s'était fourré par le jeu. Il ne fit plus que végéter, assez obscurément et assez taré : je crois même qu'il ne resta pas aussi riche qu'on l'avait supposé, et qu'il l'avait cru lui-même.

Les gens à grandes affaires et les gros joueurs savent-ils jamais eux-mêmes ce qu'ils possèdent, et pour quel temps ils le possèdent? Il paraît aussi que la fortune s'entend merveilleusement à seconder les hommes quand ils en accablent un autre, et qu'elle entre par je ne sais quel art dans la conspiration que le bonheur finit par réunir contre lui, à peu près comme les

plus hauts chênes appellent la foudre de préférence sur leurs cimes élancées, voisines des orages.

J'eus l'occasion quelquefois de revoir Veimeranges, long-temps après que je ne portais plus les chaînes de celle qui nous avait divisés. Il avait assez peu d'esprit pour s'en souvenir, et ne m'avait pas pardonné. Ses sourcils se hérissaient, il avait l'air, quand il m'apercevait, d'un sanglier malade! Inutilement lui souriais-je, il voulait me mordre.

Revenons.

Ma Circé et moi nous nous aimions toujours à édifier, et à faire plaisir; mais nous avions perdu ce grand talisman de notre amour, le plaisir de tromper, et celui plus grand des obstacles. Nous nous en aperçûmes bien vite sans nous le dire. Mars et Vénus, sans comparaison, ne s'aimèrent si fort et si long-temps qu'à cause des fureurs et des agitations de ce difforme Vulcain jusqu'à la fameuse aventure des filets d'airain. Nous tombâmes dans celui de l'ennui, de tous les filets le plus affreusement tissu.

Cette tendresse durait depuis plus d'un an, lorsque ma parjure maîtresse m'adjoignit ce petit Sartine * tombé depuis comme un autre sous le

* Fils d'Antoine-Raimond-Jean-Gualbert-Gabriel de Sartine,

glaive *robespierrien* : petit extrait de machine à argent pour toutes les courtisanes de Paris qui se moquaient de lui, que j'ai à me reprocher d'avoir désolé plusieurs fois, et d'avoir presque poursuivi jusque dans le saint sacrement du mariage.

Comme cette adjonction m'était désagréable, et que je me prêtais avec toute sorte de difficultés à cette nouvelle spéculation de ma perfide, elle me renvoya tout uniment, sans qu'aucun éclair eût précédé ce coup de foudre.

Après une nuit fort tendre, je l'avais quittée me croyant sûr d'elle, comme La Châtre de Ninon après son billet. Je fus surpris d'en recevoir une lettre, avec une bonbonnière sur laquelle était son portrait, que j'avais oublié chez elle. Elle contenait le congé le plus formel, le plus solennel des adieux. C'était écrit comme on l'a fait depuis le commencement du monde, comme on écrira jusqu'à sa fin, dans de telles conjonctures. On comptait sur de l'amitié, on m'en pro-

né à Barcelonne en 1729, successivement lieutenant-criminel au Châtelet, maître des requêtes, lieutenant-général de police, et ministre de la marine, depuis 1774 jusqu'en 1780. Il mourut à Tarragone en septembre 1801. Son fils, maître des requêtes, immensément riche, et n'ayant point émigré, fut condamné à mort, à trente-quatre ans, par le tribunal révolutionnaire, le 17 juin 1794, avec sa femme et sa belle-mère, madame de Sainte-Amaranthe, dont il sera question dans la suite de ces Mémoires.

mettait,.... c'était charmant! On prenait à regret un parti nécessaire, et l'on partait, comme le père de Zémire, pour un voyage!.... bien long peut-être. Tout l'empire de mon caractère se fit sentir; vexé d'être quitté si platement, je devins furieux de vengeance et d'amour. Je voulais envoyer chercher des chevaux de poste, je ne le voulais plus; je la cherchai tout le jour dans cet immense abîme que peut-être mes yeux ne reverront jamais,.... dans ce Paris où elle n'était pas tout-à-fait, puisqu'elle s'était mise en retraite dans une petite maison aux Champs-Elysées. La fierté succédait bientôt à la faiblesse : le cœur, comme le pouls, a ses intermittences. Je voulais l'oublier: cela n'est pas facile quand on est quitté... Et, si les femmes savaient tout! elles seraient encore plus nos tyrans qu'elles ne le sont. Quinze jours s'écoulèrent à me fatiguer d'une rage impuissante. Enfin, pour faire quelque chose de nouveau, je devins malade. J'apprends enfin qu'elle se montre, qu'elle est de retour. J'obtiens une entrevue; on m'y promet, *si je suis calme*, de vivre uniquement pour moi. Cette assurance trop peu filée tue mon amour sur la place, et ne laisse dans mon cœur d'autre désir que celui de la vengeance. J'y travaillai sur-le-champ, et, pour être bien sûr de mon fait, rendis des soins à sa plus mortelle ennemie. C'était Mlle du Fayel, per-

sonne presque aussi aimable que j'en aie trouvé dans aucune classe; ayant assez de grâce pour faire oublier ses galanteries, et assez de figure encore pour accompagner son esprit : elle *avait été* au même théâtre qu'Adeline, et en avait *été renvoyée* pour un crime atroce qu'elle n'avait pas commis. Elles se détestaient l'une et l'autre, et demeuraient presque dans la même rue : c'était une vengeance soignée et locale. J'arrangeai si bien mon plan d'attaque, que je fus prêt à les aimer et à en être bien traité dans le même temps. J'écris à l'une que je suis forcé d'aller à la campagne, à l'autre (Adeline), que je serai le soir à ses ordres : tout réussit, et me voilà redevenu le nouvel amant de mon ancienne maîtresse. Tendres sermens, amoureux délire, renaissantes protestations d'un impérissable amour, délicates excuses sur le passé, rien n'y manqua. Le matin vint, c'était une espèce de désespoir; .... on avait été si heureux! c'était odieux de se séparer déjà.

« Tu m'aimes donc? lui dis-je.

» — Plus que jamais!

» — Tu ne voudrais plus me quitter?

» — Plutôt mourir!

» — Meurs donc, car tu ne me reverras plus....
» Oubliez-moi, continuai-je, d'une voix théâtrale,
» j'en aime une autre. »

On voulait crier, se plaindre, j'étais parti.

Inépuisables ressources de l'amour-propre! j'étais guéri parce que j'avais eu le temps de faire sa part à ma vanité, et de donner à mon imagination cet éternel thème qui tranquillise sur toutes les séparations en amour : « Tu ne la verras plus, » mais c'est l'acte de ta volonté, c'est toi qui as » élevé cette barrière; c'est toi, et non pas elle, » qui as dit, *Nous ne nous verrons plus!* »

Amans! faibles amans! qui ne vous consolerez jamais d'avoir été quittés (j'en ai connu, et il y en a même encore aujourd'hui), si, le jour même de votre déconvenue, vous eussiez gagné de vitesse une beauté parjure, vous seriez restés calmes comme la vierge innocente, vous auriez dormi du sommeil du juste : le cristal des fontaines n'eût pas été si pur que votre cœur!

> Voilà tout l'art, voilà tout le secret.
> *Hoc opus, hic labor est.*

Le soir même j'envoyai chez Mlle du Fayel. Je l'informai que j'étais de retour, et que je lui faisais demander à souper et à déjeûner pour le lendemain. On m'attendrait, fut la réponse. Je m'y rends; minuit a sonné : c'est l'heure des plaisirs. Nous sommes presque déjà endormis quand on frappe à renverser la maison. Une femme de chambre à demi-vêtue veut savoir si l'on doit

ouvrir. La réponse est négative : il n'était plus temps. Un cocher maladroit, ou gagné, a introduit les loups ravisseurs dans la bergerie. C'étaient Adeline et M. d'Hénin qui, ayant soupé chez elle, voulait, disait-il comme un nigaud, la rendre raisonnable et me ramener à ses pieds.

« Ouvrez! criait dans l'antichambre une voix » furieuse; ouvrez, indigne rivale qui m'avez volé » mon amant! Et toi, monstre! (c'était moi) *tu* » *verras!* »

Harangue de M. d'Hénin; silence de ma part. Réplique, étonnement, dignité de la part de Mlle du Fayel; menace de se plaindre à la police, pour la violation de sa maison à une heure indue, pour le scandale donné à un voisinage respectable, dont on était considéré par des mœurs irréprochables; discours respectifs à travers les portes.... Pomme de discorde entre deux belles!

Je fis une toilette médiocre et gagnai un petit escalier qui conduisait à une chambre haute, laboratoire des Grâces, réceptacle de tous les cosmétiques, de tous les secrets de la toilette, arsenal de toutes les armes les plus triomphantes de ma divinité, qui me gronda pour avoir pénétré dans la sacristie de son temple. Mais je ne me souciais pas de figurer jusqu'à l'évidence dans une histoire qui pouvait devenir trop publique.

Après d'assez longs débats, la délaissée Ade-

line, appuyée sur le bras du prince, accompagnée d'une amie, suivie d'une confidente, et précédée d'un laquais portant un flambeau, se retira en ordre de bataille, dans une très-jolie maison, qu'elle venait de faire bâtir tout près de là. J'avais couru risque de la vie, car j'étais gelé; et après avoir dit bonsoir par la fenêtre à M. d'Hénin, je revins me coucher, c'était bien juste! La dédaignée fut assez enfant pour en être malade de dépit, et après avoir vu *mon cabriolet* pendant huit jours, bien ostensiblement à la porte de sa rivale, je remerciai M[lle] du Fayel de sa politesse, et fus ailleurs.

Si Adeline avait eu l'esprit de jouer une parfaite indifférence, ma vengeance aurait été accomplie, et je ne l'eusse pas poussée plus loin. Mais il me revint qu'elle faisait un grand bruit de tout cela, et qu'elle en était très-sérieusement touchée. Ce fut ma nouvelle vocation pour aimer une jolie personne attachée au même théâtre qu'elle, et pour qui elle avait la haine la plus cordiale. C'était M[lle] Rosalie *, aujourd'hui mariée à l'un des guerriers qui ont défendu le territoire français. Le marquis de Genlis eut ses premières faveurs. « Mon ami, lui dit-elle, en sortant » de ses bras, si cela ne me fait jamais plus de

* Pensionnaire à la comédie italienne.

» plaisir, j'ai pris là un mauvais métier. » Piquée depuis contre le prince de Saint-Mauris *, qui l'avait quittée pour une M[lle] Thévenot, qui avait l'œil un peu saillant, elle dit à la sortie de l'Opéra : « On voit bien que cet homme-là est un » fieffé courtisan : il s'est mis pour toute nourriture *à l'œil-de-bœuf* » **.

* Louis-Marie-François, prince de Saint-Mauris, était fils unique du prince de Montbarey ; il servit d'abord dans le régiment de la couronne. Son père ayant été nommé ministre de la guerre, il le remplaça comme capitaine-colonel des Suisses de la garde de MONSIEUR frère du Roi ; il devint ensuite colonel du régiment de MONSIEUR infanterie. Voici le portrait que fait de lui son père dans ses Mémoires : « Mon fils avait une très-jolie figure et était très-» bien fait. Son inclination le portait au métier de la guerre. Sa con-» duite à la tête du régiment d'infanterie de MONSIEUR était bonne... » Sa tendresse et son attachement pour moi étaient extrêmes, et » je n'avais qu'à m'en louer ; mais je craignais sa facilité. Mon fils » avait de bonnes qualités, un très-bon cœur, de la loyauté et de » l'honneur ; mais son caractère manquait de consistance et il était » très-susceptible de séduction. Les écrits frivoles, les pamphlets, » ou les ouvrages qui pouvaient flatter les passions dont le germe » était dans son cœur furent les seuls livres qui attirèrent son at-» tention. Le moment de ma fortune l'avait pris dans l'âge cri-» tique pour l'effervescence des passions ; il avait eu trop de faci-» lité à satisfaire ses désirs pour acquérir les connaissances qui lui » étaient nécessaires... » Le prince de Saint-Mauris avait épousé M[lle] de Langeron, riche héritière. Ayant émigré tard, il fut si mal reçu à l'armée des princes qu'il rentra en France ; il y fut surpris par le règne de la terreur, pendant lequel ce malheureux jeune homme fut envoyé à l'échafaud en 1794. Sa veuve s'est remariée au prince de Trimouille.

** Sorte de salon ou d'antichambre, du château de Versailles, où se tenaient les courtisans, et qui n'était éclairé que par une fenêtre élevée et d'une forme ronde, d'où lui vint le nom *d'œil-de-bœuf*.

M[lles] Adeline et Rosalie n'étaient pas bien ensemble; elles avaient eu une querelle de coulisse; et il y avait entre elles, avant tout, jalousie d'adoration et rivalité d'élégance. Je mis donc quelque persévérance à arriver à cette blonde si peu languissante, qui, renfermée alors dans toutes les bornes d'une belle passion pour le prince Joseph de Monaco *, arrêtait mes tendresses par un scrupule tout-à-fait déplacé. Mais comme elle avait le meilleur cœur et la plus mauvaise tête de France, je l'intéressai bien vite, en lui faisant un récit fidèle de toute mon aventure, et en l'associant à mon ressentiment. Après quelques semaines d'hésitation, deux ou trois lettres et le portrait dont j'offris le sacrifice, me rendirent aussi heureux qu'on peut l'être, quand on obtient ce qu'on demande. A cette terrible nouvelle, la fière Adeline perdit la tête; son désespoir fut sans bornes. Des ambassadeurs très-graves furent députés. Elle avait déjà fait (c'est fort plaisant) une toilette de veuve pour se rendre à l'audience du ministre de Paris, pour réclamer son portrait tombé dans les mains d'une petite personne à qui un scélérat sans foi l'avait prostitué : enfin, après les plus risibles pourparlers, il

* Fils cadet du prince Monaco dont il a déjà été question dans le premier tome de ces *Mémoires*.

fut arrêté, stipulé, et convenu, que ces dames se verraient, que Mlle Adeline recourrait à la générosité de sa rivale, qui lui rendrait avec toute la dignité que comportait la circonstance, les gages sacrifiés, et que je serais seul réputé un monstre de noirceur parmi nos contemporaines, et chez nos Nicées. Le traité fut signé par les deux hautes parties contractantes : une constante amitié fut jurée, une étroite alliance projetée. Mes louanges ne furent pas insérées dans cette pièce officielle, et il y a une telle contagion dans le plaisir que trouve ce sexe mobile à nous calomnier, que ma nouvelle maîtresse dit des horreurs de son cher amant, me trouva démesurément criminel, et fit chorus avec mes anciens amours. Quand je la revis, elle s'était si absurdement attendrie, qu'il me fallut une espèce de travail pour regagner le terrain que l'entrevue de ces deux puissantes souveraines m'avaient fait perdre. J'eus le bonheur d'être leur point de rapprochement,... et puis croyez aux femmes quand vous êtes absent,..... même quand vous y êtes !!... amusez-vous aussi à croire aux amis !!!

Comme a fini l'empire des Macédoniens, comme a tombé Troie, comme ont péri tant d'autres monumens que nous regardons comme quelque chose et qui ne sont rien, ainsi se termina cette passion fameuse pour la plus fameuse des cour-

tisanes. Alcibiade, Socrate, Alexandre même, tant de sages, de héros, qui valaient mieux que moi, *sans valoir beaucoup*, ont aimé, ont célébré ces filles charmantes qui ne valaient pas les nôtres, et qui furent en quelque sorte les reines de cette Grèce si spirituelle : la bouquetière de Sycione, cette Glycère dont le nom seul suscite une émotion, ne fut-elle pas louée, profondément idolâtrée par les nombreux amans dont elle ceignit le front de ses couronnes de lauriers et de roses entrelacées et tissues par ses belles mains? Leur mémoire, à toutes tant qu'elles furent, est sacrée aux cœurs nés pour aimer; les syllabes qui composèrent leurs noms ont traversé les siècles, et sont cités dans toutes les pages des amours; les actions de leur vie tout érotique ont retenti dans la postérité, dont la plus grande moitié a pensé que l'amour était la réalité de l'existence, et que la gloire n'était que sa chimère; leurs portraits enfin sont dans toutes les collections et dans tous les cœurs...... Serais-je seul condamné au silence sur leurs imitatrices, sur celles qui, peut-être, les ont surpassées? Non; dût un censeur morne, dût un lecteur austère réprouver mes fidèles narrations, les trouver indignes de l'Histoire, et couvrir mes peintures du voile spécieux de la moralité, mes Phrynées modernes le soulèveront, et je leur élèverai une frêle colonne, ne pouvant leur

ériger un temple comme leurs pareilles en obtinrent dans cette Athènes, où l'on se connaissait aussi bien en vrai mérite que les plus dégoûtés de nos grands penseurs d'aujourd'hui.

Pour parler très-sérieusement, cette passion pour Adeline, que vingt ans après je m'évertue à traiter avec légèreté, la plume à la main, avait obtenu sur moi un très-grand empire, et le plus inconcevable ascendant. Il en resta pendant quelques années une inimitié qu'elle ne déguisa pas, et qui fut suivie dans une occasion importante de ma vie, d'une réconciliation sincère, qui me prouva qu'elle avait un bon cœur, et assez de sensibilité pour imposer silence à la vanité blessée, ce qui, chez une femme, et même chez la plupart des hommes, est un germe de haine indestructible. N'ayant plus d'amour, nous n'eûmes plus de débats, et je me plais à lui rendre la justice qu'elle était fort supérieure à l'opinion qu'on avait d'elle, et qu'on ne peut lui en rendre assez dans ce grand art de séduire, où elle était maîtresse passée : elle eût rendu fous, par ses séductions, ceux qui, dédaignant ma faiblesse, se croiront beaucoup plus sages que moi.

Mon nouveau ménage avec Rosalie allait à merveille, mais c'était un beau ciel obscurci par bien des nuages. Le prince Joseph de Monaco n'était pas le seul rival dont j'eusse à neutraliser

la concurrence. Un autre homme, généreux et magnifique à l'excès, avec le plus excellent cœur, le chevalier de la Curne, aimait éperduement celle que j'aimais beaucoup. Prévenant tous les désirs de l'aimable Rosalie, il prétendait à un retour que toutes les faveurs de Plutus ne peuvent souvent pas obtenir : je me souviens que c'était celui pour qui l'*amitié fondée sur l'estime* était portée au plus haut point, disait cette charmante infidèle, qui nous trompait un peu tous les trois : mais que signifie l'amitié opposée à de l'amour? C'est l'alliance de la faiblesse à la force; c'est l'union d'un innocent agneau à un tigre farouche; c'est répondre aux gémissemens d'un malade par des vœux stériles sur sa santé. Au reste, cette chère petite devint grosse; chacun de nous rêva la paternité, et se trouva un cœur préparé à toutes les illusions du sang; une fille naquit; on dit alors qu'elle me ressemblait : je n'en sais, et n'en saurai jamais davantage, à moins que beaucoup de choses que nous sommes condamnés à ignorer sur ce globe ne nous soient révélées à la résurrection.

Rosalie était une charmante personne; jolie, spirituelle, emportée, sensible, espiègle, mais essentiellement bonne.

Je raconterai d'elle deux traits qui la peindront mieux que toutes les phrases. M. de Fron-

sac qui était gentilhomme de la chambre, et qui, à ce titre, avait l'inspection des théâtres, avait la manie d'*exiger* le *monseigneur* très-impérativement de tout ce qui, tenant à la scène, relevait immédiatement de la juridiction du premier gentilhomme de la chambre : un jour qu'au foyer il la traitait très-sévèrement, je ne sais trop pourquoi, devant beaucoup de monde, elle lui fit une révérence bien respectueuse, et lui dit laconiquement : *Monseigneur,* vous en *avez menti!* *

* Voici l'espièglerie qu'elle fit à Clairval, si connu par ses bonnes fortunes du haut parage, et dont Lauzun dans ses Mémoires raconte la liaison si scandaleuse avec Mme de Stainville. Clairval régnait despotiquement à la Comédie Italienne, et il paraît qu'il n'avait pas épargné Rosalie dans ses propos. On sait que dans *Richard-Cœur-de-Lion*, cet acteur jouait avec une grande supériorité, le rôle de *Blondel* qui contrefait l'aveugle pour sauver *Richard.* Suivant l'usage, un petit garçon lui servait de conducteur, et ce petit garçon était représenté avec un grand charme par Rosalie. Ruminant sa vengeance, elle s'avisa dans une représentation de la fin de février 1785, de faire une pelote de sa manche, en la lardant d'épingles dont les pointes sortaient en dehors. Clairval s'appuyant tout à coup fortement sur son bras en entrant en scène, se sentit déchirer la main et maudit la traîtresse : sur quoi, souriant ironiquement, Rosalie lui répondit : « En effet ce » n'est pas si doux qu'un peigne ; » faisant allusion au métier de perruquier qu'avait exercé Clairval avant de se faire comédien. Informé de cette espièglerie sanglante, le premier gentilhomme de la chambre (le maréchal duc de Richelieu) exigea que Rosalie fît des excuses à Clairval, et la fit conduire ensuite à la Force. Elle y resta peu de jours, cette réclusion se transformant en une sorte de triomphe pour les actrices aimées du public et environnées d'adorateurs : elles y recevaient les hommages empressés de tout ce qu'offraient de mieux, en jeunes gens, la cour et la ville.

Jusque-là, c'était très-bien, ou très-mal, comme on voudra; mais je ne m'en mêlais pas. Le lendemain, je trouvai à la Comédie Française le duc de Fronsac montant les escaliers comme je descendais : « Je vous supplie, me dit-il à mon grand » étonnement, d'apprendre à Mlle Rosalie tout » ce qu'elle me doit, ou je vous promets que de » long-temps vous ne *coucherez* avec elle, car je » la ferai mettre pour six semaines à la Force.

» Je n'ai pas cru, lui répondis-je, que vous » me crussiez plus chargé d'apprendre aux ac» trices le respect qu'elles vous doivent, que je » ne vous ai cru obligé de tenir registre de celles » avec qui *je couche.* » Après une pause, il monta et je descendis.

Etant chez elle un matin, je reçus un billet d'une femme qui voulait m'aimer : elle me donnait rendez-vous à l'arcade Soubise, à midi précis. Elle m'attendait dans un *fiacre*, n'osant se confier à ses gens. Rosalie voulut savoir d'un air très-indifférent de qui était ce billet;.... « d'un créan» cier, lui dis-je, ennuyeux comme tous ces im» bécilles-là.... » Je me hâtai de me lever et de courir chez moi faire une toilette fort recherchée. Je vole au rendez-vous, je monte dans cette maudite voiture, me précipite aux genoux de celle que mon imagination me peignait au moins sous les traits d'un ange : elle était fort

voilée; je parle de désir,.... je veux m'exécuter;.... on me donne cent coups, on m'accable d'injures : c'était elle! « J'ai bien voulu me prêter, dis-je » très-froidement, à une plaisanterie qui semblait » t'amuser : crois-tu que je ne savais pas que c'é- » tait toi?.... » Je la ramenai chez elle, assez mal à mon aise; nous fûmes brouillés : mais c'était ravissant, puisqu'il fallait se raccommoder.

Rosalie a mérité de moi une immortelle amitié; je la lui ai inviolablement gardée. Je l'ai suivie de cœur au travers de ses fortunes; je sais qu'elle est heureuse et arrivée dans le port : je m'en réjouis comme d'un bonheur qui me serait personnel. J'aurai l'occasion de reparler d'elle, et de faire honneur *à sa belle âme* et à ses excellentes qualités.

Se souvient-on de cette jolie Sophie de Lorville que j'aimai tant dans ce premier âge où le cœur est si peu difficile? Mais elle n'avait pas besoin de cette indulgence à laquelle on est si disposé au début de la vie : elle eût charmé les plus sauvages. Je n'en avais point eu depuis longtemps de nouvelles. Mon cœur se passait d'elle, mais il ne l'avait point oubliée; elle y dormait. Devenue veuve d'un fort bon gentilhomme qu'elle avait épousé un peu malgré elle, elle m'engageait à l'aller voir dans ses terres, à cent lieues de Paris. Je fus sensiblement ému en revoyant ce

visage où l'amour et la mélancolie avaient non-seulement *passé*, mais semblaient s'être irrévocablement fixés. Je retrouvai son cœur où je l'avais laissé : elle n'avait cédé à un autre que sa personne. Nous nous entendîmes au premier instant, et après quelques paroles sur son mari, nous n'en reparlâmes plus. « C'était, me dit-elle, » simplement un honnête homme, qui m'aima » plus qu'il ne fallait : tout autre femme que » moi eût été heureuse. » Nous nous attendrîmes sur Mme De***, que nous regrettâmes mieux ensemble que nous ne l'avions fait séparément. On ne sait pleurer que dans la solitude. Je donnai à la mémoire de cet objet de mon premier amour les larmes que mes yeux n'avaient pas assez versées sur la cendre de cette amie de ma jeunesse : je me réconciliai tout-à-fait avec son ombre. Infortunée! ton seul crime fut d'aimer trop un étourdi qui ne te méritait pas!

Sophie était fort insensible aux soupçons que pouvait élever ma présence chez elle ; son dessein était d'aller vivre dans le sud de la France : elle y était née. Avec une fortune indépendante, elle s'était décidée à ne plus engager sa liberté. Son mari lui avait laissé toute sa fortune, avec un seul fils qui mourut l'année même de sa naissance. Le monde devait la supposer heureuse, mais la contrainte où avait langui un cœur tel que le

sien l'avait flétri pour long-temps. Les liens qui l'avaient unie à un homme estimable, qu'elle n'aimait pas, pesaient encore de tout leur poids sur cette âme mélancolique; et cette lente et coûteuse patience de la résignation avait tari pour elle la source d'un bonheur auquel les gens frivoles croient si légèrement, et dont les âmes d'une certaine trempe désespèrent avec trop de raison.

Ainsi s'exprimait-elle lorsque l'homme, auquel j'ai depuis lié son sort et qui la mérite, arriva dans une terre voisine de la sienne. Il était accompagné de Cazalès, qui servait dans le même régiment : c'était alors un jeune officier de dragons sans conséquence, qui n'avait rien dit à personne de cette éloquence assez haute dont il a fait preuve à l'Assemblée constituante. Il n'avait pas lui-même l'avant-goût de cette réputation un peu exagérée, à mon avis, que son audace et son infatigable organe n'ont pas peu contribué à lui faire. Il n'eût pas mieux demandé aussi, lui, que de soupirer alors de cette même voix dont il a tonné depuis; mais il avait tout ce qu'il fallait pour qu'elle ne l'y encourageât pas : toutes ses formes, sa manière, étaient trop en contradiction avec les siennes. Celui qui est devenu son mari l'aima avant de l'avoir entendue, et la devina dès qu'il la vit. Il fit tout cela surtout avec son âme,

quoiqu'il ait aussi beaucoup d'esprit; et ce qu'il en a se relève encore de cette sensibilité exquise que donne la culture des arts : on a rarement autant de talens, de ceux surtout qui sont à l'usage des femmes, et qui s'emparent de leur oreille qui est si près de leur cœur; distance si effrayante chez les hommes, si difficiles à convaincre quand on ne s'en prend qu'à leur sensibilité! Je ne le connaissais point; il me conquit à la première vue, par une de ces impressions intimes dont un peu de penchant à la défiance m'a peut-être donné trop de facilités à me défendre. Il me fit des confidences qu'il aurait pu penser devoir éclore plus tard : je les reçus comme s'il m'eût semblé qu'elles m'étaient dues, et j'y répondis comme si j'avais été d'avance dans l'obligation de les justifier. Il ne s'informa point si j'étais l'amant de celle dont il avait dessein de faire sa femme : il me pria de l'y seconder comme s'il eût été impossible que j'y misse obstacle; je l'y aidai d'aussi bonne foi que si elle eût toujours été pour moi une étrangère. Il m'expliqua dans le plus grand détail toute sa fortune, ayant l'air d'être persuadé que ce qui me conviendrait pour elle, lui conviendrait par moi. Il avait une existence assez considérable pour la province à faire partager à Sophie : il lui apportait mieux encore, la dot d'un bon mari sur lequel elle pouvait s'appuyer avec confiance pour

traverser la vie, et un beau et noble caractère pour la consoler durant ces courtes journées qui sont trop longues, quand on vieillit de concert, sans les consolations de l'estime et les adoucissemens de l'amitié. Je me mis à la raisonner, je mis tout mon art à la convaincre : ce n'était pas chose aisée. La femme la moins vaine, sur laquelle on a le plus de droits, goûte médiocrement qu'on lui dise, *Je vous aime assez pour vouloir vous rendre heureuse avec un autre!*

Elle refusa donc même de m'écouter, avec un étonnement qui, chez une autre femme, aurait eu le caractère du dépit; j'insistai, elle s'affligea. Je voulus employer de ces argumens si fort à la convenance des âmes tièdes et géométriques; lui faire sentir que ce qui plaisait pour quelque temps ne pouvait balancer ce qui devenait utile pour toute la vie, etc. etc. : « Il était juste, répliqua» t-elle, que j'eusse de ces idées-là, et qu'ayant » gâté sa vie, je me donnasse quelques soins » pour l'embellir » : elle m'en tenait compte, mais ne pouvait m'offrir la perspective du succès. Quelques pleurs me dirent le reste. Cette explication m'affermit dans mon système d'amitié pure, et de mariage très-prompt : idée qui devint dominante dans mon esprit; je ne perdis pas une seule occasion, avec autant de délicatesse

que je pus, de les apprivoiser. Je priai M. de V*** (c'est le nom qu'elle porte aujourd'hui) de ne pas désespérer d'une victoire que la persévérance secondée par le dépit obtient toujours.

Ce qu'on va lire l'y servit mieux que tous nos efforts :

Un conseiller au parlement de Paris, que j'avais assez connu, avait une sœur mariée à un président qui habitait la ville la plus voisine de la terre de Sophie : celle-ci avait un procès peu important, mais qu'elle ne voulait cependant pas perdre. Elle m'en parla, regrettant d'avoir négligé des gens dont elle allait avoir besoin. Je me chargeai de voir la présidente, après lui avoir expliqué les rapports que j'avais eus avec son frère. Arrivé à la ville, je fus droit chez le magistrat qui était précisément au Palais : madame sa femme me reçut avec toute la recherche qu'on avait pour un homme de Paris. Elle était extrêmement jolie, et sans je ne sais quel air grave et *collet-monté*, maladie épidémique de la maison d'un juge, elle aurait eu toute la séduction de celles qui en ont le plus. Je me mis à lui débiter un amas de lieux communs sur mon ravissement, sur sa figure, sur ses charmes; et comme il y avait long-temps qu'elle n'avait entendu toutes ces impertinences, elle les crut du meilleur goût, et qu'elles étaient surtout le langage de la plus

vive passion, et tous les symptômes de la surprise et de l'amour.

Ses yeux me remerciaient, mais avec un air de prudence et de calme, qui aurait dû m'inspirer la sagesse : plus hardi malheureusement qu'on ne doit l'être avec les femmes, je devins si tendre, et l'assaillis avec tant d'impétuosité et de bonheur, que, malgré quelques cris étouffés par des baisers, la présidente me donna dans une demiheure tout ce qu'on est convenu, depuis longtemps, de ne donner qu'au bout d'un mois. Occupée à se désoler très-sérieusement, elle répandait un torrent de larmes, et invoquait la mort au secours de son désespoir, quand le plus respectable des hommes, son digne époux, entra dans l'appartement. J'étais fort bien remis, et la consolais méthodiquement, sans qu'il fût possible de se douter que c'était moi qui l'avais affligée : néanmoins, je confesse que l'apparition d'un spectre ne m'eût pas autant déconcerté, et que j'hésitais sur le parti qu'il y avait à prendre, donnant simplement à mes traits l'expression de la douleur qui en partage et en console une autre. Mais elle, avec ce génie de femme, qui n'abandonne pas la moins exercée dans les instans solennels : « Monsieur, interpellant son » mari, vous voyez M. le comte de Tilly, sa visite » me pénètre; il a reçu des lettres de Paris, qui

» lui annoncent que Mme de Bel****, ma meilleure » amie, comme vous savez, est si dangereusement » malade, qu'au départ du courrier on attendait » sa mort à chaque instant. »

Confondu, pénétré d'admiration, mais dans l'attitude d'un étonnement qui donne toujours l'air d'un sot, je ne pus que répondre avec une espèce de soupir : « C'est trop vrai! » Mais tandis que le président récitait d'un air dolent un long et beau discours sur la vie de Paris, sur l'imprudence des jeunes femmes, qui les conduit au tombeau avant le temps, je me remis si bien, que j'eus la coupable assurance de renchérir sur tout ce qu'il avait dit. Je composai l'histoire la plus détaillée de la maladie de cette Mme de Bel***, son commencement, ses progrès, son caractère; les variations de son état.... Je fis le bulletin de chaque jour; je nommai les médecins qui l'avaient vue, les fautes qu'ils avaient commises, et qui lui coûtaient sans doute la vie, je citai les noms des personnes qui avaient passé deux fois par jour à sa porte avec une sensibilité, qui, devenant, chaque jour plus rare dans ce siècle d'égoïsme, réconciliait ma misantropie avec l'humanité. Le candide magistrat m'écoutait avec une figure noyée dans le sentiment ; j'allais m'animer, et dire peut-être d'excellentes choses, quand je remarquai avec quelle attention pleine de naturel la présidente

suivait mes mensonges : cette *perfidie de toute sa personne* à m'écouter, ces yeux mouillés qui m'estimaient, toute cette manœuvre, digne des plus fameuses courtisanes, me rendit à mes réflexions favorites sur ce sexe, sur ses trésors intarissables de fausseté innée, et vint me glacer de la plus horrible admiration.

Le président m'offrit son dîner de très-bonne grâce, j'en fus charmé; mais la maîtresse de la maison déclara qu'elle allait rentrer dans son intérieur, qu'il lui était impossible de rien prendre, et que le monde lui était odieux : elle m'en fit des excuses fort bien tournées, les yeux baissés jusqu'à terre, ce qui m'empêcha de lui dire avec les miens, combien son caprice me contrariait. Un lieutenant-colonel de cavalerie, le prieur d'un monastère, survinrent : nous voilà quatre à table. Le dernier avait prêché à Paris dans sa jeunesse. Il nous déclama quelques lambeaux de ses sermons, que je reconnus pour être du P. de Neuville : on y admira singulièrement le luxe des antithèses, qui est précisément le défaut de cet orateur. L'officier parla à fond de son métier; le président de quelques causes infiniment célèbres, et moi, je leur réservai pour le dessert quelques anecdotes scandaleuses, dont je peignis les héros des plus noires couleurs, les dénonçant comme des fléaux dont la société, se levant en masse,

devrait faire justice. Le tout finit par du café et de l'eau de la Côte, et je me trouvai très-provincialement, dès quatre heures, dans la rue, avec le mauvais goût de rire aux éclats de ce qui avait fait pleurer la présidente. J'admirais comment un *homme de bonne compagnie* peut trouver un dîner excellent chez les gens qu'il n'a jamais vus, avoir leurs femmes sans formalités préliminaires, pendant qu'il y a dans ce meilleur des mondes des gens qui n'ont pas même de quoi dîner chez eux, et qui ne peuvent pas avoir leur propre femme.

Admirable police des sociétés humaines! et qui prouve aux têtes les plus dures combien la civilisation a fait de progrès, combien nous sommes avancés dans ce système de perfectionnement qui nous sépare et nous distingue, dit-on, des autres animaux que l'auteur des choses nous a donnés pour compagnons sur cette terre?

L'heureux homme de robe dont j'avais été le convive m'avait promis tout son intérêt dans l'affaire de Sophie, qui lui paraissait de toute justice. Je revins donc chez elle tout radieux, et de ma médiation, dont je lui rendis compte, et de mon expédition, dont je ne lui parlai pas. M. de V*** n'avançait pas, quoiqu'il fût toute la journée au château : infatigable au violon, au clavecin, et chantant la moitié du jour, parce qu'il s'était

aperçu que sa musique (Sophie étant grande musicienne elle-même) perdait encore moins de terrain que sa personne ; il marchait d'un pas si lent dans la carrière de ses amours, que je m'en impatientais plus que lui-même ; mais il était incapable de faire naître une surprise, une occasion. Il voulait se marier avec toute l'innocence, toute la pureté qu'y avait mises son grand père, et filait son roman pastoral avec une délicatesse qu'il avait lue dans je ne sais quel livre. Je le trouvai roulant des yeux mélancoliques au *forte-piano*, ayant mis toute son âme dans sa voix, et demandant grâce de l'accent et du geste à l'aimable tyran que sa mélodie n'avait pas encore amolli.

Je n'osais l'appuyer que de mes conseils, persuadé que le moyen le plus efficace de donner de la force à une femme est de la supplier d'être faible.

Pour mon propre compte, l'esprit malin me tentait de retourner à la ville pour revoir ma pleureuse. Le président avait du vin de *Lunel*, qu'il préférait à de la *Romanée ;* il m'en avait fait un éloge pompeux : j'en avais bu quelques verres par complaisance, sans lui dire que c'est un vin de pensionnaire, doucereux, fade, et sans sève. Je feignis d'en faire un cas prodigieux, et me voilà aimant le vin, et le vin de *Lunel !* Sous ce prétexte-là, je revins trois jours après lui deman-

der à dîner. J'avais bien prévu que la belle affligée se mettrait enfin à table, qu'un magistrat a des affaires après le dîner, et que je lui survivrais. Il avait parlé de moi à sa femme avec enthousiasme, et comme d'un jeune homme échappé aux mauvais exemples et à la contagion du siècle; il n'était resté dans l'esprit de celle-ci, de mon affreux procédé, que ce qu'il avait de bon : l'autre moitié s'en était effacée par la facilité qu'ont toutes les femmes à se persuader qu'elles font sur nous un effet si prodigieux, qu'il n'est point de sottises de ce genre qu'il ne faille nous pardonner. J'avais montré un talent impromptu, dont elle me savait gré, par la réflexion qui redresse les premières idées. Ce sexe aime le courage, l'audace lui ressemble. Tous les grands mouvemens étonnent leur organisation délicate, et toutes les singularités font dans leur tête beaucoup de chemin et de ravage. La présidente me regarda avec une colère tempérée par le respect : je lui demandai grâce avec un air orgueilleux. Elle retira son pied que je cherchais pendant tout le premier service; mais comme je jetai dans la conversation générale, qu'un chagrin profond m'obsédait depuis quelques jours, ce pied rebelle vint naturellement à moi m'en demander la cause; la main suivit sous la table : le cœur l'avait précédé.

Un beau moyen de n'en pas manquer une,

serait de mourir pour elles, et de revenir au monde après.... on les aurait toutes!

Vaine ambition d'un esprit malade! vouloir de toutes les femmes! tant de gens en ont trop d'une!

Sexe adorable ne prenez pas trop à la lettre toutes ces plaisanteries, que les mauvaises aventures d'une mauvaise jeunesse me suggèrent. Sans vous, qui voudrait de la vie? c'est vous, vous seules qui aplanissez le sentier de cette vallée de larmes où nous cheminons quelques jours sans en connaître l'issue. C'est votre voix qui nous console. Le désir de vous séduire nous corrompt, relativement à vous, mais nous rend meilleurs sur presque tout le reste : vous jetez de l'éclat sur notre existence si morne et si terne; et l'être féroce que vous n'attendrissez pas, est un méchant réprouvé de cette vie. Les hommes se dévoreraient entre eux si vous n'étiez pas des anges intermédiaires qui leur avez révélé qu'ils avaient un cœur.

Voilà la vérité!.... le reste est un badinage.

Cet éternel dîner finit, et nous fûmes seuls, comme je l'avais prévu. J'entrai dans une justification logique : je mis tout sur le compte d'une irrésistible sympathie, et d'un sentiment soudain qui m'avait entraîné loin de moi. Il me fallut entendre des reproches que je n'écoutai pas, parce

que je les connaissais : tout ce qu'elle me dit, j'aurais pu le dire. On m'assura que ma victoire n'aurait pas de lendemain ; je démontrai que ce serait une conduite inouïe, désavantageuse, indélicate : j'établis qu'une femme honnête et sensible, à qui un pareil malheur arrivait, n'avait de moyen de s'en absoudre, qu'un sentiment qui justifiait tout par sa durée et son excès. On soutint qu'on n'avait point partagé ma faiblesse, et qu'on n'était point solidaire de mon crime ; j'en convins jusqu'à un certain point, mais je fis doucement avouer que pendant tout le dîner, on avait été ma complice : je rappelai la charmante perfidie avec laquelle on m'avait sauvé, en racontant l'histoire de l'amie mourante ; combien n'aurais-je pas pu embarrasser, si j'avais eu la cruauté de ne pas vouloir être le continuateur de cette heureuse imposture.... on rougit beaucoup.... on ne savait plus que répondre. Je ne voulus pas abuser, et terminant ce combat entre la pudeur et le désir, il se fit un silence dont j'employai chaque minute : je ne l'interrompis, au milieu de quelques demi-doléances, que pour protester que je ne voulais que d'un bonheur qui serait partagé. Je l'obtins : il dura deux mois sans trouble et sans nuages.... deux mois ! ai-je dit ?.... c'est qu'on me parlait d'une sœur absente, qui arrivait tous les jours, et que la

voix publique assurait être charmante : je l'attendais.

Le temps voile et dévoile tout.

Un misérable laquais nous vit; il en fit sa cour au président, qui pensa mourir de douleur, et qui aurait payé de sa vie l'ignorance dont ce brutal le venait tirer. Il ne voulut en croire que ses yeux; il se cacha et vit aussi. Il ne me tua point; comme Joconde, il prit le parti le plus sage, et respecta les jours de son infidèle moitié : mais plus parleur par état que lui, il nous fit un discours digne de la toge romaine : il se résuma en m'interdisant sa maison, et menaça sa femme évanouie, d'un couvent.

Dès ce moment, il perdit beaucoup dans mon esprit!

Le soir de ce jour d'orage, madame sa femme pleura.... pleura tant, qu'il fut près de lui faire des excuses, et de croire qu'il avait mal vu. Il l'emmena à la campagne, par ce qu'il y a dans la vie des occasions où la solitude est indiquée. C'est, autant que je l'ai su, toute la vengeance qu'il en tira : il m'est même revenu qu'il eut l'esprit de n'en jamais parler.

Ceci me rendit de la considération pour lui.

Heureux les maris favorisés de la nature, qui

se résignent avec autant de sagesse et de prudence au commun destin ! celui-là fut un homme du premier mérite dans ce genre là. C'était un de ces magistrats incorruptibles de l'âge d'or : Sophie gagna son procès quoique je m'y fusse intéressé.

Oui, ils ne sont pas rares, et cependant il faut les admirer et les envier, ces maris fortunés qui s'élèvent par la philosophie, au-dessus des préjugés vulgaires, qui dans une stoïque insouciance, bravent un accident qui n'est rien, même quand on en est convaincu, et ne font point envoler les amours qui planent sur le lit nuptial : heureux partners pour la vie de femmes plus heureuses encore, dont les plus douces jouissances ne sont point empoisonnées par la terreur..... époux précieux qui ne sont point les fléaux nés des amans, les bourreaux de leurs fragiles compagnes, les artisans de leur propre infortune, et, qui pis est, d'un ridicule qui s'attache ineffaçablement à ceux qui se fâchent ! mortels privilégiés, enfin, dont la première vertu est l'indulgence pour un sexe désoccupé que nous avons exclus de la sphère des affaires (dont il se mêle pourtant trop), et du cercle de toutes les ambitions, et à qui nous n'avons laissé que l'amour qu'il courrait souvent le risque de ne connaître pas, s'il ne le devait rencontrer que dans l'hy-

men ! ces époux débonnaires et respectables veulent une amie dans leurs peines, un bon conseil quand leur esprit hésite, des enfans sains qui rassérènent leur vieillesse, et croient que c'est-là un but assez utile dans une institution passablement tyrannique ; ils connaissent la plus utile science d'un ménage, celle de ne pas fouiller trop minutieusement dans ses détails intimes, la science de s'abstenir de compter trop rigoureusement avec le cœur de celle qui souvent ne les a pas connus avant le sacrifice, de se garder de sonder d'une main soupçonneuse, un abime de faiblesses, et de s'abandonner enfin à la plus noble indifférence sur des écarts si naturels dans un état qui l'est si peu !

Tel fut à peu près le président !

La Bruyère a écrit que si l'on savait ce qu'a dit de vous votre plus intime ami, on cesserait d'être le sien. Et moi je dis : « qui serait heureux » avec sa femme, si l'on savait ce qu'elle hait, ce » qu'elle regrette, ce qu'elle désire ? »

Le président ne s'en informa jamais.

J'attendais, comme je l'ai dit, sa belle-sœur ; mais ma maladresse (car c'est toujours une maladresse de se laisser surprendre) fit du bruit, et comme tout ce qui est mal se propage, elle retentit jusqu'à Sophie : elle me déclara qu'elle allait se marier ; je m'y attendais, car je ne l'en priais plus.

Je voulais annoncer son bonheur à M. de V***; il le savait déjà : je lui sus mauvais gré de m'en avoir fait un mystère, il se justifia facilement aux dépens de Sophie qui lui avait ordonné le silence. Ainsi donc, me dis-je douloureusement à moi-même, je n'ai plus toute sa confiance, ainsi donc la meilleure est dissimulée! mais elle avait tant à se plaindre de moi, que je n'eus pas le courage de me plaindre d'elle. J'étais bien aise qu'elle épousât cet honnête homme, qu'elle eût cédé à mes prières et à sa persévérance, mais j'aurais voulu qu'elle eût résisté plus long-temps : je ne trouvai ce secret-là au fond de mon cœur, que quand il était trop tard. Mais je triomphai vite de ce sentiment honteux et pénible, et fis un dernier effort pour hâter la félicité de celui que je ne voulais ni ne pouvais regarder comme un rival. Je les conduisis moi-même à l'église. Sophie, d'une pâleur mortelle, avait peine à se soutenir; sans doute elle pensait à l'église de Versailles, et à tous ces monumens si fragiles que nous avions cru élever à de plus durables amours. Quand d'une voix altérée elle prononça le oui qui la donnait tout entière à un autre, ses yeux me consultèrent pour me demander si sa bouche devait l'articuler; je détournai les miens; ils étaient mouillés de larmes, et je sortis précipitamment du temple avant que la cérémonie fût

achevée, pour n'être pas exposé à lui reprocher son parjure. Mes premières tentatives pour surmonter une douleur que je m'étais causée à moi-même, furent infructueuses, et je ne pus dompter le mouvement d'injustice qui me fit lui dire : « puisse la barrière qui vient de s'élever entre » nous, ne pas me faire perdre votre amitié aussi » légèrement que j'ai perdu d'autres droits! » Ce reproche était souverainement déplacé : un évanouissement qui résista long-temps à toute espèce de secours fut sa réponse et ma punition. Tel fut le dernier symptôme de cette absurde jalousie, telle fut la dernière étincelle d'un feu qui s'éteignait, le dernier langage d'un sentiment qui, dénaturé dans son principe, n'eut aucune influence sur mon bonheur qu'il aurait pu faire : au moins m'eût-il préservé de beaucoup d'écueils où se brisa mon adolescence. Adieu, chère et tendre Sophie! toi, qui la première agitas mon cœur d'une émotion inconnue, toi, qui la première me fis verser les pleurs d'une passion contrariée, adieu! la plus étroite amitié nous unira jusqu'au tombeau : c'est ma consolation; encore adieu! puisses-tu goûter autant le bonheur que tu es digne de le connaître : ce vœu les renferme tous, et c'est le garant de tous les genres de félicité!

CHAPITRE XIX.

Versatilité de l'homme, de ses opinions et de ses affections. — Mme L. C***, sœur de la présidente. — Je lui demande une entrevue. — Ses préventions. — Le prieur du couvent de... — Je prépare une nouvelle liaison avec Mme L. C*** — Stratagème condamnable. — Son succès. — La petite vérole. — Ce que devient Mme L. C*** — Le comte de Maillebois. — Une jolie personne vêtue à l'antique. — Mme de L... et sa mère, à la sortie de l'Opéra. — Mlle de Coulanges. — Sa mort. — Le prince de Beauffremont. — Une intrigue avec la mère et une autre avec la fille. — Je les quitte. — Le duc de Choiseul disculpé. — Le maréchal de Stainville son frère, très-maussade personnage. — Qui je rencontre au Palais-Royal. — Ma conduite. — Châteaux en Espagne. — Pensée constante de la mort. — Mélancolie, et manière dont j'apprécie la vie.

Enfin je sus que cette beauté si désirée, sœur de la présidente Mme L. C***, était de retour. Je quittai le château dès le point du jour, et ayant l'aversion des adieux, j'y laissai une lettre pour Sophie et son mari :

« Vous trouverez ici tous les deux l'expression
» d'un attachement qui ne se démentira jamais,
» celle des souhaits que je forme pour que votre
» vie soit aussi paisible que la mienne est agitée.
» J'ai préparé pour vous un bonheur auquel
» je renonce,.... le plus grand de tous,.... celui
» d'exister uni à ce qu'on estime, à ce qu'on aime,
» avec cette certitude, dont s'embellit l'avenir,
» qu'on n'en sera séparé qu'à la mort. Puissiez-
» vous vous survivre dans des enfans dignes de
» vous! ils sont un présent du Ciel quand ils n'en
» sont pas un châtiment. Mais les vôtres seront
» votre consolation. Issus de vous, peuvent-ils
» manquer d'être bien nés? Cette félicité, je vous
» l'envie, et ne me sens pas appelé à la mériter;
» car pour en jouir il faut une constance que les
» passions et le tumulte du monde m'ont ôtée;
» une fidélité de cœur dont m'éloigne un instinct
» volage, et que de mauvaises habitudes m'ont
» désapprise sans retour. J'ai besoin de votre
» amitié pour me consoler de mes sacrifices, et
» je vous la demande jusqu'à ce que je mérite de
» la perdre : c'est vous dire qu'elle est à moi jus-
» qu'à ma dernière heure. Je vous quitte; mais ce
» qu'il y a de meilleur en moi, ce qu'il y a de plus
» sensible dans mon âme, se ralliera toujours à
» vous. »

Je m'éloignai de cet asile comme si j'avais pu

le regretter, comme si je n'avais pas voulu tout ce qui m'y avait affligé.

Cette facilité de l'homme à ployer devant tous les événemens, à s'attacher avec tant d'impétuosité, à oublier avec tant de résignation, est un des plus singuliers attributs de notre être! Cette aptitude à changer, générale dans l'espèce, et modifiée cependant dans les individus, cette disposition à aimer jusqu'à l'idolâtrie ce qu'on négligera jusqu'à la cruauté, à croire que posséder une créature adorée, dont on entendra un jour le nom avec indifférence, est une des conditions nécessaires de notre vie; cette puissance de devenir étranger à ce qu'on regarda comme un autre soi-même, de se désintéresser de ce qui fut l'objet unique de toutes les méditations de notre âme, de n'avoir plus de cœur pour cette personne privilégiée qui le fit palpiter dans le dernier repli; cette inexplicable versatilité est un des plus insolubles problèmes de notre organisation, une des énigmes les plus obscures de notre essence, et l'accusation la plus capitale peut-être à intenter à notre nature, puisqu'elle nous mène incessamment à la réflexion, que toutes nos affections ne sont que des débris, et notre *moi* qu'une ruine.

Je voudrais connaître un homme qui n'eût aimé que deux femmes dans sa vie : il est permis d'essayer une seconde fois le bonheur. Je voudrais

qu'il en eût été séparé uniquement par la force des circonstances, par le cours des choses, qui ont toujours plus de vigueur que les hommes, et qui les entraînent. Je voudrais qu'il ne revît aucune des deux sans s'attendrir avec excès, que leur nom le troublât, qu'il n'en parlât qu'avec dévotion, ou, qui mieux est, qu'il évitât d'en parler, et qu'enfin, gardé par leur souvenir, il fût invulnérable à leur sexe, insensible à l'amour, à tout ce qui le retrace, ou en usurpe le nom. Si j'étais un des heureux de la terre, et s'il était infortuné, lui, j'en ferais mon ami. Ma confiance en lui serait involontaire et illimitée. Fût-il pauvre, je lui confierais mes trésors; fût-il intéressé à ma mort, je remettrais ma vie entre ses mains sans balancer. Sans Dieu, sans croyance dans le Ciel, sans police correctionnelle sur la terre, cet homme-là serait encore un honnête homme. Qui oserait douter de lui?

Il commençait à faire sombre quand j'entrai dans la ville; j'y sus que Mme L. C*** ne contenait pas son indignation contre moi, qu'elle en ferait plus de bruit qu'il ne convenait même aux intérêts de sa sœur dont elle me reprochait les malheurs; j'y sus qu'elle avait les principes les plus sévères, et les plus horribles préventions. Que de titres à être attaquée! à être séduite! Que de raisons pour une aussi mauvaise tête,

que la mienne l'était alors, de ne rien négliger pour m'en venger doucement, de ne rien omettre pour m'en faire aimer! Il fallait des réflexions, du calme, un plan : je passai toute la nuit à y réfléchir.

J'envoyai lui demander un rendez-vous pour une affaire de la plus haute importance, au nom d'un étranger qui n'avait pas l'honneur d'être connu d'elle, qui ne passait que quelques heures dans sa ville, et qui n'en avait pas moins des révélations du plus grand intérêt à lui faire. Mon chasseur m'apprit qu'elle hésitait, et demandait préalablement à être instruite du nom de cet étranger mystérieux. Cela me décida à me présenter, chez elle à l'instant même, sous le nom du comte de Chantenay : c'était celui d'une terre.

Je trouvai une femme qui avait non seulement tous les charmes que j'avais espérés, d'après la voix publique, mais même tous ceux auxquels je n'avais pas songé : c'est-à-dire un accent, un ton, un maintien qui enchantaient, unis à une attitude générale et à une expression qui en imposaient, malgré qu'on en eût. Mais quand il fallut en venir à dire qui j'étais, avec tous les symptômes de la modestie, du regret, et les yeux inclinés vers la terre, je fus obligé de me résigner à un débordement de lieux communs sur l'extrême audace de venir la braver jusque dans

sa maison, après avoir porté le trouble et le deuil dans sa famille. Elle me pria de me retirer, avec une instance qui tenait de la haine, ne concevant pas, disait-elle, que je pusse avoir une communication à lui faire qui eût un intérêt qui balançât l'éloignement qu'elle était obligée de m'avouer qu'elle avait pour moi. « Si je l'a» vais mérité, repris-je, je ne m'en consolerais » pas.

» Comment, ajouta-t-elle vivement, n'êtes-» vous pas?.... Mais ne récriminons point, et, » n'entrant dans aucune explication, convenons » seulement, monsieur, que nous n'avons et ne » pouvons avoir rien à nous dire. »

Alors, me faisant une révérence pleine de dignité, elle marcha vers son cabinet : c'était ce que je ne voulais pas permettre; et, me jetant à genoux entre elle et la porte, j'osai prendre cette main qui eût écrit de sang-froid l'arrêt de ma mort, à en juger par le courroux de ses beaux yeux, et l'altération de son accent. Elle la retira avec une sorte d'effroi; mais, abusant de ma force, je la retins, la conjurant de m'écouter. Elle y consentit pour éviter un plus grand mal, celui d'être si près de moi. Ce furent les paroles dont elle eut l'extrême rigueur de se servir. Je sentis enfin qu'il était temps d'ennoblir mon rôle, et de me relever de cette petite humiliation subal-

terne, à laquelle j'avais la bonté de me dévouer avec une enfant.

« Madame, lui dis-je, avec un peu de fierté, » tout ce que j'entends chez vous est nouveau » pour mon oreille; je ne sais de quels torts vous » me parlez, je n'en eus jamais avec vous d'au- » cune espèce. Ce que j'ai à vous apprendre vous » touche, ainsi que la réputation de madame votre » sœur et la mienne, et j'ai l'honneur de vous » assurer que vous m'écouterez : j'ai le droit d'y » prétendre, après l'aventure dont on a fait un » bruit si ridicule et si déplacé;.... et ce droit, je » n'y renoncerai pas. Au reste, il ne me plaît pas » que cela soit aujourd'hui; vous n'êtes pas en » mesure de m'écouter, et je ne me sens plus ca- » pable de parler sur un sujet qui mérite tout » mon recueillement, toute mon attention et la » vôtre.... »

La voyant étonnée, je songeai à l'attendrir, et sachant que ce qui va le plus vite en amour est de parler aux femmes d'une ancienne tendresse, et de l'excessive sensibilité qu'on mit dans une autre liaison, je me pressai d'ajouter : « J'avais » espéré qu'un sentiment auquel j'avais livré tout » mon cœur allait être le dernier de ma vie, qu'elle » s'écoulerait tout entière sous les yeux de celle » à qui je voulais la consacrer; j'avais cru borner » ici ma course, et que dans les douceurs d'une

» tendresse réciproque je trouverais enfin, après
» m'être si souvent trompé, le genre de félicité
» pour laquelle je suis né, et qu'on ne rencontre
» que dans un amour partagé, unique terme des
» vœux d'une âme faite comme la mienne. »
Alors essuyant quelques larmes que je ne versais pas, « Un événement funeste, continuai-je sans
» qu'elle pensât à m'interrompre, a déjoué toute
» ma prudence, a renversé cet édifice élevé dans
» mon cœur; je me soumets à cette fatalité qui
» m'a tout ravi; mais au moins rendrai-je jus-
» qu'à ma dernière heure tout ce que je dois à
» celle qui a perdu pour moi le repos, et son
» honneur est un dépôt sacré qu'aucune force
» humaine ne me fera sacrifier. »

Après ce pompeux galimatias soutenu d'une pantomime animée, je crus qu'il était temps de me retirer, en lui laissant deux impressions, l'une d'un attendrissement toujours contagieux, et l'autre de la fierté qui dédaigne ce qu'on avait paru désirer.

J'avais pris une sorte d'amitié pour le prieur du couvent de***, qui, de son côté, avait conçu un bel attachement pour moi. Il avait un cuisinier qui n'eût fait déshonneur à personne, et une magnifique bibliothèque qu'il avait fini par croire à lui. J'avais feint de le trouver aussi savant que ses livres; en un mot, je m'en étais fait un ami

sérieux, en aussi peu de temps qu'on en met à perdre ceux qu'on a. Il gouvernait très-despotiquement sa maison qui était fort riche. Je lui demandai un appartement, et le secret : il me donna l'un, et me promit l'autre. Enfin, au bout de quelques jours, je me fis annoncer chez mon inhumaine; bien sûr, cette fois, de n'être pas refusé : c'était d'ailleurs la dernière visite, celle, avais-je fait dire, qui précédait mon départ pour Paris et qui devait tout éclaircir. On consentit à me recevoir. « J'avais pensé, madame, que les » affaires relatives à une circonstance trop triste » pour être rappelée, et qui ont prolongé mon » séjour en province, seraient terminées aujour- » d'hui, que *les papiers* que je devais mettre en » ordre pouvaient vous être immédiatement re- » mis (une surprise prodigieuse se peignit dans » ses regards); mais ma santé détruite sans re- » tour, l'état de mon cœur qui ne connaît plus » le repos, une nouvelle tempête qui, *depuis* » *quelques jours*, est encore venue l'agiter, tout » prolonge un travail qui, tout simple et tout » léger qu'il est, me semble pourtant encore au- » dessus de mes forces.... Il me faut une espèce » d'effort pour me mettre en route, et pour me » relever du néant. »

Elle ignorait, balbutia-t-elle, quelle part nécessaire elle pouvait avoir dans tous mes arran-

gemens; mais enfin,.... puisque je l'avais exigé.... avec une autorité si singulière,.... elle entrerait dans des détails.... qui me paraissaient si indispensables;.... elle n'était pas préparée à l'idée d'*avoir une page dans mon roman* (c'est bien écrit, me dis-je à moi-même), et ne concevait pas ce qui pouvait la mettre en rapport avec quelqu'un (elle m'en demandait pardon) avec qui elle avait désiré d'en avoir si peu.... Cependant elle était *entraînée* à une démarche contre laquelle elle avait tant d'objections!.... Malgré cela, je pouvais m'assurer de tout ce qui serait honnête et conciliable avec ses devoirs (ses devoirs! elle n'en avait aucun, elle était veuve), et compter, malgré ses premières résolutions, sur tout ce qui serait compatible avec ses principes (voilà de grands mots! pensai-je). Je l'avais regardée presque toujours, excepté dans les intervalles où il était utile de faire place à ses yeux. Les miens étaient éteints, chargés de douleur et d'accablement. N'ayant plus grand' chose à dire qui rentrât dans mon plan, voulant d'ailleurs produire une forte émotion, je risquai un évanouissement qui eut un prodigieux succès. Car, n'osant sonner, elle s'empressa de me donner les secours de l'inquiétude la plus zélée : elle m'avait un peu déshabillé, quand je jugeai que c'était assez, tout ce qui se prolonge, manquant son effet. La bonne

fortune de quelques larmes assez abondantes, qui me vinrent de je ne sais où, complétèrent l'illusion de cette scène vraiment pathétique. Leur source était, je crois, dans la réflexion subite de toute la peine que je me donnais; peut-être aussi était-ce une suite des idées continues dont je m'étais *impressionné :* à peu près comme un comédien, quand son talent est dans son âme, répand les pleurs que le poète a mis dans ses vers. Ce que j'observai avec ravissement, fut qu'elle était aussi émue que moi. Ayant couvert ses mains de baisers, je me rajustai, lui fis quelques excuses de ma profonde et légitime sensibilité, et la quittai de l'air d'un homme qui part pour aller mourir.

Je la laissai abîmée dans l'immobilité de ses réflexions.

J'engageai le prieur à retourner chez elle le surlendemain. Il était chargé de lui dire que je ne pouvais avoir cet honneur-là moi-même, étant retenu dans ma chambre par un violent accès de fièvre : il en était très-persuadé aussi, et fit sa commission d'une manière qui excita toute la sensibilité de Mme L. C***. Elle avait paru très-touchée de mon indisposition, et avait abrégé une visite qui lui avait paru la mettre mal à son aise. Je pris le parti de lui écrire « que je m'étais perdu » en voulant satisfaire à un devoir indispensable,

» comme elle en serait convaincue, si elle savait
» de quelle nature il était; qu'en voulant remplir
» une obligation que tout m'imposait, par égard
» pour sa sœur, un instant avait décidé de mon
» sort, et ne me montrait plus dans l'avenir qu'in-
» fortunes et désespoir; qu'il y avait des passions
» nées du hasard, qui ne laissaient après elles
» que de faibles traces, mais qu'il y avait aussi
» des impressions indestructibles et soudaines,
» châtimens du ciel même, pour lesquels il n'y
» avait point de remèdes sur la terre; qu'après
» avoir si ardemment sollicité une entrevue avec
» elle, y renoncer, sans lui en faire connaître le
» motif, devrait lui paraître inconvenant et dé-
» raisonnable; mais que je la suppliais de me
» trouver assez excusable, quand j'avais assez de
» raison pour ne plus braver un danger que je
» n'avais pas connu; que je la conjurais de ne
» point attribuer à des idées romanesques et bi-
» zarres la résolution de la fuir, puisque j'avais
» appris par la plus triste expérience qu'il fallait
» la voir toujours, ou ne s'être jamais approché
» d'elle. »

Sa réponse, à laquelle je ne m'étais pas attendu, exprimait à peu près : « Que je devais mieux juger
» qu'elle-même des raisons qui m'avaient donné
» le désir de l'entretenir, et de celles qui m'en
» détournaient ensuite : qu'elle approuvait, *quoi-*

» *qu'à regret,* tout ce qui lui semblait dicté par » la sagesse; qu'elle osait cependant me demander » de ne pas partir sans lui faire parvenir *les pa-* » *piers* auxquels j'avais paru attacher tant d'im- » portance, et que je l'avais assurée avoir une » relation si directe avec sa sœur; qu'il y avait » dans mon dernier billet beaucoup de choses » inintelligibles, mais qu'elle renonçait à expli- » quer; qu'au reste elle me croyait plus digne du » bonheur qu'elle n'avait été d'abord disposée à » le penser, par une prévention involontaire, mais » naturelle; qu'elle me priait de ne pas douter » qu'elle n'en fût beaucoup revenue, et que l'idée » de l'injustice qu'elle pouvait m'avoir faite, la » conduisait à des vœux très-sincères pour mon » bonheur. »

Je me trouvai donc, après cela, bien en mesure de me présenter chez elle, et d'avoir l'air de m'être *ravisé* par un effort, et de céder à cette invitation détournée.

Comme elle était heureuse de me revoir! voilà ce que je découvris tout de suite, malgré la contention qu'elle mettait à le cacher. Mais en me fixant, comme ce rayon de pure joie se fondit vite dans un nuage de tristesse!

Vêtu de noir, sans poudre (ce qui était inconnu alors), paraissant avoir coupé mes cheveux cachés dans mon col, pâle de toute l'eau

que j'avais bu durant le jour (moyen infaillible pour moi d'être aussi pâle que je le veux), portant sur les joues les traces de quelques gouttes de gomme arabique délayée et légèrement essuyée, ce qui peint au naturel des larmes récemment répandues, le front humble et baissé, je me présentai chez elle vers les neuf heures du soir d'une journée lugubre et pluvieuse.

Mon âme et mes yeux semblaient encore plus assombris.

Je lui remis un paquet cacheté de noir que je la priai de ne point ouvrir en ma présence. Je lui demandai l'unique faveur de m'écouter attentivement, elle n'était guère en mesure de m'interrompre : c'était le silence et la peur métamorphosés en statue.

« Les erreurs de ma jeunesse, madame, et je » m'en félicite, n'ont point eu d'influence irrémé- » diable sur mon cœur né sensible et bon (je di- » sais heureusement la vérité). Si la mort ne m'eût » point séparé d'une femme qui daigna m'aimer » comme dans les premiers jours du monde et de » la vertu, je serais encore à ses pieds (c'est vrai): » si celles qui, depuis, condescendirent à m'écou- » ter eussent été fidèles, ou ne m'eussent point » été ravies par des circonstances indépendantes » de ma volonté, j'aurais moi-même été un exem- » ple à proposer dans ce genre de sentimens que

» le temps justifie, et qu'honore et sanctifie leur » durée ; mais les entours de ma jeunesse, la dé- » pravation générale, quelques avantages dont » j'ai abusé, un relâchement dans les principes, » qui a affaibli les miens, une vanité puérile qui » place l'orgueil dans des égaremens qui ne de- » vraient engendrer que l'inquiétude et le re- » mords, les sociétés que j'ai hantées, tout ce que » j'ai vu et entendu, ont perverti ma jeunesse et » corrompu mon cœur, avant d'être entré dans » la route salutaire de l'expérience, et de m'être » prescrit la méthode pour trouver le bien, et » pour fuir le mal. Madame votre sœur est la der- » nière victime de cet insatiable désir de posséder » tout votre sexe que m'a donné la nature, et » qu'ont encouragé un système suivi, la mode, » et la facilité qui mène d'un succès à un autre, » quand on se dévoue à courir exclusivement » cette misérable carrière. Telle est la faiblesse » humaine, que l'on suit ce qu'on blâme, et que » ce triste penchant à de coupables séductions » devient un irrésistible besoin, même alors » qu'on le réprouve. J'en fus puni.... Je ne fus » point heureux.... Non, je ne le fus jamais de ce » bonheur auquel ma sensibilité m'avait visible- » ment appelé... Le monde croit qu'on s'amuse, le » cœur est là qui lui donne un démenti : un ver » le ronge sous la feuille des roses.... Je vais

» compléter mon châtiment en menant une
» vie....

» — Comment, monsieur! (avec un cri per-
» çant, et plus pâle que moi).

» — Une vie dont j'ai horreur depuis que je
» vous ai vue, madame.

» — Eh quoi! monsieur!

» — Je vais y mettre un terme, et jeter la so-
» litude entre le monde et moi. Je l'ai trop connu
» ce monde décevant: le don de votre cœur pour-
» rait seul aujourd'hui me consoler d'y vivre.....
» Je ne suis pas digne de vous posséder.... L'effet
» soudain et inconcevable que vous avez produit
» sur moi n'est pas un titre suffisant à l'alliance
» du crime avec la vertu.... Mais ce n'est plus de
» cela dont il s'agit. Depuis long-temps j'hésitais
» sur le parti auquel me fixent irrévocablement
» les infortunes du printems de ma vie flétrie
» avant le temps, surtout le malheur plus grand
» d'une nouvelle passion, dont l'impérieux as-
» cendant m'accable...., Je vais me lier par des
» vœux, m'avancer ou vers la paix, ou vers la
» mort, dans l'ombre d'un cloître. Le digne prieur
» me dirige dans cette voie où je m'efforce de
» marcher avec ferveur; je ne laisse derrière moi
» qu'un seul souvenir, poison de ma vie; mais il
» m'aplanira les sentiers de la pénitence : il est
» ma vocation. »

Je me tus, il était temps.

« Mais je suis véritablement *renversée* de l'état » où je vous vois (singulière expression, trouvé- » je). Qui vous a conduit à une résolution si dé- » sespérée ? ne serait-il pas plus sage d'attendre » que votre santé fût remise? car le physique a » plus d'empire sur notre moral que l'on ne pense. » Vous n'êtes pas bien; depuis la dernière fois » même, vous êtes méconnaissable. De quelle » passion si insurmontable me parlez-vous? est-il » possible qu'habitué à l'empire que vous avez » tant exercé sur vous, et malheureusement sur » les autres, vous en soyez à céder avec tant de » faiblesse à une impression que vous auriez dû » combattre avant de la juger invincible,.... avant » d'adopter une vie aussi bizarre, aussi peu en » harmonie avec tous vos goûts? Redoutez une » fausse vocation! redoutez la porte du désert, » lorsque sur le seuil il faut *laisser l'espérance!*

» — Comme vous dites bien, madame! mais » votre esprit échoue où votre cœur pourrait seul » me conseiller. Vous pourriez....

» — Que pourrais-je?

» — Me rattacher à l'existence, y donner un » prix qu'elle n'aura plus pour moi.

» — Hélas! que puis-je faire?

» — Me rendre à la vertu.

» — Commencez par retrouver votre raison.

» — Où la trouver quand je l'ai perdue par » vous, et quand je vous vois encore?

» — N'est-ce pas assez d'avoir rendu ma sœur » malheureuse?

» — Votre sœur! par quelle comparaison vous » profanez-vous?

» — Ma sœur est une personne très-aimable et » très-distinguée.

» — D'accord, mais c'est une femme; votre » nature est d'un autre ordre : s'il n'en était pas » ainsi, n'eussé-je pas pris dans ses yeux ce poison » devorant, cette inextinguible flamme, qui, dans » les vôtres, me consume? Mon âme brisée, criai- » je, en tombant à ses genoux, n'a de refuge que » vous ou le trépas, si je n'élève point un mur » éternel entre nous! Daignez ne pas entièrement » oublier un infortuné, qui, ne pouvant vivre » auprès de vous, s'est caché dans la solitude » pour y vivre sans distraction avec votre image. »

Sa tête s'était penchée sur mon épaule, elle m'inondait de pleurs brûlans : c'était l'instant,... un instant qui ne serait pas revenu, peut-être,... je le fixai.

Mon triomphe était consommé, elle était encore évanouie : mon paquet avec son lugubre sceau était tombé sur le parquet; je me hâtai de le remettre dans ma poche; et de l'eau de Cologne, qu'elle prit peut-être pour des larmes,

rouvrit ses beaux yeux, qui s'attachèrent sur moi avec plus d'embarras que de courroux.

Sa candeur était telle, et je me la rappelle avec attendrissement, qu'elle dédaigna ces scènes usées de reproches et de regrets, toutes ces affectations après la défaite, vieilles comme l'amour et sa victoire. Elle ne me dit qu'une parole : « Vous renoncerez, au moins, à ce projet chimé- » rique, et je serai la seule infortunée!.... Mais » puis-je l'être, si vous ne m'abandonnez pas? »

Les hommes vulgaires croient que les femmes se donnent toutes de la même façon : les femmes ordinaires pensent qu'il n'y a qu'une manière de se donner. Notion ignoble! idée grossière! la beauté même a besoin d'un charme magique pour ennoblir sa chute, et s'en relever; c'est cette réminiscence après le triomphe qui fait qu'on est amoureux ou qu'on ne l'est pas. Une femme d'une figure médiocre, qui fait avec grâce le dernier présent, a de l'avantage sur celle qui n'a que des appas à abandonner, sans cette délicatesse innée, ou cet artifice imperceptible qui crée un enchantement prolongé au-delà des plaisirs, et fortifié par la réflexion : Vénus a besoin d'art pour détacher sa ceinture.

Cet art, ou ce beau naturel, Mme L. C*** le posséda.

Nos jours coulaient dans cette douce sécurité

que les nuits heureuses répandent sur les seuls heureux jours de la vie, lorsque cette maladie cruelle que l'inoculation prévient, vint flétrir un visage que je commençais à adorer. Je ne la quittai pas, je ne sortis pas de sa chambre, durant toute la maladie qui fut longue et aiguë. En m'exposant pour elle, en lui prodiguant des soins, je m'y attachais davantage. Je ne fis aucune réflexion sur un danger qui, partagé avec elle, n'en était plus un. Eh! qui redouterait de mourir avec la femme qu'on aime? Le délire ne la quitta pas, tout le temps de l'éruption. Elle m'appelait, j'étais à ses côtés : elle ne me voyait pas. Mon désespoir était à son comble, mais un désespoir qui ne me trouvait pourtant pas insensible au plaisir d'être si présent à sa pensée, au milieu de souffrances si cruelles.... Mais la plus affreuse de toutes l'attendait : la surprise et l'effroi de se voir si défigurée, la consternation où la plongea son miroir, malgré tout ce que je pus opposer à cette glace sévère, réfléchissant une si triste vérité.

Je lui jurai de cœur qu'elle n'avait pas changé pour moi.

Elle me répondit qu'elle me rendait justice, et se la ferait aussi.

Je ne pénétrai pas alors tout le sens de ces paroles : quelques semaines après j'en eus l'explica-

tion. Elle se retira dans un couvent, d'où, plus sincère que moi, toutes mes instances ne purent l'arracher. Elle me supplia de retourner à Paris, protestant que, si mes sentimens pour elle se soutenaient, elle me reviendrait, et renoncerait à son projet. Je lui offris de l'épouser : j'étais sincère. Elle fut plus inflexible que le fer et que l'airain. Je partis contrarié, malheureux, et le fus davantage encore en apprenant qu'elle faisait ses vœux,.... ses vœux qui me la dérobaient à jamais.

Magie des obstacles! pouvoir des impossibilités! c'est vous qui produisez les grandes impatiences, et les regrets sans consolation, parce que les souhaits sont sans espoir!

La révolution l'a trouvée dans sa retraite; au moment où j'écris, elle est dans un couvent en Allemagne. Puisse-t-elle s'y croire aussi heureuse qu'au temps où je la connus parée de tous les charmes de la jeunesse et de la beauté! que si elle donne une larme à ces instans fugitifs de notre jeunesse, à cette belle patrie que nous avons perdue; puisse-t-elle couler sans amertume, dans cette rêveuse mélancolie plus délicieuse que la gaîté!

Ce fut donc de ma main profane que la grâce se servit pour la toucher, à peu près comme un humble artisan travaille à ces porcelaines, à

ces vases précieux qui seront servis à la table des rois.

Le comte de Maillebois * était alors dans une de ses terres où il réfléchissait à l'injustice, qui l'avait empêché d'être maréchal de France : c'était au moins le sujet favori de sa pensée, et de sa conversation, d'ailleurs nourrie de mille autres choses plus intéressantes pour ses amis. Il m'avait souvent invité à venir me reposer dans sa solitude ornée pour lui de la présence d'une femme d'esprit qu'il avait adorée, qu'il croyait aimer encore **. Elle avait auprès d'elle une très-jolie personne pour qui le *vers de La Fontaine*,

Et la grâce plus belle encor que la beauté,

* Yves-Marie Desmaretz, comte de Maillebois, fils du maréchal de Maillebois, mort en 1762, naquit en 1715, servit d'abord sous les ordres de son père en Italie, fut employé ensuite dans la guerre d'Espagne, et repassa en Allemagne, où il continua à servir avec distinction sous les ordres du maréchal d'Estrées. Accusé d'avoir par de faux avis, empêché ce maréchal de profiter de la victoire d'Hastembeck, qui devait achever la ruine des forces alliées, il fut disgracié et renfermé dans la citadelle de Doulens. On lui reprochait aussi de ne s'être point opposé à la convention de Closter-Seven, dans l'espoir que cette faute perdrait le duc de Richelieu, et qu'il prendrait sa place : il était alors lieutenant-général. Il ne manquait ni d'esprit ni de talens, mais il eut souvent le tort d'employer des moyens d'intrigues dans des vues d'ambition. Remis en activité en 1784, il fut chargé d'une mission en Hollande, se prononça ensuite contre la révolution, et forcé de se réfugier dans les Pays-Bas, y mourut en 1791.

** Mme de Cassini.

semblait être fait. Je ne la vis guère que comme un de ces derniers rayons du soleil que les nuages viennent couvrir tout à coup. Elle partit vingt-quatre heures après mon arrivée, et me donna un joli dessin, l'ouvrage d'un ange ou le sien, pour lequel j'ai manqué me faire tuer long-temps après : arrêté par des voleurs aux environs de Londres, j'abandonnai d'aussi bonne grâce que possible, ma montre et quelques guinées, mais mis tant d'obstination à réclamer une petite cassette de bois rose qui renfermait des bagatelles et surtout ce joli dessin qui lui donnait du prix, qu'un de ces messieurs prit assez d'humeur pour décharger son pistolet dans mes glaces, avant de s'éloigner. Je n'ai point oublié son talent, et la jolie main qui le cultivait, moins oublié encore qu'amoureuse des modèles de l'antiquité et de ses costumes, elle était habillée dès ce temps-là, comme on a essayé de s'habiller depuis, et comme on l'était jadis dans Athènes, sous ce beau ciel de la Grèce. Elle est la première femme à qui j'aie entendu prouver en France que toute l'Europe était mal vêtue, sous le rapport de la grâce, de l'aisance et de la santé. Elle portait une tunique blanche pour tout vêtement, croisée sur la poitrine par une écharpe rose; une fleur était toute sa coiffure. Jamais de plus belles formes, mieux dessinées, plus nues sans indécence : il est impossible de

se faire l'idée d'une toilette si attrayante et si succincte... Il y avait bien peu d'intervalle entre elle et le bonheur. Elle eût l'extrême bonté de me faire un petit Mémoire explicatif de tout le système de sa garderobe : je l'apportai à Paris à quelques femmes de mes amis qui n'eurent pas le courage d'en adopter alors la grâce et *la raison* antique : mais aussi faut-il convenir qu'il faudrait pour cet essai, un meilleur climat que celui de Paris, où tant de beautés ont été moissonnées depuis comme des fleurs hâtives, qui ne sont pas assez protégées contre un ciel inclément.

Ce fut aussi chez le comte de Maillebois que je lus les premières lignes que j'aie vues écrites de la main de Louis XIV : huit pages sur la fameuse aventure de madame du Rumain, qui devenue grosse dans l'absence de son mari, vint se jeter aux genoux du Roi, pour le conjurer de sauver son honneur. Elle lui dit qu'elle croyait s'adresser au plus honnête homme de son royaume : compliment qui plût tant à ce grand monarque! il lui fit une petite leçon de morale adaptée à la circonstance, et lui rendit le service essentiel qu'elle désirait, en employant cet officier général sur la frontière où il fut retenu tout l'hiver. Ce Roi d'immortelle mémoire écrivit cette anecdote *avec les lettres initiales*, et des remarques sur la galanterie, pleines de sens et de vérité.

Plus facile est de prêcher que de faire.

Ce manuscrit était destiné à M. du Maine, à qui je ne vois pas trop de quel usage il pouvait être, de même que je n'entrevois pas comment il était tombé entre les mains de Desmarets * : cette pièce, au reste, et je l'ai vérifié, était parfaitement authentique, et reconnaissable à une sorte de hauteur, et à une certaine autorité dans le style. Le Roi était aussi capable d'écrire que de bien penser sur les matières qui étaient, pour ainsi dire, du ressort immédiat de sa puissance, témoins, les fameuses instructions à Philippe V, tant de lettres à ses généraux, à ses ministres, et enfin, ce qui est une forte présomption pour le talent d'écrire, cette heureuse aptitude au mot propre qui a fait citer et retenir tant de choses de lui.

Invenit verba quibus *reges* deberent loqui.

Aussi n'ai-je point reculé de surprise, comme

* Nicolas Desmarets, élève et neveu de Colbert, fut contrôleur général des finances, vers la fin du règne de Louis XIV, dans des temps très-difficiles et pleins d'embarras. La dette de l'État se montait à quatre milliards au cours actuel. Il apporta du talent, de l'ordre et de l'habileté dans ses opérations. L'administration lui fut ôtée au commencement de la Régence. Le comte de Maillebois était son petit-fils. On conçoit qu'un manuscrit de Louis XIV ait pu tomber dans les mains de Desmarets, qui avait vu mourir ce monarque, et avait joui de toute sa confiance.

tant de gens, en voyant annoncer dans les papiers publics les *Œuvres de Louis XIV** : je suis convaincu qu'il a écrit de sa main un volume digne de passer à la postérité, et fort supérieur à ce qu'on a délayé de lui dans ce qui n'en est pas, sous le titre de ses *Œuvres* : « je parie, m'écrivait » le prince de Ligne, que nous sommes du même » avis sur les Mémoires de Louis XIV, qui tien» nent de *la bonne*, du capucin, ou d'une ins» truction d'une mère à sa fille. Je crois bien qu'on » a trouvé quelques notes écrites de sa main, » et puis on les a détrempées dans un mauvais » style. »

En quittant le comte de Maillebois, chez qui j'avais passé des jours utiles à mon instruction, je me mis en route pour Paris, où j'essayai de mon mieux de secouer toutes les réminiscences de province qui me travaillaient. Une des premières distractions que m'offrit le hasard à la sortie de l'Opéra, fut une jolie Mme de L***, que j'avais connue dans le Maine, et ensuite, chez Mlle de Coulanges, dont tout Paris a admiré la beauté, et qui fut moissonnée comme une fleur avant la moitié du jour. Elle mourut adorée du

* Mises au jour par Grimoard et Grouvelle, Paris, 1806. Six volumes in-8. La publication des *Œuvres de Louis XIV* (c'était au commencement de l'empire), fit alors une sorte de sensation. Les six volumes contiennent les instructions pour le Dauphin et le Roi d'Espagne dont parle Tilly.

prince de Beauffremont, qui venait y réchauffer les glaces d'hiver, auprès des feux de l'aurore. C'était lui-même qui m'y avait mené, sans se douter que je lui jouerais là un tour de page, quoique je ne le fusse plus. C'est ce qui arriva, et si je n'ai pas parlé de cette aventure dans son temps, c'est qu'elle n'offrit rien qu'une liaison très-courte que dénouèrent la dissipation et l'indifférence, et qu'il est minutieux et surtout ennuyeux de tout dire. Je revis Mme de L*** comme je l'avais entrevue là avant son mariage; charmante, mais plus formée, ayant développé toutes les grâces, tous les charmes auxquels elle préludait alors. Je la revis avec ce maintien exercé, cette assurance piquante que donne l'hymen, et qui valent mieux, à mon avis, que les affectations timides ou réelles d'une jeune fille qui s'essaie à l'amour, et qui le repousse. J'avais essayé autrefois d'approcher d'elle, et ne m'étais pas compromis long-temps devant les obstacles que m'offrait sa maman, femme à conceptions bornées, qui s'effrayait de tout, quand il s'agissait de sa fille. J'aurais dû dire que cette mère, qui ce jour là même, l'accompagnait pendant une absence du mari, avait encore toutes les perfection de la beauté... mais de la beauté qui perd tous les jours quelque chose, et marche rapidement vers son déclin. Il est une époque fortunée

dans la vie des femmes, où leurs charmes sont, pour ainsi dire stationnaires, où leurs yeux resplendissant du feu de la jeunesse, font signe de passer au temps qui leur obéit. Il en vient brusquement une autre, où chaque minute fane une fleur, ravit un attrait, détruit une séduction, où chaque instant fait un ravage; elles sont encore désirables, demain elles le seront moins : le jour suivant elles ne le seront plus du tout. Qu'alors, tous les momens sont chers! que toutes les occasions sont précieuses, pour rentrer dans la jeunesse et dans ses plaisirs, avant d'en sortir sans retour! délibérer n'est plus à l'usage d'une telle femme... il n'y a plus qu'un mot pour elle, c'est « jouir. »

Telle était la situation de la mère de Mme de L***, et ses idées sur ce grand point étaient conformes aux miennes!! sévère pour sa fille qui avait du temps devant elle, indulgente pour soi-même, qui n'en avait pas à perdre. Tout cela était beau, mais trop gothique, et je me décidai bien vite à céder à ses prétentions, mais à ne pas permettre qu'elle contrariât les miennes. D'abord je prévins la jeune personne que je l'adorais depuis longtemps, et que sa maman ne le voulait pas, parce qu'elle voulait confisquer ma tendresse à son profit. Je dis à la mère qu'elle m'avait inspiré une passion raisonnée dès le premier moment,

mais que sa fille avait des vues sur moi ; que né démesurément sensible, et n'ayant qu'un cœur qu'elle avait touché, il m'était impossible de l'ouvrir à deux amours ; que je la conjurais de croire au mien, et de trouver simple que j'eusse l'air galant avec sa fille, pour consoler son amour-propre, qui nous laisserait en repos. La jeune personne fut défiante, mais sa rivale se radoucit : que de vertus sont farouches et bruyantes parce que ce n'est pas la leur qu'on attaque ! Je m'adressai donc directement à la plus ancienne de ces deux vertus là, et quand elle eût prêté l'oreille à mes cajoleries, j'en prévins l'autre, qui en acquit la preuve par une surprise concertée : c'est alors que pour acheter le silence et la paix, il fallut céder un adorateur maladroit, qui semblait n'avoir pas su se prémunir contre une curiosité indiscrète. On ne soupçonna point notre complicité. Voilà donc mon hommage revenu à sa destination première et naturelle ; mais comme il faut punir les perfides, même en utilisant leurs perfidies, j'eus le tort affreux de consoler la délaissée à l'insu de la plus jeune et de la plus jolie : je fus tout près de ne plus aimer celle-ci pour aimer l'autre. Mais afin d'en finir une bonne fois, j'écrivis quelques semaines après, un billet qui servit à toutes deux : le même congé les étonna, le même adieu les attendrit, et cette

grande idée que j'avais conçue sans peine, nous rendit à tous trois la liberté.

Mme de L*** fut choquée de ce qu'elle appela un mauvais procédé; mais elle eut le goût d'en rire après (de quoi ne rit pas la jeunesse?); madame sa mère se fâcha (je viens de vous le dire, à son âge on n'entend par raillerie sur cet article là); elle affecta un désespoir beaucoup trop dramatique pour la circonstance, pour le temps que je lui avais consacré, et je sais qu'elle ne m'a pas pardonné.

Ces dames demeuraient à l'hôtel de Choiseul: le père avait eu une place dans les bureaux du duc de ce nom. La très-agréable Mme de L*** pourrait très-bien avoir été la fille de ce ministre, homme d'esprit, mais immoral et dissipateur, et qui, livré aux étrangers, prostitua la France pendant un ministère qui fut une plaie pour l'État, et une humiliation pour le royaume *, sans

* Il y a de l'exagération dans ce jugement sur un ministre, auteur du *Pacte de famille*, qui, unissant tous les souverains de la Maison de Bourbon, en avait formé un faisceau de puissance redoutable aux Anglais. Le duc de Choiseul, comme seigneur lorrain, a pu être porté pour la Maison d'Autriche, non par suite d'une vénalité coupable, mais par le seul effet d'un nouveau système politique, fondé sur l'accord des deux cabinets. Qu'on se rappelle les cajoleries de Marie-Thérèse auprès de Mme de Pompadour que cette auguste princesse nommait *son amie*. Ce système politique survécut à l'autorité de M de Choiseul. Mais Marie-Thérèse eut beau le recommander particulièrement à sa fille, au

s'être souillé pourtant du crime qu'on lui a imputé, d'avoir abrégé les jours du père de l'infortuné Louis XVI. Le maréchal de Stainville, son frère, était un homme dur, haineux, et médiocre, qui ne le valait pas : je le peindrai quand j'en viendrai à une circonstance où j'ai eu à lutter avec désavantage, comme de raison, contre sa stupidité et son injustice.

J'avais repris ma vie de Paris, lorsque traversant un soir le Palais-Royal avec le marquis de Genlis, je fus arrêté par une femme qui nous engageait à la suivre. Pendant que je m'y refusais, Genlis prétendait lui trouver des charmes infinis, de la grâce, un maintien digne d'un meilleur sort. Je riais d'autant, et m'éloignais sans prévoir que la reconnaissance la plus pathétique m'attendait. C'était mon Aline (chacun à la sienne), celle qui, dans un des plus charmans villages de France avait reçu mon premier hommage à l'amour, sous la voûte du firmament. Le moyen de ne pas monter chez elle, de ne pas entendre le récit de ses aventures; elles étaient simples, mais

moment de son départ pour venir occuper le trône de France, rien ne put vaincre les préventions de Louis XVI contre cet ancien ministre qui resta et mourut écarté des affaires. Aucun ministre remercié n'a conservé tant de considération durant sa disgrâce même sous le nouveau règne. Le duc de Choiseul mourut le 9 mai 1785. Par son testament il évalua ses biens à quatorze millions, et ses dettes à dix.

la suite naturelle de sa faute et de la mienne. Ce qu'elle avait fait avec moi, elle l'avait recommencé avec d'autres : ses parens l'avaient chassée. Le libertinage est d'abord un enfant timide, mais devient un géant qui croît incessamment jusqu'à sa chute. Elle était enfin venue à Paris, dans ce gouffre où se cachent tous les vices qui ont l'air de n'en faire qu'un. Après diverses fortunes, elle était tombée dans la misère, dont elle serait difficilement sortie. Elle s'attendrit en racontant, et nous toucha, moi surtout qui ne pouvais me dissimuler la part que j'avais à cette vie de désordre qu'elle avait menée. Genlis, avec cette générosité qui lui était naturelle, lui donna tout ce qu'il avait sur lui, ravi, disait-il, de réparer les torts d'un ami, espérant que quelqu'un se chargerait des siens une autrefois. Quant à moi je fis mieux, et je le devais. Je l'envoyai au faubourg Saint-Jacques, chez S***, alors fameux dans l'art de guérir cette maladie, qui fait du plaisir un danger, et, après avoir pourvu à son voyage, je la mariai en Normandie à un garde-chasse, qui lui demanda pardon des infidélités faites en avancement d'hoirie, à l'ombre des taillis et des forêts : j'ignore si elle lui avoua les quittances en règle qu'elle s'en était fait donner par anticipation.

Que n'ai-je pu toujours compenser ainsi par

un peu de bien si facile à faire, le mal qu'il en coûte tant quelquefois pour consommer, et qu'il est si souvent impossible d'effacer! Réparer est la vertu de ceux qui n'en ont plus d'autre.

Ce temps de ma vie fut remarquable par deux dispositions habituelles de mon âme, j'ai eu beaucoup à les combattre, et j'en ai difficilement triomphé : la pensée constante de la mort, sans précisément la redouter, et pour délassement involontaire, les rêves d'une imagination sans frein, vivant de chimères, d'illusions, et n'édifiant que des *châteaux en Espagne* : il m'était souvent impossible durant des heures, des journées, de me détacher des situations où mon imagination m'avait placé. Aujourd'hui je me croyais le général d'une armée victorieuse, la ville était prise d'assaut après des prodiges de valeur; je modérais la fureur du soldat, et faisais admirer ma clémence aux vaincus. Demain, j'étais roi : ma cour était la plus brillante de l'Europe, je nommais les grandes charges de mon royaume, j'en faisais intérieurement la liste; les gens que je distinguais m'accompagnaient dans ma pensée. Je trouvais les plus grandes difficultés aux changemens que je projetais : c'était l'objet de méditations fort sérieuses. J'encourageais les arts, et protégeais médiocrement les gens de lettres, parce que je connaissais toute leur ignorance du

monde, toute leur présomption, leur ingratitude, et leur impatience de l'autorité et de la subordination. Je donnais des fêtes; c'est presqu'un devoir dans un roi, quand il a rempli les autres; je songeais à la splendeur du trône, parce que c'est s'occuper de sa conservation; ceux qui le nient sont des imbécilles ou des factieux qui sont charmés de dégrader ce qu'ils haïssent. Quelquefois, transformé dans un orateur chrétien, autre Bossuet, je tonnais dans la chaire sainte : j'épouvantais les rois et les nations par la plus auguste éloquence, et des louanges aux grandeurs en poussière étaient la révélation de leur néant. Un autre jour, amant préféré d'une grande reine, à qui mon esprit prodiguait une puissance sans bornes et une beauté sans tache, j'avais dispersé mes rivaux : l'univers était à ses pieds, elle était aux miens. Une autre fois enfin, je poussai la folie (car c'en était une, si je n'y avais pris garde), jusqu'à étendre par delà plusieurs siècles la durée de ma vie. Maître de revêtir les formes qui me plaisaient, je parcourais l'Europe sous des noms variés, et la remplissais du bruit d'aventures tour à tour glorieuses et charmantes, tenant toutes plus ou moins du prodige : et ce qu'il y avait de plus déplorable dans cette manie, c'est qu'après qu'une telle idée s'était fortement emparée de moi, je ne la quittais

plus. Elle me suivait dans le monde, échappait à ses distractions, germait solitairement dans mon imagination qu'elle isolait, y vivait pendant mon sommeil, me privait souvent de ses bienfaits réparateurs, et se trouvait à mon réveil à la tête de mes pensées, si même elle n'en était pas la seule.

S'abandonner ainsi à une idée fixe est la grande route de la folie.

Après s'être cru Tancrède, Alcibiade, Bajazet, Louis XIV, Démosthènes, on finirait comme ce misérable enfermé pour s'être dit *le Père éternel*. Ce pauvre homme était sage sur tout le reste; et je ne vois pas pourquoi l'on se montra si sévère pour lui. Il avait sa folie, j'en conviens, mais n'avons-nous pas tous la nôtre? Combien de gens en ont une plus pernicieuse et plus funeste, spécialement s'ils ont sur la terre une portion de cette puissance que cet innocent visionnaire croyait exercer dans ce monde et dans le ciel!

Je résolus de défendre à mon imagination ces excursions mensongères, de lui interdire le péril de créations si chimériques, de ne m'appesantir jamais sur ces dangereuses *transfigurations*, d'exister enfin de la réalité de la vie, et de ne pas végéter dans le néant des rêves d'un fou éveillé. J'eus beaucoup de peine à vaincre cette habitude de l'immensité et de l'espace, à me dégoûter

de cette manie d'un horizon illimité. Tant la vie réelle a d'amertumes auxquelles la nature se complaît à se dérober!

Je ne sortois de ces perpétuelles abstractions que pour penser à la mort, et sans en être épouvanté. Cependant, de son doigt lugubre, elle fanait ma vie. Il ne m'arrivait rien d'heureux qu'elle ne gâtât. Que m'importe, me disais-je, cette existence d'un jour, tout ce qui peut l'embellir ou la dégrader? que m'importe ce que les hommes appellent le bonheur ou l'infortune, la gloire, ou la honte? quel intérêt puis-je mettre à des illusions d'une heure, que demain la mort terminera? aurai-je le rire sur les lèvres, et la joie dans le cœur, quand tout m'atteste que j'ai été condamné au plus grand des malheurs, celui de naître? lorsque tout dépose de notre incapacité *d'être*, quand tout témoigne que nous ne sommes que de la poussière vivante que le vent de la mort va disperser! ce plus bel ouvrage de la nature, cette femme dont la beauté est si accomplie, m'a fait goûter toutes les faveurs de son amour : le peu de bonheur qu'il y a sur cette terre, s'il est quelque part, je l'aurais trouvé dans ses bras... j'allais le connaître quand la réflexion l'empoisonna. Ces belles promenades, ces grands rassemblemens, ces cérémonies pompeuses, ce bal, ce souper, ce spectacle allaient m'intéresser,

m'émouvoir, me flatter, lorsqu'au détour d'une allée, derrière une colonne, dans l'ombre de ce cabinet mystérieusement éclairé, assise même à la table des festins j'ai vu la mort... je l'ai vue même sur les lèvres de cette beauté, ce soir si riante, et qui demain matin sera sa proie..... elle est partout et *nous ne sommes que des mourans!* et j'irai me laisser vivement impressionner, par ce qui ne doit laisser aucune trace? j'irai mettre du prix à des chimères sans valeur, puisqu'elles sont sans solidité, à des chimères plus périssables que la feuille des arbres qui se renouvelle, et plus fugitives que le sable que le vent entraîne, mais qu'il rapporte! je lis un ouvrage qui me touche, qui m'attendrirait, si je le voulais.... la mort est au bout.... est-ce la peine de le finir? ne viendra-t-elle point en interrompre la lecture? peut-on être flatté d'une louange, peut-on en mériter une? qu'y a-t-il à nous dans tout cela? y a-t-il rien ici-bas qui ne manque des attributs de la perfection essentielle, la force et la durée? Quelque chose de bien peut-il se trouver dans tant de brièveté? et si enfin l'une de ces choses approche de ce que nous imaginons être la perfection, n'est-ce pas encore mille fois plus lamentable, puisque rien n'a la qualité qui perpétue? allons, m'écriais-je, il n'y a aucune substance dans la vie, ce sont des apparences

sans corps et sans base, et l'humanité n'est qu'une famille de fantômes! je ne suis pas bien sûr que ce que j'appelle *moi* m'appartienne plus que ce que je nomme *lui* dans un autre : il n'y a de vrai que la mort, si ce mot n'est pas un vain son lui-même, puisqu'il est impossible à qui ne fut pas de cesser d'être.

Tels furent les deux ennemis que j'eus longtemps à combattre, et dont j'ai à peu près fini par me débarrasser, mais point assez pour qu'il ne m'en soit resté un grand mépris de la vie, un riche fond de mélancolie, cachée autrefois sous les formes de l'étourderie et de la légèreté, mais qui aujourd'hui se montre à nu. Une grande joie, une grande surprise dans les autres m'étonnent toujours; et je proteste sans affectation, que je n'entends jamais qu'avec dédain former des projets pour l'avenir, ou traiter trop sérieusement les intérêts de cette vie qui n'est qu'incertitude, mystère, abîme, et pauvreté. Idée trop raisonnable pour qui a réfléchi sur notre nature! induction légitime de notre faiblesse, de notre savoir, et de notre ignorance!

Il est des hommes qui n'ont jamais pensé à cela, il en est d'autres qui ont fait ces réflexions, mais sur qui elles ont glissé comme sur un terrain stérile qui ne porte aucun fruit.

Ils ont su ce matin que cette enveloppe mor-

telle allait périr, et ce soir ils ont l'orgueil d'un Dieu, fier de la conscience de son immortalité : ils ont su que rien de ce qu'on poursuit, de ce qu'on obtient dans ce monde ne valait les démarches, les insomnies, les bassesses de l'ambition et de la cupidité; et les voilà avec toutes les syndérèses de l'incertitude, les angoisses du refus, les agitations de l'espoir, l'impétuosité du triomphe, la vanité du succès, et les frémissemens de la joie! ils ont su que rien n'était durable, ils agissent comme s'ils avaient le privilége d'une éternité! ils ont su que les honneurs n'en étaient pas, qu'avec des trésors et de l'or on n'achetait pas une heure de vie, que c'étaient l'accaparement insensé d'un métal qui nous survivait; ils ont su enfin que tout était fumée sous le ciel, et je les retrouve pourtant oublieux de cette immortelle vérité : je les retrouve prodigues de dédains, avares de bienfaits, courant après la figure du monde, comme s'ils lui supposaient une impérissable réalité.

Il y a deux hommes en eux (et dans moi peut-être) : les objets ont deux faces, et nous sommes tous de nouveaux Penthées.

. . . . vidit Pentheus
Et solem geminum et duplices se ostendere Thebas.

Ovid. *Mét. III.*

Nous voyons double : souvent, hélas! nous n'y voyons point du tout.

Adieu donc, mensonges de la gloire à laquelle j'ai de temps en temps rêvé! Adieu, plus regrettables impostures de l'amour à qui je consacrai long-temps ma vie! Adieu, jeux brillans de l'imagination qui me peupla souvent de prestiges cet univers où se traînent quelques spectres, et des générations d'ombres menteuses! Votre néant m'est connu, votre inanité m'est dévoilée dans toute sa profondeur : cet adieu que trace ma plume, ce renoncement à vos déceptions, viennent de mon cœur : c'est le dernier adieu. Théâtre sans bases, drame sans intrigue raisonnable, et sans dénouement connu, vous n'avez plus de rôles pour moi! champs stériles qui ne portez que des fleurs décolorées, que des fruits sans saveur, je ne m'égarerai plus dans votre enceinte si vaste et si circonscrite : je suis désormais sans illusions, désintéressé de tout..... je ne crois plus qu'il y ait d'intervalle du Panthéon aux Gémonies. J'ai vu cet univers; son vide m'a suivi partout; j'ai connu les rois, les peuples, visité les nations; j'ai éprouvé ce qu'il y a de plus actif dans les affections humaines; en dernière analyse, il n'y a *rien*. Après tant d'agitations convulsives, j'avais trouvé une femme à laquelle un ange avait prêté ses traits, et quelque

divinité sa bonté : les plus doux sentimens allaient refléter leur charme, me disais-je, sur le reste de ma carrière..... je m'arrête encore devant le néant de mes dernières espérances trompées, devant un événement si funeste, si extraordinaire, et d'où est née une douleur qui m'accompagnera dans la tombe.... une douleur dont mon cœur a été si brisé que lorsque la calomnie s'est emparée de cette circonstance, elle m'a trouvé insensible à son déchaînement, comme je le suis à tous les artifices des consolations : j'ai senti plus que jamais ce vide immense qui nous ceint de tous les côtés, et dont l'idée seule doit assouvir la faim des honneurs pendant la vie, et étancher la soif de la renommée après la mort.

CHAPITRE XX.

Je vis une de ces femmes qui réunissent comme par miracles toutes les perfections dont les anciens composèrent leur beau idéal. Je la vis, et je me sentis soudainement frappé comme d'un coup de foudre : mon âme se détacha de moi. Cette femme parla, j'entendis comme la voix d'un homme, et mon âme à l'instant me fut rendue.

Séduction d'un organe touchant. — Effet que le contraire peut produire. — Je rencontre aux Champs-Élysées une femme d'une beauté complète. — Comment je suis guéri de cette passion naissante. — Quelques aventures. — Une avec Mme de S***, à laquelle je rends un service et avec qui je me lie. — Elle me quitte pour le comte de P..... — Le ministre de Russie, M. de Simolin, me mène chez sa maîtresse, Mme d'Al***, qui depuis a épousé C.... — La manière dont je m'en sépare. — Nouvelle aventure que je me reproche encore. — Je me sers de D***, officier des gardes-du-corps, pour punir la coupable. — Singulière anecdote. — Bal donné par le prince de Salm. — Singulier mot de lui. — Sa réputation. — Soins que je rends à Mme de R*** pendant le bal. — Je cours chez elle en Normandie. — Singulière déclaration d'amour. — Je vais m'établir dans une ferme. — Mme de R*** vient m'y trouver. — Mon retour à Paris. — Fâcheuse avanie. — Scène humiliante. — Beau procédé du lieutenant de police Lenoir. — Mlle Guimard de

l'Opéra. — Cabriolets. — Insolence d'un cocher. — Chute. — Vengeance de jeune homme. — M. R..., intendant de C..., traité légèrement. — Ma connaissance avec lui. — Comment elle se termine. — Autre scène ridicule. — Le comte A... du P... — Attroupement populaire. — Commissaire de police de fort bonne compagnie. — Sa conduite. — Sa femme. — Sa nièce. — Souper. — Dialogue. — Un génie ennemi me poursuit. — Rosalie au foyer de la comédie Italienne. — Scène désagréable avec Mlle C... — Elle prie M. de Lubersac, son amant, de la venger. — Duel. — Nous sommes blessés tous les deux. — Rétif de la Bretonne. — Etrange but de sa visite. — La Harpe. — Rivarol. — Ce que m'en dit la Harpe. — Beaumarchais. — Monument littéraire érigé par le Quintilien français. — Réflexions sur moi-même. — Quelques mots sur la postérité.

O des situations la plus puissante! charme enchanteur, et le plus irrésistible, peut-être! magie victorieuse d'un organe tendre et touchant! que votre empire est pénétrant et sûr! comme vous demandez un cœur! comme vous le prenez, et savez ne pas le rendre! Vous êtes aux paroles ce que la grâce est aux formes, ce que l'esprit est à la matière! Un rien s'embellit par vous dans la bouche d'une femme ordinaire.... Votre absence déparerait la conversation d'un ange.... Accens flexibles et doux, organe sensible, la laideur n'est pas tout-à-fait la laideur, quand elle vous emploie pour se faire oublier.... Sans vous, la plus belle cesse de l'être pour moi.... Elle ne le redevient même pas, quand elle recommence à se taire. Et

quel est le sauvage qui veut faire l'amour sans parler?.... Timbre harmonienx, retentissement d'un cœur qui semble toujours ému, j'aimerais mieux me tromper avec vous dans l'obscurité, que de serrer dans mes bras, aux rayons du soleil, cette beauté dont la voix virile effarouche l'amour et les plaisirs qu'elle va faire envoler!

Ce fut aux Champs-Élysées que j'aperçus une de ces femmes qui dégoûtent d'en regarder une autre, et que le cœur suit encore, quand l'œil les a perdues. Je ne m'occupe plus que de mon inconnue, j'ai oublié tout le reste. Je désespérais de la revoir, lorsqu'étant un jour à Issy, chez lady D***, alors en France avec ses charmantes filles, je ne vis dans une grande assemblée qu'une seule personne. C'était la divinité de mon cœur, le charme unique de mes pensées. Quel ravissement inespéré de la revoir!... d'être sûr de savoir le nom de l'objet secret de mon culte, d'être en mesure enfin d'en mettre à ses pieds l'hommage! Elle parlait peu, c'était une Anglaise, et j'attendis long-temps avant d'être désenchanté. Dieu du ciel! combien le fus-je! De quelle hauteur tomba mon illusion! Sa voix était celle d'un homme, d'un homme qui mériterait qu'on la lui reprochât, et pour qui cette voix serait un obstacle auprès de toute femme dont l'âme a de l'oreille. Elle s'était sans doute aperçue de mon empressement à

la promenade, de l'effet que sa vue avait produit sur moi en la retrouvant ; il dut lui sembler étrange que je profitasse si peu d'une occasion si désirée : mais il me fut impossible d'approcher d'elle, et de connaître davantage celle que j'avais trop entendue. Elle fut pour moi telle qu'un de ces fruits vermeils et si colorés qui invite : on l'ouvre, le ver destructeur s'en est emparé avant vous ; telle qu'une de ces fleurs, brillante encore du premier éclat, dont le calice inodore est déjà flétri. Je lui dis : « O belle statue, quel funeste » don pour toi que celui de la parole! Si les » dieux t'avaient fait muette, comme on t'aurait » regrettée! mais tu parles, comme on t'oublie. »

Cependant je ne pouvais en détourner les yeux : je l'écoutai long-temps encore pour m'assurer de mon malheur. Quand on commence à aimer une femme, si l'on découvre en elle une imperfection, comme on est pressé de s'en convaincre, on veut savoir si l'on doit l'aimer. Mon parti fut bientôt pris, je m'éloignai, mais douloureusement, et comme on perdrait un ami qui aurait trahi notre confiance, et trompé notre espoir.

En attendant que j'en aimasse une autre, je fus occupé de quelques aventures que j'esquisserai vite, parce que je ne les trouve pas moi-même d'un grand intérêt. Telles sont quatre semaines consacrées à Mme de S**, qui met peut-

être à leur souvenir encore moins d'importance que moi. Étant à dîner chez le colonel S***, logé dans un hôtel garni du faubourg Saint-Germain, nous entendîmes tout le bruit d'un grand désordre. M'étant informé de sa cause, je sus qu'on voulait saisir, arrêter, faire encore je ne sais quoi, de Mme de S**. Je descendis, et comme il n'y avait pas une minute à perdre, j'offris ma montre, cheval, cabriolet, *groom*, je crois, pour paiement, ou du moins pour cautionnement. Les honnêtes gens à qui j'avais affaire ne voulaient regarder tout cela que comme cinquante louis. S** m'en prêta vingt, qui, joints à ce que j'avais sur moi, rendirent la liberté à la belle aux yeux noirs. La voilà liée par ce qu'elle croit de la reconnaissance, et moi de l'éviter par pudeur. Mais lorsqu'elle se fut acquittée quelques jours après, cela devint bien différent : je pris le prétexte d'aller la remercier d'avoir accepté de moi un service. J'en étais récompensé depuis près d'un mois, lorsque je vis arriver Polastron avec son violon; car quoique colonel comme un autre, il l'avait toujours dans sa poche, dans sa bouche, et sous son bras. Frère et mari de deux femmes remarquables, il n'en avait que la langueur : il s'éteignait dans une douleur secrète. Lorsque je m'aperçus que nous étions deux, je l'interrogeai avec politesse et intérêt, il me répondit du fond

d'une poitrine oppressée, et la larme à l'œil. Je fis quelques reproches à notre maîtresse, et les laissai en présence.

Très-peu de temps après mon sacrifice, Simolin, ministre de Russie, me vanta gravement le bonheur dont il jouissait avec une Mme d'Al**, qui était venue directement à Paris pour le ruiner : elle arrivait de cette ville deux fois fameuse par la peste : celle qui couvrit de gloire l'évêque Belzunce, par son dévouement pastoral.

Simolin, avec sa perruque très-coquettement frisée, se croyait aimé (tout le monde croit cela); il voulait des témoins de sa félicité : il me mena au coin de son feu, où je lui rendis tous les mauvais services qu'un joli garçon, jeune, peut rendre à un sot qui n'est ni l'un ni l'autre : non qu'il manquât de mérite et d'intelligence dans son métier; mais l'esprit des affaires est si distinct de l'esprit de l'amour; il n'est point de *dépêche*, point de pièce officielle dont il ne soit plus facile de se tirer sans se faire moquer de soi. J'étais l'amant, il ne s'en était point aperçu; je le lui dis à peu près : il fit un bruit absurde, mais finit par se calmer; et moi, soupant un jour avec sa maîtresse, je me fatiguai de ce repos, et m'ennuyai de ses appas. Querellé pour une Héloïse peinte en émail sur ma montre, que la beauté provençale s'obstinait à prendre pour une rivale,

dont elle exigeait le sacrifice, je feins un saignement de nez, passe dans la pièce voisine, prends mon chapeau, saute par la fenêtre au rez-de-chaussée, sur le boulevard, et la laisse à table : elle m'y attendrait vraisemblablement encore, si elle n'était pas morte depuis, femme du comte de Custine, général décapité, au service de la république française.

Mesdames!.... voici bien une autre histoire!.... Sexe indulgent et sensible!.... grâce pour le grand péché de ma vie! j'y fus un peu poussé, vous l'allez voir : mais cependant je passe condamnation.... Je me trouve moi-même bien coupable,.... et je vous demande un pardon que, véritablement, je ne m'accorde pas à moi-même.

Il y avait une fois une bien jolie femme, elle passait pour bien vertueuse. Elle était née bien loin,... bien loin,... dans un pays où les femmes sont plus agréables que belles, et ont plus de sens que de sensibilité : celle-là avait des charmes, voire même un cœur. Son mari passait les nuits à jouer, tellement qu'il a perdu des sommes immenses, et dérangé sa fortune dans ce bon Paris, où, comme ailleurs, il ne faut jouer qu'avec les gens qu'on connaît beaucoup, à moins qu'on ne fasse encore quelque chose de mieux, ne pas jouer du tout. J'avais rencontré madame sa femme, et filé même une espèce de roman avec elle, durant

les bals de l'Opéra, grande et vaste carrière pour les arrangemens de ce genre!

Après s'être assez bien défendue pour se faire aimer quelque temps, elle avait cédé. Ne voulant point mettre une de ses femmes dans sa confidence (ce que j'approuve beaucoup, et recommande à toutes les femmes qui pourront faire autrement), elle m'ouvrait elle-même une petite porte qui conduisait, aussi bien qu'une plus grande, à son appartement. L'obscurité était extrême, les détours nombreux, et tout ce commerce difficile et clandestin m'amusait assez, et elle aussi : il aurait duré long-temps, et fini avec la décence reçue, sans un propos déplacé, qui me suggéra des idées que j'étais loin de concevoir avant qu'elle l'eût tenu. Ayant fait un soir un faux pas, je me plaignis de l'obscurité avec un peu d'humeur. « Vous aimeriez mieux, me dit-elle, d'un » ton presque sévère, entrer chez moi à la clarté » des flambeaux, devant mes gens, et au besoin, » devant tout Paris : mais moi, je suis décidée à » n'être pas compromise, et à faire en sorte que » vos indiscrétions mêmes ne soient pas crues. » La foudre tombant à mes pieds m'eût moins étonné que ces paroles. Je m'appuyai contre le mur, frappé de stupeur, muet de surprise et de colère. Elle chercha ma main qui la repoussa, et j'arrivai à sa chambre sans avoir proféré un mot, avec

une seule idée, celle de m'en aller avec dignité, et de ne jamais revenir. Mais cette vengeance majestueuse supposait sur moi-même un empire que je n'avais pas alors, près d'une femme aussi désirable dont j'étais le maître. D'ailleurs les tendresses et les cajoleries s'en mêlèrent; on donna le nom d'une plaisanterie innocente à ce qui en était une fort mauvaise : complice de mes sens, mon cœur s'apaisa. Mais rentré chez moi, je fis des réflexions, qui, toutes, furent contre elle. Je ne me sentis plus la générosité de pardonner. D**, officier des gardes-du-corps, qui avait tant de raisons pour ne pas aimer la révolution, et qui y entra des premiers, si avant et si vite, avait eu pour moi un procédé fort aimable. Il était aimé d'une jeune personne, fille d'un peintre; je la trouvai ce qu'elle était, fort jolie : au premier mot il me la céda, et eut assez de peine à l'y décider. Peut-être en était-il las, mais il ne faut pas analyser si intrinsèquement un motif, et fouiller si avant dans une bonne action : il ne resterait rien de la plupart de celles des hommes. Je n'avais pas joui long-temps de son obligeance. Cette petite était allée jouer la comédie en province. Nous avons cela sur la conscience, et, qui pis est, qu'elle fut très-mauvaise : cela nous rend plus coupables encore, et elle aussi. Quant à lui, je lui avais souvent exprimé de la reconnaissance,

et lui avais promis de m'acquitter dans l'occasion. En réfléchissant à mon offense, et à la nécessité de m'en venger, je jetai les yeux sur lui. Il était ardent, je lui connaissais des dispositions assez soutenues pour qu'il ne me donnât pas une mauvaise réputation en passant pour moi, et pour être surtout en mesure d'improviser son bonheur et le châtiment. Il était à peu près de ma taille, et j'avais quelquefois porté dans ces rendez-vous nocturnes un manchon très-volumineux dont je me cachais le visage pour me garantir du froid: il n'y fallait pas tant de cérémonies dans l'obscurité. Je résolus de le lui prêter, en lui faisant bien sa leçon. Lorsqu'il fut question d'en venir au fait, je poussai l'attention jusqu'à lui donner des odeurs auxquelles ma belle était accoutumée.

Pour procéder à mon récit dans son ordre naturel, je dirai que j'eus quelque peine à le décider, qu'enfin il se rendit quand je l'eus nommée, et qu'il eut considéré qu'en cavant au plus fort dans la supposition qu'il fût découvert, il ne pouvait en résulter que d'être remis dans la rue avec perte. Il s'achemine donc vers cette dangereuse entrevue, après minuit. On était au mois de février. La tête presque enfoncée dans ce bienfaisant manchon, il n'articule, quand on lui eut ouvert, que les frémissemens d'un homme qui a froid. Il s'empare d'un bras, et suit très-déter-

minément sa conductrice. Je lui avais appris tous les êtres. Au haut d'un escalier était un petit cabinet dont la porte restait ouverte afin que la lumière jetât quelque lueur dans le corridor : une table de fleurs, une baignoire de marbre, une chiffonnière qui portait une bougie, quelques chaises, un canapé, en formaient l'ameublement. J'en avais prévenu D**. C'était là, là seulement qu'était le danger, mais il était extrême. Il fallait courir un peu en avant et entrer le premier, jeter un coup d'œil rapide sur tous les objets, et renverser la lumière comme par un empressement maladroit. Il fallait s'emparer d'elle, sans lui donner le temps de se reconnaître et d'arriver à sa chambre à coucher (ce que, dans les premiers beaux jours de notre liaison, j'avais souvent tenté avec succès); il fallait surtout la conduire vers le meuble le plus commode, et y consommer une victoire mise sur le compte de l'enthousiasme et de l'amour le plus pressé, ce qui n'est jamais désobligeant.

Il le fit.

Il m'a assuré qu'elle n'avait pas eu le temps d'avoir un soupçon, ni l'idée de l'exprimer. Un peu confuse, et plus fière encore, elle se relève de là, et passe chez elle. D** la suit intrépidement, et court se cacher (il me l'a dit, du moins) dans les rideaux. Elle le voit passer comme une

ombre légère, elle frémit, et commence à pressentir l'horrible vérité. Elle le suit, se jette éperdue sur lui, le fixe dans cette demi-obscurité de son alcôve malgré ses efforts, veut le faire parler, et découvrant enfin toute l'étendue de son malheur, elle s'écrie et tombe à ses pieds évanouie. Il la relève et la pose sur son lit. Là il veut user d'un spécifique consolateur qu'il prétendait posséder; mais elle se ranime, se défend comme une lionne, l'accable d'injures, se meurtrit dans son désespoir le visage et le sein, ne parle que de mort, de poison, et fait enfin toutes les folies d'une femme dont la raison s'est aliénée. Il se jette à genoux : son repentir fait horreur; il veut parler : sa justification est un outrage; il veut faire l'amour : il est mille fois plus odieux encore. Enfin, après s'être consumé en explications inutiles, en tentatives superflues jusqu'à trois heures du matin, il prit la clef, gagna lui-même la rue, avec beaucoup de peine; car, à demi morte, elle était devenue étrangère à toute prudence, à toute crainte, et dédaignait d'assurer la retraite d'un monstre exécrable, suscité par un autre monstre encore plus abhorré.

Tel fut le dénouement de cette pastorale. Il dut apprendre à cette belle étrangère une triste vérité : qu'il ne faut jamais par un soupçon déplacé, et surtout injurieux, mettre sur la voie

d'une perfidie; il dut la convaincre que le paiement d'un mauvais propos est presque toujours une mauvaise action. La mienne, je le confesse dans l'humilité de mon cœur, n'en fut pas moins inexcusable, et je l'ai toujours regardée comme une tache dans ma vie.

Le prince de Salm eut alors la fantaisie de donner un bal où la moitié de Paris fut invitée: il y avait tant de gens que lui-même ne connaissait pas, qu'il me dit plaisamment : « Beaucoup » de personnes qui sont ici peuvent aussi me » croire invité au bal. » Moi, qui le connaissais beaucoup, je m'étonnai moins de son bon mot que de toutes les platitudes que je lui ai vues faire dès l'aurore de la révolution : elles lui ont valu la hache, et ont justifié tout le mal qu'on avait dit de lui, et qu'il ne méritait pas absolument. Jamais on ne vit une réputation si malheureuse. Criblé de coups d'épée, on suspectait son courage; ruiné après avoir gaspillé une fortune considérable, sa probité était attaquée. Il passait pour *peu sûr* au jeu, et y avait perdu des sommes immenses. On n'osait pas lui contester de l'esprit, mais on niait qu'il eût le sens commun; et avec un fonds d'instruction que j'ai trouvée chez peu de gens, sa conversation n'attachait personne. Ne serait-ce point qu'on refuse de la confiance à l'esprit des gens du carac-

tère desquels on se défie? Haut comme les nues, ce dont tout le monde était parfaitement persuadé, on l'attendait toujours à quelque bassesse, pour se dédommager de son orgueil et l'en punir. Tant il est vrai que ce sentiment est si peu naturel, et si guindé de son essence, qu'il ne peut que descendre sans mesure, et s'arrêter sans discernement!

Ayant toute sa vie soutenu la noblesse, ne parlant presque que de cela, ne trouvant personne assez bon pour lui, il tendit les bras à la plus sale démagogie, et est mort victime de sa *populacerie*. Après avoir joué un rôle de prince à la manière *du comte de Tuffière*, il embrassa des principes dont un bon bourgeois aurait rougi.

L'échafaud a terminé cette lutte de la vanité et de la bassesse.

Quoi qu'il en soit, durant toute la nuit de son bal, je m'attachai à Mme de R** que tout Paris s'est obstiné à trouver jolie, et dans qui je n'ai jamais reconnu que de la grâce. Je me croyais déjà aux portes de l'amour, quand elle me dit qu'elle resterait la dernière au bal, et n'en sortirait que pour se mettre en voiture et faire quarante lieues d'une traite. Son beau-frère était dangereusement malade dans une de ses terres. Je ne le connaissais point assez pour tomber chez lui; dans aucun cas ce n'eût été le moment; mais

j'avais été souvent, dans ma première jeunesse, à Rouen qui n'en est pas loin. C'est une ville où étaient toujours un régiment, un assez bon spectacle, et les plus jolies femmes d'une province où il y en a tant. A tout événement j'étais assuré d'y passer trois semaines avec agrément. Le lendemain je me mis donc en route. Arrivé, je m'informai (tout se sait par l'intermédiaire des gens) du jour où elle dînerait chez L. C. D. L. R., et m'arrangeai pour y faire la veille ma première visite, comptant d'être engagé à dîner le lendemain. Mon attente ne fut point trompée. Quelle surprise en m'apercevant! On me demanda ce que j'étais venu faire; je dis que mon voyage avait l'objet le plus important, un intérêt du premier ordre; et j'ajoutai en sortant de table, « C'est vous seule que j'ai suivie. » On avait envie de gronder;.... mais le moyen devant tant de monde!

Le jour suivant, très-médiocre chasseur de ma personne, j'entrai en chasse par un temps presque affreux, je fis trois lieues en tirant quelques coups de fusil sur un gibier rare; et j'arrivai à la ferme que je m'étais fait indiquer, les mains pures du sang innocent. C'est de là que je détachai vers Mme de R** un valet de comédie, qui alors était heureusement à moi, avec un billet où régnait un désordre vraiment touchant. Sous le costume

villageois qu'il avait pris il devait se servir du premier prétexte, et ne pas revenir, au péril de sa tête, sans avoir fait sa commission. On avait absolument refusé de me voir avec mystère; mais si je voulais venir en visite je serais bien reçu. Je sentais que cela ne me mènerait à rien, et qu'il n'y avait qu'une démarche aventurée, et qui la compromît à ses propres yeux, qui pût avancer mes affaires. Je récrivis donc, et l'épouvantai de mon désespoir, si elle ne consentait pas à me parler à la ferme où je m'étais établi. Je promettais d'ailleurs de repartir immédiatement. L'ingrate consentit donc à venir me trouver; ce qui est bien différent! Ce que je lui dis, un autre l'eût dit comme moi; ce qu'elle répondit fut aussi ce qui devait être : elle me conjura de m'en retourner; je la suppliai de revenir. J'obtins ma demande sans avancer d'un pas, à cela près de quelques caresses dérobées par le désir, et réprimées par la pudeur.

On ne pouvait guère être plus en règle de part et d'autre.

Mon confident (je dois le dire, à son honneur) ne perdait pas son temps : plus décisif que son maître, il était du dernier bien avec Mlle Leblanc, une des femmes de Mme de R**. Il obtint par la vigueur de ses prières mon introduction dans le château, et qui mieux est, dans l'appartement

de sa maîtresse, pendant le souper. L'obligeante suivante n'y mit pour condition que ma parole d'honneur de ne convenir jamais qu'elle eût aidé ma témérité. Me voyez-vous derrière les rideaux, ayant l'air d'un voleur, et tremblant comme si j'en avais été un? Enfin on vint se coucher, parce que c'est à peu près la conclusion de toutes les journées. On est au lit; un bougeoir jette une clarté assez pâle : on lit *Clarisse*, si barbarement traduite par l'abbé Prévost. Je me montre, elle crie à faire peur; je demande un pardon qu'on n'a point l'air disposé à m'accorder: je proteste de ma candeur, de l'impuissance où mon respect et mon cœur mettraient mes sens de compléter l'attentat qu'on redoute. Elle m'ordonne, avec toute la dignité de la circonstance et la figure de l'événement, de me retirer; j'en démontre l'impossibilité, et demande pour toute grâce d'être souffert jusqu'à l'aurore, avec laquelle je sortirai aussi pur qu'elle du crime dont on me suppose si gratuitement l'intention. Grands débats; je m'établis sur une chaise, successivement sur le bord du lit; et vers les trois heures du matin, après tous les sermens d'un impuissant, je prends possession de ce lit comme si j'avais été feu M. de R** lui-même. J'en avais tous les droits quand je m'en fus par la fenêtre me coucher à la ferme, dans une espèce de gre-

nier où la meûnière du village avait mis des draps, dont il n'y avait pas moyen de lui offrir la moitié : son brevet de sagesse était écrit dans tous ses traits en caractères de la laideur la plus amère. Je crois qu'elle en était bien fâchée, la laideur étant un très-grand désavantage, une sorte de malheur,.... moindre seulement qu'une extrême beauté. Plusieurs nuits se passèrent encore en veilles suivies de plusieurs jours qu'il fallait bien consacrer au sommeil pour rétablir l'équilibre; mais ces visites nocturnes devenant dangereuses pour elle et fatigantes pour moi, je la précédai à Paris de très-peu de temps, moins de quinze jours après en être parti.

De tout ce qu'on vient de lire on pourrait conclure que Mme de R** était une femme facile : on se tromperait : elle ne l'a jamais prouvé ni avant ni depuis. Mais les circonstances sont plus fortes que les femmes les moins faibles; les meilleures résolutions sont déjouées par le hasard; et c'est surtout en amour que les événemens sont le résultat de la surprise et de l'occasion.

A son retour, la trouvant contrainte et gênée, je l'invitai avec tendresse à m'ouvrir son âme : elle m'avoua avec confusion qu'elle avait trahi des engagemens sacrés, qu'elle ne s'appartenait plus, qu'elle était liée à Victor de Broglie, le premier homme qui eût reçu des sermens qu'elle

ne se pardonnait pas d'avoir violés, et qu'elle comptait assez sur mon honneur non seulement pour ne pas abuser de sa confiance, mais encore pour la rendre à un attachement auquel elle confessait qu'elle tenait encore, et qu'elle ne dégraderait plus par une autre infidélité. Je demandai avec instance un portrait qui me fut accordé avec grâce; et prenant le seul moyen d'être regretté (s'il en est un possible quand on est quitté), *je m'éloignai comme un honnête homme,* la laissant à ce rebelle insignifiant, dont j'ai esquissé ailleurs le portrait, et qui, comme tant d'autres, paya depuis de sa tête les fautes de sa nullité.

Cette intrigue d'un moment n'eut rien de bien flatteur; elle eut la vitesse d'un éclair, et comme lui ne laissa point de trace. Je ne pus attribuer ce succès qu'à des chevaux de poste, qu'à une manœuvre prompte et hardie, qui me livra une place pourvue de tout ce qu'il fallait pour ne pas se rendre; et la capitulation n'eut pas de suite. Ce fut le triomphe de la ruse, et non celui de la valeur : une surprise, et point une conquête. Je fus sacrifié à un fat assez médiocre, et je dus me croire bien peu séduisant, puisque je ne le fis pas renvoyer. Mais c'était un de ces amans qui ne se laissent point quitter, et qui tiennent toujours un bout de la chaîne qu'ils font porter. Immortels tyrans ils s'acharnent sur un

cœur, et veulent le dévorer tout entier, comme l'insatiable vautour a fait de Prométhée son éternelle proie. On dirait qu'il n'y a qu'une femme au monde à laquelle ils ont avoué leur impuissance d'en retrouver une autre : on croirait qu'ils ont forcé sa peur à faire un bail pour la vie avec leur *ingénérosité*. De tels hommes ne se renvoient pas : on peut se dépiter de les avoir pris, mais on ne se félicite pas d'en être quitte.

Je l'abandonnai à son esclavage.

Il y a des époques dans la vie où l'on pourrait penser que la fortune a l'œil sur vous, et s'amuse à vous jouer tous les mauvais tours dont peut s'aviser la malice. On a sans doute remarqué que je n'étais pas en veine de bonheur depuis quelque temps : le reste de ce chapitre montrera que c'était un parti pris, et que mon étoile avait pâli. Mais il faut dire aussi qu'on met trop souvent ses propres torts sur le compte de la fortune, quand l'étourderie et l'inconduite sont les véritables ennemis qu'on devrait accuser.

Je m'exécute de bonne grâce pour l'instruction de la jeunesse, dût le cours d'enseignement que je lui soumets me donner quelquefois un peu de confusion !

Je m'étais attelé au char d'une Mlle B**, jolie et piquante, connue surtout par le bonheur prompt avec lequel elle a ruiné le comte Des*** : elle n'en

sais où, du train enfin dont j'aurais mené Bouvart ou Portal à mon meilleur ami mourant. Je rencontre une maison roulante traînée par deux chevaux massifs que conduisait un cocher vêtu d'un habit *marron*. Je veux, comme de droit, *couper* cette burlesque machine; mais le cocher fort impertinent, et traitant de puissance à puissance avec les cabriolets, s'y oppose. Je détache un grand coup de fouet sur cette figure téméraire qui ne suivait pas la ligne droite; mais le drôle, sans s'émouvoir, appuie sur sa droite, et, dans le mouvement oblique que je fais pour n'être pas broyé, je tombe du haut du rempart dans la rue Basse-Saint-Denis où l'on bâtissait : les garde-fous avaient été enlevés.

C'était une chute d'environ trente pieds, calcul modéré. Mon cabriolet est en cannelle, le cheval n'est qu'une plaie; le *groom* a sauté à cinquante pas, il a la tête cassée, un déboîtement, deux luxations; il n'est pas clair qu'il ne se soit pas enfoncé une côte, il crie à épouvanter tout le quartier : la moitié de ses habitans est accourue. La princesse de théâtre s'est évanouie, après deux cris à fendre les cœurs les plus durs, plus touchante que dans ses meilleurs rôles : elle saigne abondamment. Il est impossible de savoir d'où viennent ces torrens de sang;.... c'est fort heureusement du nez. Moi, brisé, moulu,

le chapeau enfoncé jusqu'au menton, pris comme Hippolyte dans les rênes, le fouet cassé en mille pièces dans ma main déchirée, couvert de boue, mes habits en lambeaux, je suis couché sur le cabriolet renversé. D'orgueil je veux marcher, je retombe; je me démène, et me relève : je veux courir après le scélérat qui ne mourra que de ma main. Il a mis ses éléphans au galop, je l'ai perdu de vue; je ne sais pas même à qui appartient ce poulailler armoirié. Je finis par une défaillance, et par les honneurs d'une syncope. On me porte chez Charlard, apothicaire de M. le duc d'Orléans. Il est minuit avant que je sois rentré chez moi : nous sommes tous saignés. La rage, la confusion sont à leur comble. Je me guéris; il le faut bien après dix mortels jours passés sur un sofa. Je fais des recherches; c'est M. R**, intendant de C**, ou plutôt son horrible cocher (le cocher d'un robin,.... d'un intendant!) qui m'a pensé réduire en atomes! Je veux laver dans son indigne sang la plus mortifiante de toutes les catastrophes. Je cours chez lui, j'entre dans sa cour, j'ai un pistolet de poche, j'assomme de cent coups de canne l'audacieux cocher, avant qu'on l'arrache de mes mains. Son maître paraît, dans ma rage aveugle je veux fondre sur lui. Il parle, me reconnaît, balbutie encore : j'ai le mauvais goût de l'accabler d'injures, et de lui proposer une épée,

des pistolets;.... que sais-je encore? Il se justifie, dit je ne sais quoi de son état qui, comme l'Eglise apparemment, avait horreur du sang. Mme l'intendante arriva aussi. Je suis insensiblement dans le salon; tout le monde pleure, je suis à la veille d'un évanouissement; je crois qu'on me jeta de l'eau au nez qui me fit garder un reste de contenance. Je me résumai par l'attendrissement. Grandes excuses de part et d'autre. J'y dîne trois jours après. La plus heureuse harmonie est établie. Cependant l'intendant reste un peu pédant; Mme sa femme, très-loin d'être jolie, parle sans cesse de la cour où elle ne met pas le pied, ne tarit point sur la province où elle tient la sienne, et qui produit du vin beaucoup meilleur que celui qu'on boit chez elle : toutes considérations qui, en somme, me chassèrent de chez eux sans retour, en moins de six mois.

Une autre scène, moins tragique, mais presque du même genre! Elle appartient encore à cette [illegible] voiture nommée cabriolet, qui devrait être défendue partout ailleurs que dans la grande route.

Je revenais de Saint-Mandé avec le comte A. Du Luc, lorsque, dans la rue Saint-Antoine, un Monsieur en habit rouge galonné se jeta dans la tête du cheval, comme par partie de plaisir. Il fut enlevé comme une paille légère. Je me je-

tai sur les rênes malgré Du Luc : nous arrêtâmes (faute que je n'ai pas refaite depuis), offrîmes secours, excuses, argent. Nous sommes déjà cernés par cette populace qui en voulait dans ce temps-là aux voitures, comme elle en a voulu depuis aux châteaux, comme elle en voudra toujours à ce qu'elle convoite et n'a pas : elle pousse des cris de fureur, ne parle que de briser la frêle voiture, et de couper les jarrets du cheval. Nous étions fort embarrassés, lorsqu'un marchand de chevaux qui, comme curieux seulement était dans la foule, fit la proposition de nous mener chez le commissaire, qui statuerait sur les indemnités à offrir au particulier lésé. Le mot *commissaire* nous irritait déjà, quand un coup d'œil, prompt et expressif, nous décida à nous mettre à la merci de cet orateur. Effectivement, avec toute l'autorité de son métier, il s'empare du cheval, monte dans le cabriolet, nous suit au pas, et a disparu avec lui avant que nous soyons chez le juge subalterne, et s'en va droit à l'hôtel Du Luc. Le commissaire, quand nous arrivâmes, était fort occupé de ses propres affaires, et s'excusa de nous voir. Mais il envoya son représentant, faquin grossier et imbécille qui, sans s'informer à qui il avait affaire, se préparait d'un air dédaigneux à verbaliser, et s'échappait en propos fort peu mesurés. Son ton changea quand il nous vit lestement ou-

vrir toutes les portes, pousser le brutal qui voulait s'y opposer sur une chaise qu'il brisa de son poids, appeler le commissaire à haute voix, qui se présenta avec toute la majesté d'un juge dans ses fonctions les plus augustes. Nous déclinâmes notre nom : il voulut bien devenir un tout autre homme. Il prit immédiatement toutes ses mesures pour mettre un terme à cette odieuse aventure; il voulut néanmoins faire paraître le blessé, qui ne se trouva plus. C'était un homme aisé, qui avait été entraîné par la multitude, et qui fut aussi pressé de nous quitter, dès qu'il le put, que nous fûmes charmés d'être débarrassés de lui.

Restait cette populace agitée qu'il fallait satisfaire comme si elle avait eu à réclamer. On lui persuada avec peine que nous étions sortis par les derrières de la maison : plus d'une heure se passa avant qu'elle fût tout-à-fait dispersée; elle s'écarta enfin comme les flots expirés au rivage se retirent en grondant. Le commissaire était un homme de plaisir et de bonne compagnie, logé à merveille, et ayant un ton parfait. Sa femme survint, et avait aussi très-bon air : la beauté n'avait pas encore déserté ce visage où long-temps elle s'était complue; et dans quelques heures que nous y passâmes, comme on va le savoir, nous ne songeâmes point qu'une autre dût être plus aimable. Mais ce qu'il y avait de remarquable

dans la famille de ce Minos du quartier était une nièce, son unique héritière, qui venait de s'embellir en pleurant. Il séchait ses larmes quand nous étions entrés chez lui. Du Luc, toujours extraordinaire, s'avisa de dire que puisque le hasard lui avait procuré le plaisir de *faire sa cour* à ces dames, il en profiterait plus long-temps : j'eus beau le tirer par son habit jusqu'à le déchirer, il s'établit. Le commissaire, qui n'en fut pas fâché, ne crut pouvoir faire moins que nous proposer *de lui faire l'honneur d'accepter un souper de famille*. Mon compagnon de malheur, qui semblait avoir pris toute la soirée sur son compte, répondit par un déluge de complimens qui tous voulaient dire, oui.

En attendant un souper, qui fut véritablement incroyable de splendeur et de bonté (c'étaient *les Noces de Gamache*), notre hôte crut devoir nous initier dans les secrets de sa famille : il voulut bien nous mettre au courant de ses chagrins domestiques. Sa digne moitié (toute femme est peintre) en fit encore un tableau plus touchant. Ils avaient marié cette jeune personne à un officier du génie qui non seulement n'avait rien fait pour son bonheur, mais qui encore, entre mille autres mauvaises qualités, avait eu le tort exécrable de battre sa femme. « Cela ne serait » rien, s'écria-t-elle, s'il m'avait aimée! » Cette

naïveté de cette chère petite, devant des étrangers, me parut sublime à la manière de Racine, qui doit être à ce sexe ce que celle de Corneille est aux hommes. Il s'ensuivit une longue conversation sur les gens qui battent leurs femmes; j'en pris occasion de témoigner une inexprimable horreur pour cette classe de réprouvés : j'en fus récompensé par toute l'admiration de la maîtresse de la maison. Un *amendement* vint à peu près me la ravir, ayant déclaré qu'il était affreux et de mauvais goût de battre sa femme, mais que c'était permis avec sa maîtresse : c'est fort différent!

Mme la commissaire se récria, ajoutant qu'au reste les *créatures* qui manquaient à leurs devoirs, et qui prenaient *des galans*, ne méritaient pas *beaucoup de cérémonie*. « Et remarquez, mes» dames, criai-je avec une sorte d'enthousiasme, » que le plus sage des mortels, le divin Socrate, » frappa un jour sans scrupule une courtisane, » et dédaigna ce grand moyen avec la peste de sa » vie, avec cette Xantippe, cette furie domes» tique qui le désola, qui mit sa sagesse aux plus » rudes épreuves, et qui aurait triomphé, si elle » avait pu arriver aux honneurs d'un soufflet, à » la faveur d'une croquignole, ou au plaisir d'être » pincée : ce grand personnage, trop avisé pour » se mettre si avant dans son tort, la laissa dans

» tous les siens. Je l'ai épousée, avait-il dit à » Xénophon, parce qu'elle exerce ma patience, » et qu'en la souffrant je puis supporter tout ce » qui peut m'arriver de la part des autres. » Mais il n'y a que Socrate, continuai-je, mes» dames, qui ait pu dire de ces choses-là; car » si l'on consent à prendre chez soi, de temps en » temps pour sa santé, une potion amère, il ne » s'ensuit pas cependant qu'on se résigne à boire » de l'absynthe quand *on dîne en ville.* »

Ces dames rirent beaucoup de ce que je comparais le mariage à une médecine amère; et je les fis aisément convenir que c'était cela, et rien de mieux, quand ça n'était pas ce qu'il y a de plus doux au monde.

« Enfin, monsieur, me dit la plus âgée, j'ai sur » cette matière des idées que vous traiterez de » gothiques, si vous le voulez; mais je pense et » croirai toujours qu'un homme, amant ou mari, » qui bat sa femme, et qu'une femme, mariée » ou non, qui se laisse battre, sont des phéno» mènes. Quant à moi, si je m'étais mêlée de » l'amour dans mon bel âge, et qu'un imperti» nent, l'eussé-je adoré, se fût avisé de lever la » main sur moi, je ne le lui aurais pas rendu, » parce que c'est trop ignoble; mais j'eusse appelé » à mon secours les lois et les hommes : je me » serais plutôt perdue en révélant tout à M. le

» commissaire ; j'aurais rompu une indigne chaîne, » et signalé le monstre à l'exécration des deux » sexes. »

Une fureur si naïve nous divertit démesurément.

« Vous observerez, madame, repris-je, pour » compléter son indignation, que ce sont surtout » les reines, les impératrices, les grandes prin» cesses, qu'il faut battre, ... bien entendu qu'elles » le méritent : c'est surtout là que la moindre » injustice est un crime.

» — Comment, monsieur, des reines ! Si je » l'étais, si sur un trône je faisais la folie d'avoir » un amant, et qu'il eût l'audace sacrilége de » me frapper (le mot seul fait frémir), je le ferais » pendre !

» — Point du tout, madame, cela vous paraî» trait piquant, vous l'en aimeriez mieux : telle » qu'une des plus grandes impératrices qui dans » les temps modernes aient porté un sceptre, » vous diriez avec enthousiasme à votre confi» dente : Félicitez-moi, ma chère amie, je sais » depuis hier que je suis aimée, *il* m'a battue. » Il en serait de même avec vous, madame ; cet » oubli de toute convenance vous semblerait ce » qu'il est : le complément de la tendresse en » délire, le dernier témoignage de la passion exal» tée. Vous sauriez gré à l'homme que vous au-

» riez élevé jusqu'à vous de vous aimer assez pour
» ne pas vous craindre, et vous lui trouveriez,
» comme tout votre sexe, le plus grand des char-
» mes, celui des mauvais procédés. Et puis il y a
» battre et battre; un homme de bonne compa-
» gnie a pour cela une manière qui n'est pas celle
» des crocheteurs : ensuite cela doit être rare :
» tout ce qui est prodigué perd de son prix. »
Voyant alors son étonnement et celui de tous ces honnêtes gens-là (Du Luc excepté, qui jurait que j'étais un monstre, et homme à le faire), « Je vais,
» mesdames, continuai-je gravement, vous ex-
» pliquer mes principes sur ce point vraiment
» délicat. Frapper sa femme est une atrocité stu-
» pide : elle est la mère de vos enfans, porte votre
» nom, il faut vous respecter vous-même en elle.
» Liée pour la vie par un serment au moins té-
» méraire, suite d'une institution essentiellement
» vicieuse, il faut la plaindre. Mais celle qui dans
» l'usage de toute sa raison, de toute sa liberté,
» n'a de chaîne que son goût, de lien que son
» amour, d'obligations que sa volonté, de néces-
» sité de tromper que son penchant, de prétexte
» pour vous tourmenter que l'instinct du mal :
» celle que vous aimez par un choix réfléchi et
» prolongé, que vous savez d'autant moins quitter
» que vous seriez maître de le faire; celle qui,
» prodigue de toutes les recherches de la passion,

» vous a enlacé dans tous les piéges de l'amour;
» qui s'est rendue indispensable à vos plaisirs,
» nécessaire à votre existence; qui, par les ser-
» mens volontaires qu'elle ne tient pas, vous a
» arraché tous ceux auxquels vous êtes fidèle;
» celle enfin avec laquelle c'est un tourment de
» vivre, mais dont ce serait un malheur plus hor-
» rible de se séparer : .... pourquoi ne serait-il
» pas permis, après avoir épuisé les procédés de
» la persuasion la plus ingénieuse, ceux de la
» tendresse la plus délicate, d'essayer avec ména-
» gement et progression quelques uns de ces pro-
» cédés violens qui.... ressemblent.... à ce qu'on
» nomme.... *battre*, afin de produire un de ces
» grands mouvemens qui rétablissent l'ordre; afin
» de créer une de ces fortes impressions qui, dans
» la pire des hypothèses, laissent au moins de
» profondes traces, et feront vraisemblablement
» germer des fleurs et des fruits salutaires dans
» ces sentiers de l'amour où des ronces, des épines
» et des chardons s'en allaient croître? Elle pleure
» déjà, c'est beaucoup : elle en sera meilleure.
» Son amant est à ses genoux (quelques heures
» après, pour que la leçon ait eu le temps de
» fructifier) : il finit par pleurer lui-même d'avoir
» été forcé de profaner l'autel où brûle son en-
» cens. Quelle heureuse transition! quel utile con-
» traste! Comme ce mélange d'attendrissement

» et de sévérité, de force et de faiblesse dans un
» homme *aimé* et qui n'a *pas tort*, va produire
» un effet avantageux! Quel doux raccommode-
» ment! quelle clarté après ce nuage! quel tendre
» orgueil elle va mettre à pardonner à son vain-
» queur qui s'humilie! quelle magie dans toutes
» les paroles qui vont se dire, dans cette confu-
» sion d'idées qui se croisent! Heureux mortel!
» qu'il va être aimé, s'il est aimable!

» Que si vous parlez de sang-froid, mesdames,
» devant un honnête homme de frapper une de
» vous, de vous qui êtes sous notre protection
» immédiate, de qui la faiblesse est la défense,
» tous nous nous récrierons avec cette horreur
» qu'une mauvaise action inspire; tous nous jet-
» terons feu et flamme contre le misérable qui
» déshonore notre sexe et outrage le vôtre : c'est
» là le premier mouvement, c'est une théorie
» générale. Mais qu'il y a loin d'une discussion
» flegmatique, à se trouver aux prises avec l'oc-
» casion, avec la jalousie, et toutes les autres
» rages de l'amour! D'ailleurs, et j'ai eu l'honneur
» de vous le dire, c'est un expédient dont il faut
» être avare, une rigueur qu'il ne faut déployer
» que dans les conjonctures les plus critiques,
» surtout avoir deux fois raison avec une femme
» qui a eu long-temps tort; il faut s'y prendre de
» bonne grace, demander pardon de meilleure

» grâce encore : il faut savoir pleurer; et être
» singulièrement sûr de mille moyens subséquens
» qui constituent le grand et bel art.... de se faire
» pardonner. »

La nièce jura ses grands dieux qu'elle n'avait jamais entendu rien de si raisonnable que ma dissertation. Le commissaire avalait du vin de Champagne à grands traits, comme un homme à qui tout ce verbiage était depuis long-temps étranger. Du Luc, jetant la moitié de son vin sous la table, lui faisait raison avec un empressement perfide; et sa vertueuse épouse, qui n'avait jamais connu les orages de la jeunesse, restait dans son opinion, insensible comme une cendre ancienne et froide qui ne recèle et ne reçoit aucun feu.

Il était une heure du matin quand nous prîmes congé de ces honnêtes gens. Le commissaire se mourait d'envie de nous reconduire; mais, solidement ivre, il s'était incorporé dans sa chaise. Les dames, que l'exposé de mes principes, que je leur assurai n'être qu'une plaisanterie, avait rendues rêveuses, et que les folies de Du Luc, qui avait de l'esprit naturel, avaient diverties, semblaient livrées à l'étonnement d'une soirée si peu prévue; elles nous dirent adieu comme à d'anciens amis que l'on regrette, et nous auraient accompagnés jusqu'à notre voiture, sans la peur

que nous leur fîmes de les enlever; il y eût eu de la barbarie à y consentir, et à abandonner le commissaire à des valets dans l'état respectable où son hospitalité l'avait mis. Nous nous promîmes bien de nous revoir : peut-être sera-ce dans l'autre monde! . . . . .

. . Ce génie ennemi qui depuis quelque temps avait mis le feu dans mes affaires ne s'endormait pas. Lisez. . . .

Je n'allais plus aux foyers des spectacles, lorsqu'un jour j'entrai à celui des Italiens, pour parler à cette charmante Rosalie dont j'ai fait mention. J'étais assis près d'elle quand Mlle Colombe, sœur d'Adeline, vint aussi. Elle avait épousé, je ne sais trop pourquoi, le ressentiment de sa sœur, et crut que nous nous amusions à en plaisanter. Définitivement, elle se livre à des invectives, ose menacer et faire un geste de son éventail. Sur ce je me lève, la prends par le bras, la pousse dans le petit escalier qui du foyer conduisait au théâtre, en ajoutant : « Je sais que j'ai tort de » faire attention à vous et de me compromettre, » mais peut-être que quelqu'un sera assez fou » pour prendre votre parti, et c'est ce dont je me » soucie aussi peu que de vous. » Or celui à l'adresse de qui ces paroles pouvaient aller était M. de Lubersac, neveu de l'évêque de Chartres. Nous avions été élevés ensemble, et fort liés.

Depuis quelques mois j'avais aperçu quelque changement en lui, et me doutai bien qu'il s'était laissé insensiblement aller aux impressions qu'elle lui donnait. Elle court, s'agite, cherche son amant, exige de lui qu'il la venge, et n'a pas de peine à enflammer cette tête déjà très-ardente, ce jeune homme impétueux, trop *amoureux* d'elle, et qui l'était peut-être aussi trop d'une *affaire*. Lubersac me trouve aux portes du théâtre : il était accompagné de Dampierre, trop fameux depuis, et d'un autre officier aux gardes, de nos amis, devenu aussi célèbre sur une autre ligne, et dans un sens opposé. Il s'emporte avec excès, soutient que j'aurais dû respecter une personne qui avait l'honneur de ses bontés, proteste qu'il m'en fera repentir : il est d'autant plus piqué que, lié dès l'enfance avec lui, j'aurais dû lui témoigner plus d'égards, etc. etc.

Il y avait dans sa plainte quelque chose de vrai et de raisonnable ; mais comme elle était exprimée sans mesure et sans politesse, je répondis laconiquement que je regrettais, puisqu'il le prenait sur ce ton, de n'en avoir pas fait davantage. Pour conclusion, un rendez-vous à la place Louis XV, le lendemain matin à sept heures. Quand nous y fûmes réunis, le comte de Lubersac, son frère aîné, qu'il avait amené avec lui, s'avança vers moi. Il servait au régiment des gardes

françaises, avait une réputation et un ton excellens. Je l'aimais fort, et l'avais même toujours préféré à son frère que je connaissais pourtant de plus ancienne date. Il me dit qu'il était au désespoir de tout ce qui se passait, qu'il déplorait de nous voir les armes à la main; mais que, puisque c'était un malheur si avancé qu'il était irréparable, il se flattait que je ne trouverais pas mauvais que, dans sa sollicitude pour son frère et même pour moi, il eût résolu d'être son témoin. Le marquis de l'Aigle, mon second, prenant la parole, insistait sur ce qu'il se retirât, alléguant que c'était une inconvenance de seconder son frère. Mais je mis fin à cette conversation, et, l'embrassant, je le suppliai de rester. Nous en vînmes donc aux mains devant la maison de M. Beaujon, où, après nous être chargés avec fureur, je lui donnai un coup d'épée au haut de la poitrine, qui, quoique ne pénétrant pas très-avant, le renversa. Transporté de fureur il se relève, et bientôt après me blesse grièvement à l'aine droite.... Il fallut bien en demeurer là; le sang que je perdais ne m'aurait pas empêché de continuer, mais je pouvais à peine marcher. Une réconciliation suivit; mais je ne pus le faire convenir que le motif de cette rixe n'en avait pas valu la peine : c'était pourtant se donner en spectacle à trop bon marché, et cela ne nous fit pas beaucoup d'honneur. Pour dissi-

muler, autant qu'il était en moi, mon accident, et en arrêter la publicité, je me fis beaucoup de mal pour aller, le soir même, à la Comédie-Française; mais il fallut se résigner le lendemain, et pour plusieurs jours suivans, à s'ennuyer sur une chaise longüe. Les amies nées du duel, les femmes, dont l'intérêt appartient de droit à l'homme qui vient d'en avoir un, me tinrent compagnie; elles m'offrirent leurs bontés dans ma convalescence, et leurs faveurs à ma guérison : l'indulgence du boudoir venge du blâme des salons.

Un matin, à ma grande surprise, arriva chez moi, M. Rétif de la Bretonne *, que je ne croyais pas connaître, et avec qui je ne me trouvais dans

* Nicolas-Edme Rétif de la Bretonne, romancier cynique et bizarre, nommé quelque part le *Rousseau du ruisseau*, naquit en 1734, près d'Auxerre, d'honnêtes cultivateurs. Après avoir vécu du produit de divers métiers ignobles, il vint à Paris travailler comme garçon imprimeur, et finit par faire lui-même des livres. Appelé à peindre les mœurs du bas étage et les turpitudes de la société, il ne fréquentait ordinairement que les tavernes, les petits spectacles et les lieux de débauche, pour y trouver des sujets de composition qu'il traitait avec beaucoup de chaleur et une inconcevable rapidité. Il mourut presque inconnu, à Paris, en février 1806, à l'âge de soixante-douze ans, après avoir enfanté et publié plus de deux cents volumes, presque tous oubliés aujourd'hui. On doit convenir néanmoins qu'il avait un but utile, et qu'en peignant les désordres qui sont la suite des mauvaises mœurs, il se proposait de les corriger. Ses livres eurent une grande vogue, surtout dans les pays étrangers. Sa conduite comme ses écrits offrait un mélange continuel de folie et de sagesse, de sottise et de raison.

aucun rapport. Il me rappela m'avoir vu chez la comtesse de Beauharnais, qui tenait, ce qu'on a nommé fort mal à propos un bureau d'esprit; mais il s'y rassemblait bonne compagnie en hommes du monde, et en gens de lettres d'un mérite fort inégal : j'y avais été moi-même deux ou trois fois. Mais autant j'aime l'esprit, autant j'en hais les apprêts : je n'y étais pas retourné. L'auteur du *Paysan perverti* me dit avoir beaucoup entendu parler de moi, qu'il était venu me demander *quelques anecdotes érotiques de ma vie*, en un mot *quelques aventures marquantes* qui pussent occuper une place avantageuse dans un ouvrage de longue haleine qu'il méditait depuis long-temps, qu'il voulait écrire pour la postérité, et non pour des contemporains dont il était *las*. Il fallait rire de l'objet d'une telle visite; il eût été absurde de s'en fâcher; mais je l'assurai que ma vie avait été d'une stérilité effrayante, et que je le remerciais de son attention. Je le priai de me supposer assez de goût pour sentir que je manquais une occasion précieuse de percer chez nos neveux, de me réserver sa bonne volonté et ses pinceaux pour de meilleurs temps, et de croire que, puisqu'il m'avait jugé un sujet de quelque espérance, je pouvais un jour concourir utilement à son plan, en lui communiquant, dans un avenir que j'espérais, des anecdotes dignes de ses

couleurs si neuves et de sa touche originale. Mes complimens le charmèrent : il était encore plus enchanté de ses ouvrages. Il n'hésita pas à m'avouer que le *Paysan perverti* était un livre du premier ordre, qui durerait autant que la langue qu'il avait enhardie à *parler de tout*, et aussi longtemps que la nature qu'il avait prise au *pied-levé*. Il se félicita d'avoir été méconnu par un siècle *fade* et *rapetissé* : les calomnies des journalistes et des académiciens, qui n'avaient pas sa mesure, étaient ses premiers titres à l'immortalité.

Je répondis à tout : « C'est juste. » Je lui fis la révérence : il s'en alla.

Quoi qu'il en soit, c'est un homme difficile à juger : on se compromettrait en le louant beaucoup, et il est pourtant aisé d'être injuste envers lui. Quelques-unes de ses productions semblent être celles d'un écrivain en délire; il est inintelligible pour ses lecteurs et pour lui-même. Ailleurs vous le retrouvez original et piquant, avec le cachet d'un esprit qui manque de goût, et qui par cela même en est plus près de ressembler au génie. On a de la peine à se résoudre à le lire quand on a parcouru ses ouvrages au hasard, mais il n'en est presque aucun qu'on n'achève quand on l'a commencé : il y a des pages, souvent si extraordinaires (dans l'acception favorable de ce terme), des passages, quelquefois si remar-

quables, qu'il nourrit jusqu'au bout votre espoir qui souvent est déçu. Il traite des sujets presque toujours ignobles, et s'il les traitait supérieurement, ce serait un genre, et sa justification; mais le reproche capital dont on ne peut l'absoudre, c'est qu'il est presque toujours graveleux et indécent, qu'il se complaît dans des tableaux qui blessent souvent la pudeur et la délicatesse, autant que la vraisemblance et la raison. Quoiqu'il ait une invention féconde et variée, je ne ferai pas l'éloge de son imagination, parce qu'il est facile d'en montrer lorsqu'on lui ouvre un champ sans limites. Mais, dussé-je faire sourire quelques esprits délicats et trop difficiles, j'ai eu le courage de lire à peu près tout ce qu'il a composé et de traverser tout le fatras et quelquefois toutes les ordures qui le séparent d'un lecteur difficile, et je confesse que si j'ai souvent haussé les épaules de pitié, il m'a fait aussi rire, frémir et pleurer.

Certes, le *Paysan perverti* est l'ouvrage d'un homme fort! Toute la vigueur d'un génie mâle, mais désordonné, y domine; toute la fertilité d'une imagination démesurée, mais riche, vit dans ces tableaux, que peu de mains auraient choisi de tracer, se déploie dans ces cadres que le goût et la délicatesse peuvent réprouver, mais où il faut admirer l'art énergique qui les a remplis : c'est

le Teniers du roman, son livre est *les Liaisons dangereuses* du peuple.

Je n'ai point oublié trois jours passés bien agréablement dans la vallée de Montmorency avec M. de La Harpe. Pendant quelques promenades, je m'étais surtout attaché à connaître son avis sur plusieurs gens de lettres vivans. Je me souviens d'avoir modifié son opinion sur Rétif de la Bretonne, non par des raisonnemens, mais par des citations. Il daignait à peine en parler d'abord; je choisis un grand nombre de morceaux du *Paysan perverti*, et le fis convenir qu'il était fort extraordinaire de trouver autant d'or dans ce fumier-là. Je connaissais son antipathie pour le talent de Roucher : vainement trié-je soixante à quatre-vingts des meilleurs vers du poëme *Des Mois*; il les savait à peu près, et, avec ce goût si pur * qu'il a conservé l'un des derniers parmi nous, il rejeta la plus grande partie de mes protégés : avec ce talent d'aigle qu'il avait pour la critique littéraire, il les réduisit presque à rien. Venait le tour de Rivarol, qui n'avait pas fait grand'chose alors : il était peut-être plus connu

* Il a laissé une portion de cet héritage à un petit nombre d'hommes, et l'a légué particulièrement à M. de Fontanes, son ami, son disciple et son rival, dont il est à déplorer peut-être, pour la gloire des lettres, que les jours soient absorbés par des occupations d'un autre ordre. (*Note de l'Auteur.*)

par *le Chou et le Navet*, que par le chant de l'*Enfer du Dante* qu'il avait traduit, que par son *Épître au Roi de Prusse*, et le *Discours sur l'universalité de la langue française*, couronné à Berlin; quoiqu'il y ait dans cette production un grand luxe de style, infiniment d'esprit, que déparent un peu l'entassement des comparaisons, des métaphores, des images souvent plus brillantes que justes, et les taches enfin de sa *manière*. A tout prendre, ce n'en est pas moins un ouvrage bien pensé et exécuté avec élégance et précision; et dans le temps dont je parle, il avait donné de grandes espérances, et, à mon avis, tous les gages d'un beau talent. M. de La Harpe ne partageait pas cette opinion, et certes, il était sincère dans sa sévérité. Il a peut-être, me dit-il, l'esprit d'un homme de lettres distingué, mais il n'a pas assez de caractère pour le devenir : c'est un improvisateur français. Rivarol a malheureusement fait un peu tout ce qu'il fallait pour justifier cet horoscope de notre Quintilien.

Il était au contraire partisan décidé de Beaumarchais : ce dernier m'ayant dit des injures dans des vers aussi mauvais que peu connus, et inhumé des invectives dans une gazette à la main rédigée par le sieur A**, je répondis à l'auteur de Figaro (ce qui n'était pas de bien bon goût) par une douzaine de vers où il y avait plus de

virulence que de talent. Une femme de sa connaissance et de la mienne lui avait fait accroire que j'avais composé deux couplets bien médiocres, que Champcenetz s'attribuait, et dont Bouville, son camarade au régiment des gardes *, était vraiment l'auteur : je montrai mes vers à M. de La Harpe. « Croyez m'en, dit-il après les » avoir entendus, brûlez cela; rapprochez-vous » de Beaumarchais : c'est un homme de beau» coup d'esprit; il ne faut se brouiller qu'avec » les sots.

» N'allez pas me faire de cela un *commande» ment*, répondis-je, vous me mettriez mal avec » la moitié du monde. »

L'a-t-on abreuvé d'assez de fiel l'auteur de *Warwick?* il a pesé au poids du sanctuaire toutes les réputations, on lui a refusé d'en mériter une. Presque toutes ses décisions littéraires seront des arrêts sans appel dans la postérité, on a eu l'air de douter qu'il en serait connu. Il a composé un livre immortellement classique, un livre qui a honoré la littérature française à son déclin, qui nous a absous du reproche d'impuissance de produire un ouvrage digne des bons temps, dans ces jours voisins de nos discordes civiles, ou

* Le vicomte de Bouville, riche, joli homme, plein d'esprit et de grâces, mort jeune des suites de la petite vérole, avant la révolution.

dans ceux qui les ont éclairées; et malgré ce titre incontestable, on lui a long-temps tout contesté. Voilà ce que c'est que de juger les vivans, de dispenser la gloire, et d'adjuger la fumée et le vent! Le repos s'envole avec eux!!..... Il conserva précieusement la tradition du beau, et, du milieu de cette mer de sang qui menaçait de tout engloutir, il jeta sur le rivage le dépôt de ce goût exquis que recèlent les grands modèles, et le code où l'on s'instruit à les imiter sans les copier : il mérita enfin la réputation d'un excellent écrivain, et celle du plus utile des rhéteurs. Il n'a presque joui de rien, il eut la douleur de laisser quelques parties de son travail inachevées. Toujours livré à d'amères disputes, souvent en proie aux alarmes d'un amour-propre mécontent, se consumant pour s'asseoir à la place qu'on lui disputait, il est mort au moment où son mérite commençait à en imposer à l'envie, et où les contemporains n'osaient plus lui dénier une part de la justice des générations qui s'avancent. C'est donc là le fruit de tant de veilles! le prix de travaux si constans! la palme fanée de l'assiduité de toute la vie!.... et moi qui trace ces lignes, qui s'est avisé pour moi de la justice? Qui m'a donné ma place et qui me la fixera? j'ai écrit des morceaux que j'ai vus traduits dans les langues étrangères dont pourtant peu de

gens m'ont parlé, et que tant d'autres n'ont pas connu du tout! Il est vrai que j'ai fait quelques chansons que j'ai eu la consolation d'entendre chanter dans toute l'Europe.

O vanité des vanités!

Qui me fera la réputation qu'une imagination assez brillante, un style à la fois nerveux et facile, ont méritée peut-être? où est celui qui appréciera mon talent dont je ne me soucie pas plus que de la renommée? je lui abandonne mon « moi », un homme tout entier qui ne se trouve aucun mérite, absolument à lui, à valoir quelque chose, et qui dédaigne la modestie qu'on prend au mot, et l'amour-propre dont on se moque. Je n'ai donc garde de songer à la postérité * dont je me soucie encore un peu moins que des rivaux. J'affranchis d'avance mon tombeau d'une pierre vaniteuse qui dirait mes titres à la postérité, quand je ne serai plus qu'absence, ténèbres, silence et poussière.

* Je crois que ceux qui ont élevé les pyramides d'Égypte, seraient un peu désappointés, s'ils revenaient au monde, d'y trouver qu'on ne sait pas même leur nom ; c'est un peu décourageant pour les amateurs de l'immortalité!..... Et quand on les saurait, ces noms!..... (*Note de l'Auteur.*)

CHAPITRE XXI.

Ce contentement personnel, cette confiance, cette présomption de la jeunesse, cette supposition qu'il faut avoir du mérite pour plaire et pour réussir, vous en rirez vous-même quand vous serez un peu plus philosophe (dans l'acception honnête de ce mot), et quand une façon de penser plus mûre aura remplacé cet amas de prestiges qui s'évanouissent avec le printemps de la vie, chez ceux qui ne sont pas destinés à mourir de vieux enfans; car vous aurez plus d'esprit que vous n'en avez, vous ne ferez pas même grand cas de celui que vous aurez eu jusqu'ici, et à peine en ferez vous un peu de tout celui qu'on peut avoir.

Haute opinion que les jeunes gens ont d'eux-mêmes et de la vie. — Mon illusion dans ce genre détruite. — Le marquis de Fénélon et Mme de Bauvilliers. — Auguste Vestris. — Mot du duc de Fitz-James à son sujet. — Le vicomte de Pons. — Mme de C..., le marquis de Montesquiou et l'abbé de ce nom. — Portrait de la manière d'être du premier, quand il était lié avec une femme. — Couvent de Panthemont. — Mon attachement pour Mme de C.... Le vicomte de Pons veut se venger. — Portrait de Mme de C.... Son histoire. — Le prince de Montbarey vient au secours de Mme de C.... persécutée. — Le comte de Montmorin. — — Querelle avec Moreton de Chabrillant. — Quelques anecdotes relatives à ce personnage. — Portrait du baron de Grimm. Une jolie Anglaise. — Elle me joue un tour ridicule — Mlle Arnould. Son souper, sa maison, sa société. — Le comte de Lauraguais. — Le comédien Molé. — Mme Raymond. — Son histoire. — Vanité des réputations. — Je deviens amoureux

d'elle. — Bêtises honteuses que fait faire l'amour. — Digression. — Deux causes peu remarquées de la Révolution. — Récit sommaire auquel je suis conduit sur ma généalogie. — Anecdotes relatives au marquis de Tilly-Blaru. — Début de mon père et de mes oncles au service. — Suite de leur carrière. — Pourquoi et comment mes papiers sont sans ordre. — Le vicomte de Tilly-Blaru. — Je vais aux frontières me battre avec lui. — Mme Raymond ; ses frayeurs et ses occupations pendant mon absence. — Tribunal des maréchaux de France. — Prison de l'Abbaye Saint-Germain. — Mme Raymond vient m'y voir, et Rosalie aussi. — Pourquoi elles n'y reviennent plus ni l'une ni l'autre. — J'y reçois d'autres consolations.

Qu'il a la vue basse ce jeune homme qui dans toute la vigueur des passions, dans la fièvre des illusions encore vierges, reçoit avec complaisance toutes les impressions du plaisir, tous les complimens de ses faux amis, et toutes les louanges de sa perfide maîtresse! comme il a le sentiment de ses forces et la conscience de celle qu'il n'a pas! comme il lui paraît aisé de plaire! quelle affaire sérieuse c'est pour lui de montrer de l'esprit! quel travail pour paraître aimable! il ne l'est si peu que parce qu'il veut l'être beaucoup. Tout brille plus que lui, parce qu'il veut éclipser tout le monde. Il tombe toujours parce qu'il veut s'élever sans cesse! qu'il attache de prix à tout ce que, dans un autre âge il dédaignera! un mot le blesse, un mot l'enchante. Il met tout au hasard, et ne lui attribue

rien. Imprudent à toutes minutes de l'âge du bonheur, tous ses revers lui semblent des injures du sort, tous ses succès la récompense de son mérite, et les résultats des combinaisons de sa bassesse. Rien ne l'alarme que son amour-propre souffrant, rien ne l'arrête que sa vanité, rien ne le console que son orgueil; quelle confiance dans les hommes et dans les choses! il n'y a point de chimères pour lui. Comme il fait cas de tout, en estimant tout moins que lui-même! comme il croit à la vie! comme il l'aime pour s'adorer! il est vrai que de temps en temps il méprise le monde entier, mais c'est seulement lorsqu'il songe à soi-même avec application : l'instant d'après, il a revu ce monde au travers d'un prisme enchanteur. Un jour viendra qu'il lui paraîtra trop facile de se désintéresser de tout, de dédaigner tout, et soi-même plus que les autres : un jour viendra qu'il ne sera plus ni surpris, ni ravi, ni séduit, ni flatté, pas même d'avoir eu assez de vraie philosophie pour embrasser la vérité, avant d'arriver à la tombe.

Ce temps est arrivé pour moi; j'en atteste le ciel et la terre : et j'eus pourtant l'enivrement d'un amas d'illusions à un tel point que mes amis m'en firent la guerre, et que mes ennemis en triomphèrent. Continuons le récit de ces victoires souvent honteuses, qui auraient dû

quelquefois m'inspirer plus de modestie que de fierté, et me ramener souvent à une réflexion salutaire.

« When I myself applaud,
Me people hiss abroad *. »

Le neveu du cygne de Cambray * qui ne chantait pas comme lui, et n'avait pas sa candeur, faisait ce qui, pour un homme de quarante ans devrait être aussi difficile à faire que le Télémaque : il *entretenait* une fille qui soutenait n'en être pas une, parce que son père avait eu je ne sais quel emploi de finance, une madame Bauvilliers, qui achevait de le ruiner. Elle était parfaitement belle. Ce n'est pas ordinairement pour les laides qu'on fait une telle sottise, quoique cela se soit vu ; car rien ne voit si faux que le cœur : il égare jusqu'à l'esprit. Cette sirène que l'abbé Delille n'a pas dédaigné de chanter (ce qui est plus fort que de l'avoir aimée), avait ensorcelé ce pauvre Fénélon, homme qui avait commis tous les genres de fautes dont on peut s'aviser, mais qui, avec de l'esprit naturel et une belle figure, avait su jusques-là se défendre avec les femmes. Elle se moquait de lui, selon l'usage, et lui avait

* Quand je m'applaudis, on me siffle.

** Le marquis de Fénélon.

donné pour adjoint le meilleur danseur de l'Europe, Auguste Vestris *; ou plutôt celui-ci, jouait chez elle le premier rôle, et Fénélon ne le doublait pas quand il voulait. L'un semblable au riche, était assis à une table splendide; l'autre, ramassait les miettes qui en tombaient : le danseur jouissait de tout jusqu'à la satiété, le marquis de Fénélon vivait de bribes, et ne faisait guère l'amour que dans la chambre qu'il faisait meubler, et le jour où il la faisait meubler. Son rival enfin était le roi du palais, lui usait sa vie dans le vestibule. Il se lassa de cette mystification, et changea d'attitude avec une brusquerie singulière. M'ayant prié très-mystérieusement de l'accompagner à la comédie française, et de ne pas le quitter, je crus fermement qu'il avait quelqu'affaire du premier ordre, et je me préparais à répondre à sa confiance, quand je le vis fondre sur le jeune Vestris comme un aigle sur sa proie, avec toutes les imprécations que les hommes ont empruntées de l'enfer. Je lui fis honte ** de

* Plus connu d'abord sous le nom de Vestr'Allard, parce qu'il avait pour père le célèbre danseur Vestris, surnommé le *Dieu de la danse*, et pour mère Mlle Allard, danseuse du plus grand mérite. Vestris le père est mort à Paris en 1808, laissant pour héritier de son nom et de sa renommée Auguste Vestris qui, après avoir été à son tour le plus habile danseur de l'Europe, s'est retiré pensionnaire de l'Académie Royale de Musique.

** Le duc de Fitz-James qui s'est si noblement relevé dans la

sa colère, et l'emmenai. Il me mit longuement au courant d'une passion qui avait pris un empire si tragique sur cette âme de fer qu'il trouvait des larmes : j'écoutais, admirant. Il me conjura de voir son inhumaine, et de lui apprendre la fidélité. Elle-même sachant tout ce qui s'était passé, tremblant sur les dangers qu'avait courus le plus jeune *dieu de la danse*, vint me demander à ma porte, et y solliciter ma médiation : ma conduite était écrite. Je lui conseillai de se cacher avec plus d'art, et joignis l'exemple au précepte. Elle m'obligea bientôt à renoncer à ses bontés, ayant eu la coupable maladresse de me donner le nom de baptême du seul objet qui régnât dans son cœur, dans un de ces instans fugitifs et fortunés, où elle eût dû savoir au moins que j'étais là. Je la laissai exécuter un pas de deux, avec celui qu'elle trompait sans cesse, et pour qui elle trompait toujours. On avait la manie des virtuoses et des arts, dans cette famille-là. Sa sœur, plus jolie, mais moins belle, avait pris chez Travancourt, la place de sa femme : elle se moquait de lui toute l'année avec le plus aimable talent de l'Europe chantante, Vi-

révolution, eut bien plus d'esprit que cela. Ayant trouvé chez Contat ce rival aimable et *léger*, il lui dit avec bonté : « Je respecterai vos jambes, mais, si vous revenez ici, je vous casserai » les bras. » (*Note de l'Auteur.*)

ganoni, mais au moins ne ruinait-elle pas cet inruinable : celui-là était un sujet de révolution, à qui il ne fallait pas moins qu'elle tout entière pour aller mourir sur un grabat. La fortune s'est mise bien en règle avec Travancourt; elle l'avait pris aux mousquetaires, sans esprit et sans un écu; elle le remit nu aux marches du sépulcre avec tout le génie d'un calculateur : ses trésors, qui n'étaient venus à lui si vite que pour l'insulter en passant, s'évaporèrent au creuset des philosophes et des cannibales, et durèrent quelques mois de moins que sa vie.

Les anciennes chroniques nous disent que le sire de Pons fut célèbre par sa galanterie, et fameux par sa bravoure et ses malheurs. Nouvel Ulysse, après avoir été le jouet du ciel et des hommes, il arriva méconnu dans sa maison. Blessé à la journée de Mapoure, il trouva sa femme un peu moins fidèle que Pénélope, et fut seulement accueilli par son chien. Son petit-fils, long-temps plus heureux que lui, finit plus mal, puisque ses jours furent tranchés dans cette boucherie révolutionnaire, à l'époque si justement désignée par le nom de la Terreur! comme son illustre ancêtre, et comme tous les héros, Frédéric II excepté, il adorait les dames : un cœur brûlant de tous les feux de l'amour, animait ce corps gracieux mais un peu frêle, qui exista trop

long-temps encore, puisque ce fut jusqu'à ces massacres organisés, où la France éplorée vit couler dans toutes les classes le plus pur sang sur les échafauds : celui du vicomte de Pons se mêla aux flots qui en étaient versés. Il aimait une madame de C***, peu connue à Paris, mais la plus céleste des houris dans le paradis inventé par Mahomet. Lui ayant demandé avec toute l'insouciance du maintien et de la voix, quelques détails sur cette personne qu'il quittait rarement, il me répondit avec la même bonhomie apparente qu'elle était de province, et repartait dans quelques jours. Cette réponse qui n'en était pas une, ne pouvait me satisfaire. Je suivis les traces de cette beauté presqu'inconnue, et m'assurai que c'était un ange, quoiqu'elle demeurât dans un couvent. Je sus même qu'elle avait mille talens agréables qui rehaussaient sa beauté. Le vicomte n'était plus dans l'âge le plus spécialement destiné aux amours; il commençait même à décéler un peu de cette fragile inconsistance, dont avertissait le sobriquet qu'on lui avait donné : celui de *pompon*, faisant allusion à sa toilette, à sa manière, à toute sa personne, qui tenait un peu du colifichet, quoiqu'il fût, à tout prendre, un excellent homme. J'avais redouté plus de difficultés qu'il n'y en avait à s'approcher de sa maîtresse, que je ne fus pas long-temps à

mettre dans le secret de mon empressement, sans lui écrire : car je tiens pour principe, qu'il ne faut point se compromettre par une lettre, ce témoin vivant et muet, à moins que celle à qui on l'adresse ne soit condamnée à la discrétion par le danger. Aussi ai-je eu toute ma vie estime et respect pour un très-habile homme, qu'on m'a assuré commencer tous ses billets par ces mots, ou l'équivalent :

« L'aveu charmant que vous m'avez fait de » votre tendresse. »

« Les preuves multipliées que vous m'avez » données de votre amour. »

« Les sentimens que j'ai été assez heureux pour » vous inspirer. »

Pourrais-je ne pas approuver une méthode qui effraie ce qu'il y a de plus hardi au monde, une femme, et qui force la loquacité même au silence, et l'indiscrétion au secret ? C'est vraiment sublime !

Je me tourmentais pour arriver à quelque résultat décisif, quand celui qui en sait plus long que la Providence, le hasard, vint à mon secours.

Tout le monde a su que M. de Montesquiou *

* Anne-Pierre, marquis de Montesquiou-Fézensac, de la même famille que le maréchal de Montesquiou d'Artagnan, mort en 1725, mais d'une autre branche, naquit à Paris, en 1741, fut élevé à la cour et attaché comme menin aux enfans de France. Nommé premier écuyer de Monsieur (depuis Louis XVIII), il fut élevé au grade de maréchal-de-camp en 1780, et décoré des ordres du Roi

était un des hommes de France les plus hauts; qu'il avait infiniment d'esprit, sans avoir pourtant tous les titres possibles à l'Académie française, où nous l'avons vu recevoir; tout le monde a su combien il a été ingrat, qu'il ne se mêla à la fin des finances publiques, que parce que les siennes étaient dans un désordre irréparable; tout le monde l'a vu aussi médiocre général républicain qu'il avait été courtisan délié dans la monarchie; tout le monde a su qu'il était parent d'un abbé de son nom, intrigant fieffé, que beaucoup de bonnes gens ont pris pour un très-honnête homme, que tous les partis ont cru à eux; voleur d'une bonne réputation, usurpateur de celle

en 1783. Par arrêt du 31 juillet 1783, il gagna son procès contre les sieurs de la Boulbène, qui prétendaient porter le nom et les armes de Montesquiou; et comme il avait établi dans un Mémoire qu'il descendait de Clovis, « maintenant, lui dit alors le principal ministre, comte de Maurepas, nous espérons qu'au moins vous voudrez bien ne pas retraire le royaume de France. » Il aimait les lettres et fut élu à l'Académie française en 1784, malgré les épigrammes qui coururent alors, d'après lesquelles il n'aurait eu d'autres titres à cet honneur que sa généalogie. La part qu'il prit à la révolution est connue. On sait qu'il fit la conquête de la Savoie en septembre 1792, à la tête de l'armée des Alpes, dont il était général en chef, et que, décrété d'accusation sous prétexte d'avoir compromis la dignité nationale, dans ses négociations avec Genève, il ne se déroba à la proscription que par l'exil. Son nom ayant été rayé de la liste des émigrés, en 1795, il revint à Paris et y mourut le 30 décembre 1798, à l'âge de cinquante-sept ans, après avoir figuré dans un nouveau club, formé sous le nom de *Cercle constitutionnel*.

d'un homme d'esprit (je parle toujours de l'abbé), parce que l'intrigue et la ruse, revêtues doucereusement de quelques lieux communs, en tenaient chez lui la place; tout le monde l'a vu enfin (le général à présent) mourir, oublié d'une nation qui ne se souvient que de ce qui est essentiellement grand. Mais ce que vraisemblablement moins de gens ont vu, c'est que ce descendant de Clovis était un tyran détestable en amour! Il avait toute l'hypocrisie de la froide indifférence, et toute l'exigence de l'amant le plus jaloux; toute la raison d'un ennuyeux, et toutes les fantaisies d'un vieux fou, avouant à peine aux autres les droits qu'il avait sur une femme, se cachant à lui-même ceux qu'elle avait sur lui, et s'étourdissant sur les faiblesses d'un moment, par les mauvais procédés d'un autre instant. Ses rapports étaient rares avec le cœur et les sens de celle qu'il tourmentait néanmoins, comme s'il eût eu le besoin continuel de tout son être.

C'était un despote dont la main paraissait toujours sur la muraille, dont la visite, différée chaque jour, était espérée à chaque minute; sultan ennuyé, plus ennuyeux que le mouchoir même qu'il allait toujours jeter!

Il s'était momentanément attaché la veuve d'un homme que tout son mérite, qui était incontestable, n'avait pu empêcher de mourir dans la

misère, dont son nom seul aurait dû le préserver. Mais, est-ce que les richesses supposent qu'on les ait méritées? Est-ce qu'elles sont même une récompense? Ne sont-elles pas plus ordinairement une préindication qu'on a tout foulé aux pieds pour les obtenir? Et si avec un mérite transcendant on vit si souvent dans l'indigence, n'est-ce pas plus souvent encore une raison pour y mourir? La voilà donc, cette femme, veuve d'un homme de qualité recommandable, possédant à peine le nécessaire, et convoitant le superflu; la voilà, dis-je, immolant son cœur à sa tête, troquant le malaise contre le malheur, l'infortune contre le crime, aliénant une moitié d'elle-même pour avilir l'autre par un luxe de quelques heures qui console ce sexe de tout. Heureusement que cette union ne fut pas de longue durée, et qu'elle eut le tardif courage d'aller végéter en province, après avoir prostitué à Paris un nom qu'elle eût respecté, si elle m'eût cru.... Mais si elle allait lire ce que j'écris.... J'arrête ma plume, et n'en veux pas faire un poignard enfoncé dans un cœur dont la vertu native ne se dégrada que dans le malheur, et ne succomba que sous les circonstances. Qu'il me suffise de n'avoir jamais égaré celle que je blâme, et de lui avoir donné les conseils de la vertu, comme si je l'avais cultivée moi-même! J'eus le tort d'en exiger quelques com-

plaisances, d'un genre étranger à l'amour qu'elle était très-digne d'inspirer : mais un plus grand mal était fait, et je n'y regardai plus de si près. M. de Montesquieu l'avait souvent engagée à se mettre au couvent, je la décidai, par la sorte d'empire que j'avais sur elle, à y consentir.

Elle vient donc loger à Paris; elle est établie à cent pas de Mme de C**, de celle que j'aime *éperdûment* : mot de la conversation familière, celui de la vérité quand on est jeune. Elles eurent bientôt fait connaissance, et l'amitié servit l'amour. Il était convenu d'avance que le vicomte de Pons ne serait pas reçu chez la nouvelle arrivée, si même il le désirait. Toutes deux n'eurent bientôt qu'un cœur, et mes affaires que j'aurais faites tout seul furent bien plus vite avec une protection de femme, ennemie née de la vertu d'une autre, et la plus décisive des plaideuses. Ah oui! si c'est la voix d'une femme qui a fait tomber le premier homme : sa voix décevante eût bien autrement perverti l'une de ses compagnes!

Mon procès était gagné, et le vicomte avait perdu le sien sans appel : mais je voulais qu'il le sût, et Mme de C** ne le voulait pas. Son projet était de nous mener de front; le mien qu'il prît de l'humeur et qu'il s'en fût. Je me mis donc à commettre toutes les indiscrétions, ce qui n'est pas difficile : lui, à mon grand étonnement, ne

voulut pas s'en apercevoir : c'est moins aisé. Méditant une vengeance contre elle, contre moi, contre lui-même, il joua le repos : l'enfer était dans son cœur. On se console donc de sa peine par celle des autres! O nature! tu as des secrets hideux!

Mme de C** n'était pas une femme de beaucoup d'esprit, mais ce qu'elle en avait plaisait plus que ce qui lui en manquait ne se faisait regretter. Rusée à l'excès, sa finesse n'était presque que dans ses yeux. Elle ne mentait jamais aussi habilement que quand elle disait la vérité. Son regard vous donnait le change, et vous empêchait d'y croire. Sa peau, d'une blancheur éblouissante, passait jusque dans son sourire, et ce sourire semblait prêter de la candeur à son âme. Ses cheveux d'un blond si tendre, réflétaient sur cette tête enchanteresse je ne sais quoi de perfide,.... mais de la perfidie d'un enfant. Une mollesse dans la taille, que les Italiens appellent *disin voltura*, lui prêtait un charme irrésistible : on n'eût pas cru que tant de nonchalance voluptueuse eût cherché le temps et trouvé la force d'être trompeuse. Elle était inconstante comme les flots de l'onde, et ferme jusqu'à l'entêtement. Tous ses plaisirs, je dis tous, étaient dans sa tête. Le mari que le sort lui avait donné avait rendu toutes ces belles qualités-là plus que superflues. C'était un

homme inculte et borné : il maltraita sa femme avant qu'elle l'eût mérité. Elle prit un parti vif, en lui donnant de l'opium dont il pensa mourir; et pendant un sommeil si peu naturel, elle se sauva avec dix louis dans sa poche, fit trente lieues à pied, et finit par arriver à Paris, du fond du Béarn, dans une espèce de charrette. Quand elle racontait cette histoire fabuleuse, avec cette grâce que je voudrais mettre à l'écrire, on s'étonnait qu'elle y eût survécu. Elle tomba chez M. Amelot, alors ministre*; elle était un peu sa parente : celui-ci aurait peut-être soutenu le contraire si elle avait été laide.... Mais elle était jolie à dire au roi qu'elle était sa cousine. Après l'avoir regardée, l'honnête secrétaire d'État lui promit sûreté, protection, et trois mois après se brouilla avec elle, las de nourrir des espérances qu'elle ne lui avait jamais données. Le mari allait avoir beau jeu pour punir la fugitive, et l'accuser, en cas de besoin, d'empoisonnement, lors-

* M. Amelot, secrétaire d'État pour l'intérieur, était fils de M. Amelot, ministre des affaires étrangères sous Louis XV. Il fut d'abord maître des requêtes et intendant de Bourgogne. En 1776, il succéda à M. de Malesherbes, comme ministre du département de Paris et de la maison du Roi. En 1783, ayant donné sa démission, il fut remplacé par le baron de Breteuil. En 1793, il fut mis dans les prisons du Luxembourg avec sa femme et une grande partie de sa famille, et, malgré leurs soins, il mourut dans cette prison en 1794. Il était père de M. Amelot, commissaire de la caisse de l'extraordinaire.

qu'elle trouva le vicomte de Pons qui la cherchait,.... du moins cherchait-il une femme qui lui en fît oublier une autre dont il gardait le plus douloureux souvenir, une Mme F**, qui avait fermé sa porte à tous ses amis pour se conserver exclusivement au sieur Nivelon, danseur de l'Opéra. Cinq années passées dans un temple qu'un successeur si indigne allait desservir, étaient un sujet de réflexions désespérantes pour le vicomte, né sentimental à l'excès : il avait rencontré, à point nommé pour se distraire de ses chagrins, l'enchanteresse qui ne demandait qu'un appui contre son ancien tyran; et l'avait rassurée de sa fortune et de son crédit. Il était temps, le propriétaire devant la loi était accouru à Paris pour réclamer sa victime, mais il avait trouvé à qui parler : il s'en alla comme il était venu.

Avec cet air doucereux et cette tournure légère, le vicomte de Pons était très-solide dans cette espèce de liaisons : homme fort essentiel dans les bagatelles, fort sérieux dans les futilités, il ne plaisantait pas sur la toilette, n'entendait pas raillerie en amour, et n'avait jamais porté un habit mal fait. Dans un petit genre, *elegantiarum arbiter*. Si nous avions eu des ministres qui eussent su leur affaire comme il savait la sienne, et possédé la science administrative comme il entendait la partie des gilets, de la chaussure, des cannes,

des boucles, l'élégance du costume, la gestion de son écurie (voire même celle de ses finances), la tenue des voitures de cour, beaucoup de belles choses que la plupart des contemporains mourront sans s'être expliquées, restées dans les flancs du passé, n'épouvanteraient pas l'avenir. Quand il était vraiment épris, c'était toute la recherche et toutes les tendresses de la bergerie; quitté, le désespoir le plus sombre minait son âme; trahi, il ne méditait que vengeance.

Cette fois, elle fut prompte. Il fit écrire au mari que sa femme était toute seule de son parti, et qu'il pouvait venir la chercher : pour celui-ci, partir et arriver fut la même chose. Le vautour était aux barrières quand la colombe en fut instruite. Elle se jeta dans les bras de son protecteur naturel; mais le vicomte, avec un raffinement de barbarie lui manda qu'il aimait ailleurs, et *n'avait plus de chevaux à crever à son écurie.*

J'étais son unique espérance, et lui tins lieu de tout. M. de Montbarey, tout prince d'empire, grand d'Espagne, ex-ministre du département de la guerre, qu'il était, n'en jouissait pas pour cela de la plus haute considération, ni du plus grand crédit, depuis la mort de M. de Maurepas. Il avait cependant la main assez forte pour la tirer de ce mauvais pas. Je le connaissais fort, et le savais tendre à tous ces genres d'accidens-là. Je l'y

menai, et la lui confiai : il fit des démarches promptes qui justifièrent mon attente, et la sauva. Il n'eut point la prétention d'une récompense; elle n'eut point l'embarras d'un refus. Elle joua de la harpe et chanta pour lui, en aimant un autre. Ce ne fut pas long-temps moi. Fut-ce sa faute, ou la mienne? Ce n'est plus la peine de l'examiner.... On m'a assuré qu'elle était en Suisse, non loin de ce beau lac immortalisé par J.-J. Rousseau et ses truites. Elle a quelque chose comme trente-neuf ans *; je gage qu'elle est encore charmante : elle aide son visage avec son esprit, et vient encore au secours de son esprit avec sa figure. Dieu veuille qu'elle s'amuse où son étoile l'a conduite! Plus que personne, elle a besoin de plaisir. Depuis si long-temps elle l'invoque et l'espère.

Je ne suis pas sans quelques remords : cela peut avoir eu de l'influence sur la fin tragique du vicomte de Pons, en le rejetant dans la société de Mme de Sainte-Amaranthe, que depuis long-temps il voyait moins. Il a été englobé dans sa proscription.

De Pons pouvait-il échapper? Il était chargé de son nom, et coupable de quarante mille écus de rente. Avec le petit esprit qu'il avait reçu de

* En 1804 ou 1805.

la nature, et que la peur avait encore glacé, je l'ai vu plaisanter doucement, au commencement de la révolution qui l'a dévoré, et donner des espèces de raisons pour ne point sortir de France. Sa paresse en faisait un raisonneur, l'amour de sa fortune et de sa vie un triste politique. Tueurs et tués, dans le principe, étaient bien neufs dans la science du gouvernement :

E parlava si bene da politica
Comme dell avvenir parla un astrologo.

Je n'avais pas été à Versailles depuis plusieurs années, lorsque, ayant eu le projet d'un second voyage en Angleterre, que je n'ai fait que plus tard, je fus demander des passeports et une lettre ministérielle au comte de Montmorin, dans sa rue Plumet. Il me dit obligeamment que je les recevrais le dimanche suivant, si je voulais venir les chercher moi-même.

Occupé de son département, de sa petite ambition, cultivant de petites vertus, et les bontés du Roi que, sans les trahir, il a mal récompensées, il me croyait un courtisan assidu, pour qui un dîner à quatre lieues n'était pas un déplacement.

Etant monté un moment à l'Œil-de-Bœuf, j'y causais avec quelques personnes, nommément

avec cette chenille aveugle de Moreton de Chabriant*, quand la conversation dégénéra en dispute. Il fallait finir vite, n'eût-ce été qu'à cause de la sainteté du lieu : rendez-vous donné et accepté avec la même gravité. Béon, et son cousin le marquis de Chabot (celui qu'on appelait le *gros chat*), me firent sentir le ridicule de spadassiner avec un homme qui y voyait si peu clair, qu'on lui avait fait embrasser en plein midi, à Fontainebleau, un cent-suisse colossal pour une danseuse de l'Opéra. A Metz, il se précipita de toute la vitesse de son cheval sur des escadrons qu'il prenait pour une pelouse verte et riante que quelques vapeurs venaient rafraîchir. A la suite d'une querelle très-vive on l'avait fait battre contre un manteau rouge placé sur un piquet. Son adversaire, qui se tenait à dix pas, déclara qu'il était blessé; les témoins qui connivaient à cette scène des boulevards le firent convenir

* Jacques-Henry, marquis de Moreton de Chabriant, capitaine des gardes du corps de MONSIEUR, avait fait deux campagnes contre Gibraltar, et à son retour fut nommé colonel du régiment de La Fère, infanterie. Mais sous le ministère de M. de Brienne, on lui ôta son régiment, sans jugement et d'une manière assez arbitraire. Au moment de la révolution, il porta ses plaintes à l'Assemblée nationale qui se sépara sans avoir rien décidé. Il se fit bientôt employer comme officier-général, et commanda en cette qualité, en 1792 et 1793, sous Dumouriez, se déclara pour la Convention lors de la défection de ce général, et peu de temps après mourut de maladie à Douai, où il commandait un corps d'armée.

qu'il était content. Il n'y avait pas pour moi un honneur infini à acquérir dans cette bataille, et cette rixe finit par un déjeûner : le plus mauvais vaut mieux que le meilleur duel.

Cette anecdote tout-à-fait insignifiante peut divertir, en remettant sur la voie des ridicules d'un personnage, dont les vices nombreux n'ont pas été d'une qualité assez marquante pour qu'on veuille s'en souvenir.

Voici qui est moins sérieux!

J'étais un jour au théâtre de la *rue Feydeau*, dans la loge de ce malheureux baron de Grimm *,

* Frédéric-Melchior, baron de Grimm, né à Ratisbonne en 1723, de parens pauvres, fit de bonnes études et vint en France en qualité de gouverneur des enfans du comte de Schomberg. Peu de temps après il devint le lecteur du duc de Saxe-Gotha, et commença à faire parler de lui par ses liaisons avec Diderot, d'Alembert, le baron d'Holbach, et plus encore par ses démêlés avec J.-J. Rousseau, dont il était le rival préféré auprès de Mme d'Épinay. Le comte de Frièse l'ayant pris pour secrétaire, il eut alors un traitement qui lui permit de satisfaire son goût pour la dépense. Il continua d'employer ses loisirs à cultiver les lettres et à visiter les littérateurs et les artistes les plus marquans. Le comte de Frièse étant mort, Grimm, aidé par Diderot, devint le correspondant littéraire de la duchesse de Saxe-Gotha, correspondance dont il fit ensuite passer des copies à sept autres princes, parmi lesquels on comptait trois têtes couronnées, savoir : l'impératrice de Russie, la reine de Suède et le roi de Pologne. Ce fut alors qu'il eut chez lui des réunions, et donna des soupers pour y écumer les nouvelles littéraires et y préparer les élémens de sa correspondance. En 1776, le duc de Saxe-Gotha l'accrédita en qualité de son envoyé à la cour de France. Honoré du titre de baron et décoré de plusieurs Ordres, Grimm n'abandonna point la culture des lettres, et continua sa correspondance avec les cours d'Allemagne et du

si mystifié pour avoir donné à souper, si ridiculisé sous un nom bouffon pour avoir voulu être sans cesse dans le salon quand l'opinion le rejetait dans l'antichambre, dont on s'est tant moqué enfin parce qu'il était encore moins ridicule que bonhomme. Il avait peu de modestie, j'en conviens; mais on lui en voulait une impossible! Il aurait fallu, pour contenter le plus grand nombre de ceux qui étaient les amis de Boncuinier, que, semblable à ce millionnaire, au temps du système, il eût presque toujours par habitude monté derrière son carrosse. C'est aussi trop d'exigence!

J'étais donc dans sa loge : celle qui y touchait était occupée par une Anglaise, plus citée à Londres par sa grâce et sa figure, que par ses mœurs. Je l'avais rencontrée plusieurs fois chez le commandeur de Boniface, traiteur-né, et proxénète en titre de tous les étrangers à Paris : j'étais plus de sa connaissance qu'il ne fallait pour la connaître davantage. Je l'avais même vue à un autre voyage où elle m'avait refusé ce qu'elle avait

Nord jusqu'en 1790. Menacé par la révolution qui prenait un aspect terrible, il quitta Paris en 1792, avec les autres membres du corps diplomatique, et trouva un asile à la cour de Gotha, où il mourut, en 1807, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Sa *Correspondance littéraire, philosophique et critique*, publiée à Paris, en 1812 et 1813, est le plus important de ses écrits : c'est celui qui a le plus accru sa réputation.

accordé à d'autres; mais je n'avais pas eu l'heur de lui plaire, et c'est très-simple. Quoi qu'il en soit, l'occasion était favorable; aux accens de Paësiello ou de Cimarosa, à cette musique qui amollit involontairement, je crus pouvoir mêler avec moins de désavantage les accens d'une tendresse déclarée, cette fois-là, dans toutes les formes. J'eus lieu de croire effectivement que j'allais prospérer. Après quelques pourparlers à voix basse, elle me fixa minuit comme l'heure fortunée qui devait répondre à tout. Le temple était un hôtel garni du faubourg Saint-Germain. J'arrive à la minute. Une espèce de femme de chambre me reçoit, m'encourage en français barbare à *me coucher :* elle ajoute que mistriss, retenue par une affaire majeure, rentrera incessamment. J'imaginai qu'au retour du spectacle elle avait instruit cette femme de confiance, et lui avait donné des ordres. Cependant j'attendis plus d'une heure avant d'user de la liberté que j'étais invité si cordialement à prendre. Je suis au lit, je lis comme chez moi, je m'endors jusqu'au lendemain matin sans éteindre une bougie : il eût été plaisant que j'eusse mis le feu à la maison! Onze heures sonnèrent partout le lendemain quand je commençai à prendre des informations sur ma situation. La même femme entr'ouvrit la porte avec l'attention d'une personne qui craint

d'en réveiller une autre, et me remit un billet, bien court, où l'on disait « qu'une suite de con-
» trariétés inouies avait dérangé un projet char-
» mant, qu'on m'expliquerait tout cela à ma plus
» grande satisfaction; que j'eusse à me rendre à
» Chantilly au déclin du jour, à y élire mon do-
» micile à la poste, ou à laisser du moins un
» mot qui apprît où je me serais établi. »

Je fis mes dispositions avec un peu d'humeur, mais ne m'en rendis pas moins dans ce beau lieu dont il ne reste plus que le nom, et dont le destin devrait être de se relever par un héros, puisqu'il fut habité par des héros. Je fis, avec la docilité d'un imbécille qui ne donne pas même de plaisir à le tromper, tout ce qui m'avait été prescrit par l'ingrate. Je fus réduit à m'apercevoir, douze heures après, que j'avais été pris pour dupe. Je m'en revins très-effarouché, et ne m'en vantai pas. Elle m'avait rendu discret, et m'eût fait coucher et me morfondre dans tous les lits de France, si j'avais été d'humeur à l'y suivre. J'ai pris la liberté, six ans après, d'acquitter par une mauvaise plaisanterie, sur les rivages de la Tamise, la lettre de change que cette belle avait tirée sur moi aux bords de la Seine.

Y avait-il infiniment d'esprit et de sel attique dans cette mystification insulaire? je ne le crois pas; mais j'y suis partie trop intéressée pour avoir

un avis. C'est une leçon pour la jeunesse, pour qui les embûches les plus grossières sont d'assez bons piéges, parce que la présomption est sœur de la sottise, et l'amour-propre le plus décevant des microscopes.

Revenons aux Françaises. Je parlerai d'abord de Mlle Arnould, si célèbre par ses saillies. Elle avait eu beaucoup d'esprit avant que je la connusse; elle m'avait dit beaucoup de bons mots par la bouche des autres qui les avaient retenus, et que je n'ai plus entendus de la sienne. Je l'ai vue assez souvent pendant deux ou trois ans; je ne l'ai jamais prise sur le fait d'un mot piquant ou spirituel, elle qu'on soutenait avoir eu tant d'argent comptant et tant de bonheur dans ce genre! Mais l'esprit a sa grande climatérique; il déchoit comme le corps, et s'évanouit graduellement, quoique moins vite, que la beauté. Je cherchais toujours ce qu'on m'avait dit, et ne trouvais jamais que ce qu'elle disait. C'étaient des lueurs, jamais de grandes clartés; du papillotage, point de traits; une causerie fort ordinaire, pas un mot à retenir; elle avait trompé ses admirateurs, qui trompaient le public parce qu'ils n'osaient pas avouer qu'ils l'avaient été. Ses soupers valaient moins que sa conversation et ses prétendus bons mots : on allait aux uns, comme on espérait les autres, par habitude. Que

de réputations à refaire! Sa société était, en général, composée de gens qui aspiraient à montrer de l'esprit, qui faisaient des vers pour se divertir, ou, sérieusement, à faire rire; de quelques hommes de lettres distingués qui, en venant s'y délasser, se croyaient en bonne compagnie, parce qu'il y avait des noms sonores dans le salon; de quelques gens de qualité prétentieux qui aimaient à se frotter aux gens de lettres, quoiqu'ils sussent à peine lire celles qu'ils recevaient par la poste (voilà un détestable calembour!!!); de quelques voyageurs ubiquistes qui veulent tout voir, et dont la patrie est partout; de quelques courtisanes qui avaient montré un peu d'esprit ou trouvé plusieurs sots; de quelques actrices qui avaient eu du talent, ou, ce qui vaut mieux, qui en promettaient; de quelques hommes considérables qui n'avaient plus de considération, et de quelques autres enfin à qui un souper de plus ou de moins ne pouvait pas la faire perdre. Le comte de Lauraguais*, auteur de *Jocaste*, n'y

* Louis-Léon-Félicité, duc de Brancas, comte de Lauraguais, de la famille des Brancacci, originaire du royaume de Naples, naquit à Paris en 1733. Fils du duc de Villars-Brancas, pair de France, il fut d'abord colonel et quitta, jeune encore, la carrière des armes, bien qu'il eût obtenu des succès durant la campagne de 1757. A la fois savant et homme du monde, cultivant les lettres et les arts, il devint célèbre par ses expériences, ses écarts, ses bons mots et son caractère original. Son gout non moins vif pour les plaisirs, et sa liaison avec la fameuse Mlle Ar-

allait plus : on n'y avait pas assez admiré sa tragédie, énigme plus obscure que celle du Sphinx vaincu par le fils de son héroïne. J'y connus Molé *, cet acteur inimitable, gracieux jusque

nould, actrice de l'Opéra, dérangèrent sa fortune. Il en eut un fils naturel, Dioville de Brancas qui, en 1809, a été tué sur le champ de bataille de Wagram, à la tête du régiment des cuirassiers dont il était colonel. A l'exemple de Voltaire, le comte de Lauraguais attachait un écrit à presque tous les événemens qui venaient fixer l'attention publique, et tous ces écrits portaient un cachet original. Sa tragédie de *Jocaste*, dont parle M. de Tilly et qui fut un essai malheureux, avait été précédée de *Clytemnestre*, tragédie qui ne fut pas représentée, mais bien supérieure surtout, pour la hardiesse et la conception. La bizarrerie de son caractère et la tournure de son esprit le condamnaient, pour ainsi dire, à se trouver, sous tous les régimes, dans les rangs de l'opposition. Frondeur sous Louis XV et sous Louis XVI, il persiffla en les maudissant les excès de la révolution, et fut enfermé à la Conciergerie en 1793. Plus heureux que sa femme, née de Niérodes, qui monta sur l'échafaud, il sortit des prisons de la terreur, la vie sauve, mais dépouillé de la plus grande partie de ses biens. Il traversa le long intervalle qui sépare la révolution de la restauration en faisant, par ses saillies, la petite guerre au Directoire, au Consulat et à l'Empire. A la restauration, il fut porté sur la première liste des pairs, avec le titre de duc de Brancas. Il y parla en faveur de la liberté de la presse. Il mourut d'une goutte remontée, en 1824, âgé de plus de quatre-vingt-onze ans. Une grande facilité d'écrire et de s'exprimer lui fit produire, avec une égale abondance, des brochures et des bons mots. Mlle Arnould, avec laquelle il fut intimement lié, prit de lui ce genre d'esprit auquel elle dut une partie de sa vogue et de sa célébrité. Souvent ils mirent leur causticité en commun. Par droit de représailles, on faisait aussi des bons mots sur Mlle Arnould et sur M. de Lauraguais. « Qu'avez-vous fait en Angleterre ? lui demandait Louis XV. — Sire, j'y ai appris à penser. — Des chevaux ? » répartit le Roi. »

* François-René Molé, dont le véritable nom était Molet,

dans ses défauts. Les vers de tous ses rôles étaient presque également bons dans sa bouche, quoiqu'il commît la grande faute de mutiler presque tous ces vers par des explétifs, et qu'il eût accoutumé le public à une espèce de bégaiement qui n'était pas sans grâce, mais qui, par contagion, avait gagné plusieurs acteurs qui n'avaient pas son talent pour faire aimer ses imperfections. D'autres temps ayant amené d'autres mœurs, j'ai bien peur qu'il n'ait emporté au tombeau * son

naquit à Paris en 1734, d'un père qui était graveur. Successivement clerc de notaire et commis d'un intendant des finances, il laissa là les affaires pour s'abandonner tout entier à sa vocation pour le théâtre. Il débuta à la Comédie française, ayant à peine vingt ans, et joua d'abord la tragédie et la comédie, mais finit par se fixer dans ce dernier genre. Il fut reçu, en 1761, pour les jeunes premiers et les amoureux. Sa vogue s'accrut au point qu'il excita un enthousiasme général bien capable de l'enivrer. Il l'emportait sur tous ses devanciers, par la chaleur de l'action, la finesse et la variété des intentions et le brillant prestige du débit. Il n'était pas d'ailleurs sans esprit, parlait de son art d'une manière diserte et même intéressante. Arrivé à l'époque de la révolution, il en embrassa les principes, et sa réputation de civisme le préserva du sort de ses camarades, les Comédiens français, qui furent incarcérés en 1793. Enfin il se réunit à ses anciens camarades en 1779; et bien qu'il fut déjà d'un âge avancé, il joua pendant plus de trois ans encore, avec le plus grand éclat, les principaux rôles de la scène comique. Une représentation donnée à son bénéfice, en 1802, lui valut plus de 30,000 francs; ce fut une des causes de sa mort : toujours enclin à l'amour, il employa cette somme à payer des plaisirs qui ne devaient plus être ceux d'un vieillard. Il en mourut victime le 11 décembre de la même année.

* M. Fleury et d'autres encore sont de grands artistes; mais il faut mourir, et j'assurerais presque qu'ils ne laisseront point d'élèves dans le genre du goût que j'indique : les rôles écrits ne

secret, et les couleurs dont il peignait un certain monde dont la tradition même est peut-être destinée à s'effacer. Sa tombe renferme aussi une immoralité peu commune, quelques vices risibles, et d'autres hideux. Mais un comédien n'est pas condamné à l'estime du public pour obtenir d'en être aimé. Le jour où je le vis chez Mlle Arnould était réservé à me faire aussi connaître une Mme R............, sa belle-fille et sa maîtresse, peut-être un peu sa victime. C'était un visage de Roxelane; elle était fausse comme un roman;.... perfide de toute sa volonté, de tous ses mouvemens, et de tous ses membres. Elle était fille d'une Mlle Dépinay, connue depuis, au Théâtre Français, sous le nom de Mme Molé *, et du marquis depuis duc de Villeroy, assassiné **, malgré ses bassesses et son insignifiance inutilisées par son immense fortune, lorsque Fouquier-Tinville était contrôleur-général des finances, et le bourreau son

suffisent pas pour cela, il faut des modèles de société générale, que même de loin on consulte sans le savoir, et qu'on copie sans s'en douter. (*Note de l'Auteur.*)

* Molé épousa en 1769 Mlle Dépinay, actrice du Théâtre Français, qui joignait alors aux grâces de la figure un talent assez remarquable. Elle fut connue depuis au théâtre sous le nom de Mme Molé. C'est elle qui doublait Mme Préville, dans les rôles de grandes coquettes. Elle avait de l'aplomb et de l'intelligence; mais un grasseyement parfois désagréable et qui nuisait à sa diction. Elle est morte en 1788.

** Condamné à mort par le tribunal révolutionnaire en 1794.

premier commis. On l'avait mariée au sieur R**, comédien du troisième ordre, qui avait eu néanmoins assez de talent pour s'apercevoir que son beau-père était un *roué*, et sa femme une fieffée coquette. Il s'en était bientôt séparé, et l'avait abandonnée à quelques hommes de bonne compagnie, qui tous, sans s'en douter, jusqu'à moi inclusivement, la partageaient avec Molé. Elle n'était ni belle ni jolie, mais elle avait un charme indicible : c'est pour elle que le mot *désirable* est surtout français. Si peu spirituelle, mais si rusée, qu'elle m'en a donné un souverain mépris pour tout ce qui est artifice. Sans être une actrice distinguée, elle embellissait plusieurs rôles et n'en gâtait aucun; avec une sorte de réputation de bonne compagnie et de vie retirée qui en faisait presque une comédienne de société, que le public avait pris l'habitude de voir peu, sans compter avec son talent, et de ne point regretter quand il ne la voyait pas du tout. Elle s'était arrangée pour avoir une *demi-part* à la Comédie Italienne, en ne jouant presque jamais; ayant acheté la complaisance du vieux Camerani, semainier perpétuel de ce théâtre, par la plus excessive de toutes les siennes, et par un genre de faveurs qu'elle voulait passer pour accorder très-difficilement : son hypocrisie avait fait des dupes. Mais la triste vérité est qu'il fallait tou-

jours, tel qu'on fut, la disputer au mari de feu sa mère, et à un satire ultramontain qui eût dégouté de Vénus, s'il eût fallu l'aimer en communauté avec lui. Voilà la femme dont la dépravation voilée était arrivée au dernier degré, qui par l'adresse de ses vices avait obtenu une beaucoup moins mauvaise réputation que celle de toutes ses compagnes, infiniment moins corrompues qu'elle.

Au théâtre, au palais, à la cour, à la ville, depuis les reines jusqu'aux bergères, du prince au magistrat, du courtisan sémillant jusqu'au citadin caché, la renommée ne m'en imposera plus : j'ai entendu les faux sons de sa trompette; j'ai recueilli les mensonges de ses cent voix! Je ne lui prostitue plus mon oreille, mon front a rougi de mes crédulités.

Cependant c'est cette femme que j'allais aimer, et qui, dès la première vue, me tourna la tête. Elle prêta à Mlle Arnould et à sa maison tout ce qu'elles n'avaient pas. Mme R*** y réflétait sa couleur et ses charmes. Elle me mena de l'espérance aux refus, et de la sévérité à l'espoir, pendant assez long-temps : feignant de m'aimer un jour et de s'en repentir l'autre, et comme Pénélope, défaisant son ouvrage. Ma passion était si extrême, mon impatience si vive, que m'ayant marqué un jour de l'intérêt et de la frayeur, parce que dans

un mouvement involontaire, elle avait pensé me crever un œil avec des ciseaux, je la conjurai très-sincèrement de *m'éborgner*.... Ainsi donc, la passion contrariée peut conduire à un état plus stupide que la démence! car enfin, on sait ce qu'est la folie; et toute la pitié humaine est réservée à cette dernière misère de notre semblable, mort avant d'avoir cessé de vivre. Mais l'autre état est une dégradation absolue, une absence de dignité, de toute intention virtuelle, pour lequel ne restent ni larmes, ni commisérations. Cette sirène avait alors pour amant un jeune écolier bien vain et bien médiocre, qui n'admettait pas qu'elle pût le tromper dans la moindre chose. Ne s'en serait-il pas aperçu? N'était-elle pas fidèle, puisqu'il était adorable?

La présomption de la jeunesse n'est égalée que par l'aveuglement de l'amour. Comment faire comprendre à ce jeune homme, quelquefois à ce vieillard, que sa maîtresse l'a trahi? Une caresse détruit tous les raisonnemens, oblitère toutes les réflexions, dissipe toutes les craintes. L'amour-propre pouvait donner un démenti aux yeux mêmes. Je me suis jeté presque toute ma vie dans l'autre extrémité : j'ai été *défiant;* j'ai été au-devant de la perfidie, j'ai rêvé celle de mes maîtresses : elles se sont presque toujours chargées de me prouver que mes songes étaient ceux d'un

homme qui veillait. Causant de cela un jour avec mistriss B...... l'une des femmes les plus distinguées des deux mondes : « Croyez-moi, me di-» sait-elle, vous avez fait de mauvais *choix !*

» — On n'en fait presque que de mauvais, » lui dis-je, madame, parmi celles qui se laissent » *choisir.* »

Ce paon, sans voix, et dont le plumage n'avait pas même les vives couleurs qu'il se croyait, après avoir vieilli dans une éternelle enfance, se considérant comme quelque-chose et comme quelqu'un, a fini par une sottise d'un tel ordre, qu'elle a été un sujet d'exaltation pour ses ennemis (mais il n'en a point), et doit être rassurante pour ses amis quand il en aura!! Elle donnerait aux uns toute espèce d'avantages sur lui, aux autres un imperturbable calme sur son compte, puisqu'une sottise d'une telle nature met à l'abri d'en faire aucune autre. C'est vraiment beau! c'est le dernier effort de la sagesse, dans le plus haut dégré de la folie!... C'est superbe. J'en étais là de mes amours languisssans avec cette Merteuil de coulisses, quand un événement imprévu et très-remarquable vint éveiller sa sensibilité, et retarder un dénouement que je trouvais une sorte de plaisir à filer, parce que j'en étais sûr.

Ici une assez longue digression m'est indispensable.

Deux causes auxquelles on n'a pas fait assez attention, ont été un véhicule puissant à nos infortunes révolutionnaires.

Disons *la première* :

Les preuves de quatre générations de noblesse exigées dans l'individu qui voulait servir! c'était mécontenter la haute bourgeoisie et les anoblis dans un empire opulent; c'était interdire à une classe riche, instruite, et bien élevée, une carrière qu'il était juste de ne leur laisser courir qu'après que la noblesse (dont c'est essentiellement le métier, dans un état monarchique) eût été placée. Mais il ne fallait jamais faire une loi de l'État d'une condition pour être admis qu'il fallait laisser, dans son application, aux chefs des corps, au ministre du département de la guerre, et, en dernière analyse, à la sanction de l'autorité. Il était aisé de ne faire que des exceptions : mais cette convention tacite n'eût pas dû être changée en ordonnance réglementaire. C'est une faute de M. le maréchal de Ségur, une des impérities de son ministère : c'est l'aperçu d'une vue courte.

Développons *la seconde* :

C'est l'imprévoyance et la méprise d'un autre maréchal de France, ni plus brave, ni plus honnête homme que M. de Ségur, qui était parfaitement l'un et l'autre, mais ayant bien autrement

que lui de chevalerie dans la tête, de politesse avec le maintien d'un grand seigneur.... Mais laissons les portraits et la partialité de la reconnaissance pour aller au but.

Il fit (M. le maréchal de Duras) consentir le Roi à l'ordonnance des preuves, dites « des carrosses »; c'est-à-dire, qu'on exigea que ceux qui voudraient avoir l'honneur de monter dans ses voitures (ce qu'on appela *débuter*), et de suite lui être *présentés*, fissent des preuves de noblesse ascendante jusqu'à l'an mil quatre cent, sans trace d'anoblissement (noblesse de chevalerie). C'était très-bien, très-simple. Mais pourquoi le publier, pour ainsi dire, à son de trompe, et au bruit du tambour? Pourquoi faire un règlement tendant à prouver à la troisième partie de la noblesse du royaume, qu'elle ne peut et ne doit pas être admise à faire sa cour à son roi; à ce roi qui, le soixante-troisième de sa maison, et chef de la plus ancienne monarchie chrétienne, veut qu'il y ait pour l'approcher des conditions préliminaires que les autres souverains de l'Europe n'auraient pas rêvées dans la fièvre, puisque la première obligation de la royauté est, avant tout, d'être accessible, et je dirais presque populaire *. Mais

* Je n'ai point écrit pour le temps actuel (1804 et 1805) : je ne contenterais aucun parti et n'en ai pas l'ambition; je n'ai qu'une conscience, si elle me trompe, c'est de bonne foi. J'eus marché sur

admettons le principe, j'y consens tout-à-fait. Que le Roi fût libre, comme un particulier l'est chez lui, de ne laisser entrer dans ses voitures, souper dans ses cabinets, que des gens dont les ancêtres présumés avaient foulé la poussière de la Terre-Sainte, s'étaient ablués d'eau bénite en Palestine (où un homme de mon nom, le vieux chevalier de Tilly, tua vingt-six infidèles de sa main, grande apparemment vingt-cinq fois comme la mienne), que des hommes dont les aïeux étaient morts de faim, de soif, de fatigue en Syrie, que les restes du plus pur sang français versé par torrens à Massoure, dans ces jours de délire et de deuil qui ont fait des plaies incurables à la monarchie, j'y souscris sans appel et sans humeur, soit que je m'appelle Montmorency, soit qu'on me nomme Gorsas. Mais ne connaissait-on pas les noms plus ou moins historiques, plus ou moins harmonieux, qui étaient susceptibles de cette grâce, et de remplir la condition qu'il était impolitique et superflu de prescrire ouvertement? Le Roi n'était-il pas le maître d'admettre à sa

les traces de la vérité, autant qu'il a été donné à l'homme de la suivre quand il la cherche. Ma seule politique a été de ne jamais cesser d'être Français; de vivre parmi les étrangers sans le devenir, tout en rendant hommage à ce qui est honorable et estimable parmi eux; de blâmer les excès de mon pays, en l'adorant, et de faire plus de vœux pour son bonheur que ses plus mortels ennemis ne lui ont fait de mal. (*Note de l'Auteur.*)

cour ou d'en rejeter ceux qu'on ne jugeait pas dignes d'y paraître, d'après les notions qu'on s'y était faites? Fallait-il, encore une fois, promulguer une loi humiliante pour la majeure partie de la noblesse des provinces, et qui n'était d'exécution rigoureuse que pour elle? une loi qui n'atteignait pas un pair du royaume, ni le fils d'un maréchal de France, ni même celui d'un chevalier de l'Ordre? une loi qui a fait sortir de ses châteaux de grands propriétaires dont la présence vivifiait tout, qui, par orgueil, sont quelquefois venus se ruiner à Paris, pour raconter à leurs voisins mécontens, qu'ils arrivaient de Versailles, où leur visage hétéroclite avait fait rire, où leurs épaules chargées du prix d'un bois de haute futaie, d'un pré, d'une vigne, ou d'un moulin, avaient attesté leur mauvais goût *; une loi qui

* On a souvent cité un M. de Pontavice, capitaine de vaisseau, homme de bonne maison de Bretagne, qui vint débuter à cinquante ans, avec toute l'élégance des mœurs de Brest ou de Toulon; et toutes les grâces d'un courtisan de Neptune, qui n'avaient pas un rapport frappant avec celles de Versailles. Cet honnête marin était doré comme un calice, et languit long-temps dans l'OEil-de-Bœuf, couvert chaque jour d'une broderie nouvelle. Il se ruinait en s'ennuyant, quand le ministre de la marine lui demanda enfin ce qu'il faisait là : « Je suis venu, dit-il, *pour casser la croute avec le maître*, et ne m'en retourne pas que ce ne soit une affaire faite. » Le Roi le sut; on eut pitié de ce pauvre homme, il fut appelé une fois et crut avoir gagné une bataille navale. (*Note de l'Auteur.*)

a brouillé quelquefois de très-bons amis *, et souvent, surtout, de *très-bonnes amies*, parce que l'une a raconté à l'autre avec une complaisance superbe, tout le bal de la Reine, de la veille, tout le bonheur qu'elle y avait eu, combien sa toilette avait réussi, combien il était ridicule que Mme de R** aimât le prince de B**, qui l'avait regardée sans cesse avec des yeux si bêtes; comme il était inconcevable que Mme de L** pût avoir fait un choix comme celui de M. de C** G**, qui était un fort honnête homme, pour qui il était inoui d'avoir de l'amour; combien la Reine avait été ravissante; avec quelle grâce obligeante elle lui avait demandé des nouvelles de sa belle-mère, etc. Ce qui était dire à sa bonne amie, devenue son ennemie : « Vous n'étiez pas là, mon cœur, et » n'irez point; et sans le jargon dont je vous ac- » cable avec une tendre supériorité, mon ange, » vous ne sauriez pas plus les nouvelles de ce » pays-là, que ce qui se fait à la Chine ! » Une loi qui a fait plus d'ennemis à la cour que le *déficit* n'a trouvé d'amis ni pour le combattre, ni

* Je disais à un homme de ma connaissance : « Je ne vous vois » plus avec M. de B**, votre parent, de la même province que » vous, et avec qui vous avez été élevé. — Nous nous voyons » en province, me répondit-il gravement; *ici il ne va point*, il n'a » pas été présenté, *il n'est de rien*, nous ne nous rencontrons ja- » mais. » Je doute fort que M. de B** eut en province une amitié bien sincère pour son ami d'été. (*Note de l'Auteur.*)

pour le combler, une loi enfin qui a armé la noblesse des provinces, contre celle de la cour, qu'on appelait fort improprement la haute noblesse si c'est l'ancienneté qui la constitue, puisqu'il y avait à cette cour au milieu des noms les plus illustres, plusieurs *grands seigneurs* très-modernes, si l'on peut être un grand seigneur (je parle comme alors), quand on est très-peu gentilhomme; ce dont je prends la liberté de douter absolument *.

Beaucoup de familles pour qui les preuves de la cour étaient un jeu, auraient trouvé cependant des difficultés à les faire, par la perte de quelques titres égarés au-delà de ce qui était indispensable pour les preuves courantes et journalières. D'autres se sont ruinés en envoyant à grands frais dans les pays étrangers, compulser des greffres, des registres, et des chartriers : ils en ont recueilli quelquefois les monumens de leur noblesse passée et de leur indigence actuelle. Cela a jeté de la fermentation dans des têtes, du mécontentement dans d'autres; ici dépit et confusion, là, orgueil et irritabilité; une sourde envie pour les familles arrivées à la

* Ce qui n'empêche plus qu'en *émigration* (mot stupide!), le petit-fils d'un secrétaire du Roi n'ait été absurde d'éplucher la généalogie du duc de Coigny, ou d'hésiter sur le respect qu'il devait à M. le maréchal de Castres. Tour de Babel d'où sont sortis tous les maux! (*Note de l'Auteur.*)

faveur, puisque les droits étaient les mêmes, d'après les mêmes conditions remplies, etc. etc., ce sont là des fautes, des bévues, de fausses mesures; voilà des germes de dissension et de mal!

Ces deux règlemens ont jeté en avant des révolutions tout armées comme Pallas; des révolutionnaires issus des deux classes mécontentes, et les plus actives de l'empire : la tête du tiers-état et le centre de la noblesse. Celle d'hier ne se croyait pas alors autorisée à murmurer. Elle était, pour ainsi dire, isolée, et n'est entrée dans les rangs, que lorsque la révolution eut sonné le tocsin des fureurs et des passions, et leur eut offert l'alternative. Ajoutez à cela les premières places de l'État, spécialement dans le militaire, données presqu'exclusivement aux gens de la cour, et vous aurez la meilleure explication d'une révolution plus extraordinaire dans ses conséquences, que singulière dans son principe.

Mais ce sujet reviendra en temps et lieu : je m'égare trop maintenant du mien.

Mon grand-père, qui, comme on l'a lu au commencement de cet ouvrage, était d'une assez antique maison, pour faire toutes les preuves du monde, n'avait eu besoin de faire que celles qui étaient exigées pour les pages * : il l'avait été de

* Elles étaient de deux cents ans, sans trace d'anoblissement au point de départ. Quelques chapitres exceptés, tels que ceux de

Louis XV, et le suivit à Reims à son couronnement. Il avait été vingt-cinq ans capitaine d'un régiment de cavalerie, à une époque où un homme de qualité ne croyait pas qu'il était indispensable d'avoir un régiment, pour être à sa place, ou qu'il fallait que toute une famille en eût *. Le premier fat ne menaçait pas alors le Roi et l'État, comme nous l'avons vu, de les abandonner à leur malheureux sort, s'il n'était pas colonel.

Pendant le ministère de M. de Monteynard, un comte G*** demanda un régiment, annonçant sa démission s'il était refusé. Le ministre appela avec beaucoup de sang-froid, trois personnes qui étaient dans son cabinet. Leurs noms étaient, tout bonnement, Lévis, Rochechouart, et Beauvilliers. Ils servaient tous trois depuis vingt ans : aucun n'avait de régiment. « Messieurs, dit le » ministre, le Roi est à la veille de faire une » grande perte : monsieur va quitter le service, » mais comme des gens comme vous restent à » S. M., il faudra qu'elle se console. » ce trait fait

Strasbourg, Lyon, Saint-Claude, Remiremont, c'étaient à peu près les plus fortes qu'on eut à faire de son temps : les preuves de l'École Militaire, celle de Saint-Cyr et même de Malte ne nécessitant que quatre générations. (*Note de l'Auteur.*)

* Le maréchal duc de Lévis nommément avait été vingt-cinq ans capitaine d'infanterie et avait commandé une compagnie de grenadiers. (*Note de l'Auteur.*)

d'autant plus d'honner à M. de Monteynard, que M. de G*** était Dauphinois, et son parent, et, qui plus est, frère d'un commandeur de G***, personnage un peu de comédie, mais fort galant homme, ne sortant pas de chez le ministre, surtout à l'heure de dîner, et disant toujours *nous* quand il était question de son patron.

Le vieux prince de Beauffremont, très-fertile en anecdotes, m'en a conté une fort plaisante, du comte de Saint-Mauris, comme lui Franc-Comtois, et de ce bon commandeur. M. de Saint-Mauris mécontent de la cour, comme il arrrive souvent quand on y vit long-temps, s'était retiré dans ses terres; ayant un fils, grand garçon, portant un beau nom, appelé à une grande fortune, il crut que c'était un infanticide de bouder plus long-temps. Il se met en chemin pour Versailles, arrive, et va droit chez Mme de Pompadour, avec laquelle il avait été dans une très-grande mesure de liaisons et de familiarité. Il en est très-bien reçu; le jour même elle lui procure une conversation avec le Roi, et il a l'honneur de souper avec lui chez elle. Voilà un homme en assez bonne posture pour un revenant. Le commandeur de G***, qui n'en sait rien, le rencontre dans les appartemens, se fait fête de son crédit, proteste que personne n'est tant son serviteur que lui, parle de leur ancienne amitié, et du bon temps; ajoutant

enfin : « mon cher comte, le hasard *nous* a » donné bien du crédit, une place dans laquelle » nous pouvons obliger beaucoup de monde : » dites-nous ce que vous voulez pour monsieur » votre fils, et soyez bien sûr que nous ferons » tout pour vous remettre au courant, et vous » être bons à quelque chose... parlez, mon cher » ami,... que puis-je pour vous! »

» — Me donner une prise de tabac. »

Revenant à mon grand-père, ce respectable vieillard était couvert de blessures, honorables cicatrices, qu'il se plaisait à me montrer dans mon enfance : il avait épousé une fille de qualité, parente et du même nom qu'un homme estimé de la cour et de l'armée, qui aurait été peut-être maréchal de France, s'il avait vécu dix ans de plus. C'est une femme d'un mérite et d'un esprit ordinaire, mais d'un courage, d'une candeur, et d'une vertu des beaux âges du monde. J'ai eu d'autant plus tort de ne pas leur ressembler, que je me souviens parfaitement d'eux, et que ma première enfance s'écoula sous leur aile. Sans avoir l'orgueil qui fait haïr, mon grand-père avait la dignité noble et simple d'un homme qui sait qu'il est d'une naissance illustre, reconnu pour tel partout, et surtout dans deux grandes provinces * où il était universelle-

* La Normandie et le Maine.

ment considéré : il tenait à cet avantage, mais il y tenait avec la modération qui le lui fait pardonner; pendant que mon père qui ne parlait que de ses mères Percy et Harcourt (soutenant même que le duc de ce nom n'était pas des véritables), qui ne rêvait que des anciens Rois de Danemarck, dont nous étions le pur sang joint à celui de la maison de Bourbon, qui coulait aussi dans nos veines, eut fait haïr la généalogie de Witikind*, et rendu ridicule le sang de Saint-Louis; si surtout il eût été dans une mesure de faveur et de crédit qui eût rendu cette vanité plus remarquable ou plus dangereuse.

Quoi qu'il en soit, mon aïeul ne s'était jamais personnellement occupé de généalogie, ni de mettre la sienne fort en règle. Retiré du service avec une famille nombreuse, vivant dans sa terre en Normandie, riche de dix ou douze mille livres de rente de ce temps là, il avait la réputa-

* On parle continuellement en Allemagne de Witikind, et quand on veut dire quelque chose de bien fort contre la maison de Bourbon qu'il *est bien simple* de ne pas aimer, puisqu'elle était si puissante et qu'elle est si malheureuse, on vous dit gravement que telle ou telle maison qui descend de Witikind est plus ancienne que celle de France!! C'est charmant! c'est angélique! Mais il y a un petit inconvénient, c'est que la maison de France et celle de Witikind sont une seule et même chose. Witikind second (fils de celui que Charlemagne conquit et fit baptiser), s'appela Robert, et fut père de Robert-le-Fort, marquis de France, bisaïeul de Hugues Capet!!! (*Note de l'Auteur.*)

tion d'un patriarche et du plus honorable gentilhomme de ces cantons. Le marquis de Tilly-Blaru, lieutenant-général, et grand'croix de l'Ordre de Saint-Louis, sachant qu'une branche de sa famille était fixée à quelques lieues d'Alençon, vint avec le marquis de Scépeaux, qui avait été l'ami et le camarade de mon grand-père, passer quelques jours dans sa terre, et lui demander deux de ses enfans, à peine dans l'adolescence (l'aîné était déjà placé au régiment de Noailles). Il voulait présider à leurs premiers pas dans le service, et les faire commencer par celui des gardes-du-corps, dans sa brigade. Ce service, tout honorable qu'il soit, n'était point du goût de mon aïeul. Il céda aux instances de son parent, et du chef de sa maison, après la promesse formelle que l'un aurait prochainement une compagnie de cavalerie, et l'autre une sous-lieutenance dans le corps (bâton d'exempt alors), qu'il prenait sur lui d'obtenir, quand il en serait temps. Le vieux marquis de Tilly-Blaru, n'avait point la forfanterie d'un crédit imaginaire, et était fort en mesure de tenir ce qu'il promettait; généralement fort estimé, distingué du Roi, avec beaucoup d'ascendant sur l'esprit de l'avant-dernier duc de Villeroy, capitaine des gardes, il les mena droit à Versailles; le plus âgé des deux avait dix-sept ans, et l'un et l'autre étaient

bien loin d'avoir la taille qu'on exigeait dans les gardes, dont le dessein et la perspective étaient d'en rester là : aussi quand le Roi les vit, se mit-il à rire, s'écriant : « comme ils sont petits !

« Sire, je prie V. M. de daigner se souvenir » qu'ils sont mes parens.

» — Vous avez raison, les gens de votre nom » ne se prennent point à la taille. »

Il est assez évident qu'un homme qui vient, de son propre mouvement, en chercher un autre dans sa terre, qui lui fait une espèce de violence pour se charger de ses enfans, qui dit au roi de France qu'ils sont de sa famille, en est suffisamment persuadé.

Mon père, au bout de dix-huit mois quitta le corps, pour entrer à l'école des chevau-légers, qui était alors fort à la mode. Avec tout ce qu'il faut pour réussir au service, une belle figure et du courage, il le quitta dès l'âge de vingt ans pour se marier, comme si Mars et Vénus n'avaient pas toujours été du dernier bien ! ou plutôt, en parlant sérieusement, il le quitta par un esprit d'insubordination, d'inquiétude et d'inconstance dont toute sa vie fut agitée : c'est un de ces hommes qui ne se sont reposés que dans la mort. Son frère, plus tranquille, méthodique et rangé, homme de l'honneur le plus strict, mais d'un esprit trop borné, ne fit aucun chemin;

et attendit mollement la croix de Saint-Louis *dans les emplois subalternes des légions* : l'aîné mourut premier capitaine du régiment de Normandie, avec je ne sais quel brevet de major ou de lieutenant-colonel. Une de leurs sœurs, abîmée dans une haute dévotion qui donnait les plus grandes espérances pour l'autre monde, ne fit guère dans celui-ci que de prier....

Voilà comme tombent insensiblement les familles! Comme celles des empires, leur vigueur et leur santé chancèlent ainsi que celle des individus : tout ici-bas a sa décadence! Voilà donc une branche d'un tronc antique et distingué qui ne pousse pas des rameaux bien vigoureux, et dont les feuilles n'ont pas un grand éclat! Qui lui redonnera de la sève? qui rétablira les anciens honneurs de ce bel arbre? qui le fera refleurir? qui fera asseoir sous son ombre une autre génération qui recommence une gloire interrompue, et se couvre d'un lustre ancien et nouveau?

Moi peut-être (on le disait au moins), moi sans doute, si j'eusse eu le courage de l'ambition, l'entente d'un système, la patience des succès, l'habileté d'une conduite régulière, le malheur de n'avoir point de passions, ou l'ennuyeuse fermeté de les dompter! La révolution, je l'ai déjà dit plusieurs fois, m'eût surpris édifiant, j'eusse étouffé de dépit sous ses décombres, et la main

des plaisirs ne m'eût pas relevé. Candide! Candide! tout est pour le mieux!

Mes parens, et le comte de Tessé, premier écuyer de la Reine, avaient peut-être cette idée, lorsqu'il offrait et quand ils acceptaient pour moi une place de page chez la Reine : au reste, comme j'ai décrit précédemment tout ce qui a trait à cette époque, je ne m'y reporterai seulement que pour ce qui concerne l'incident auquel je veux conduire le lecteur.

J'étais d'une famille où j'avais tant entendu s'occuper de la science héraldique, et classer les généalogies, que je ne doutai pas du bon ordre de la mienne. Un oncle à moi, à qui j'écrivis de faire passer les titres à Chérin, était si persuadé lui-même qu'ils étaient dans la plus stricte règle, qu'il me répondit qu'à son arrivée très-prochaine *je débuterais*. Il arriva effectivement avec des liasses de papiers qui, joints à ceux qui étaient déjà entre les mains de M. d'Hosier, pour les preuves de page, *prouvèrent géométriquement* à Chérin *que nous étions nobles comme le Roi, mais ne l'autorisaient pas, pour être en règle avec lui-même et son devoir, à me donner le certificat requis, à cause des interstices et des lacunes, qu'avec quelques dépenses et des recherches il serait facile de combler.* Il indiqua à peu près où les pièces égarées pouvaient se trouver; il

préjugeait que ce serait à la Tour de Londres, en Danemarck, à Vareville en Normandie. Un abbé Guérin fut dépêché à grands frais pour ce recouvrement. Le jour de mon entrée dans le monde s'approchait; et M. de Tessé avait préalablement réglé avec M. le maréchal de Duras, que j'aurais l'honneur d'être présenté au Roi le dimanche suivant; cela fait, resta la Famille royale, et enfin les princes dans le cours de la même semaine. Je remplis cette longue corvée * (c'en était une pour mon âge, à laquelle deux personnes de ma famille me poussaient) de la moins mauvaise grâce que je pus, avec de beaux habits que j'ai dus long-temps à mon tailleur, et des révérences gauches ou timides qui n'étaient pas celles que m'avaient enseignées les délégués de Terpsychore. Je n'avais point fait un mystère du désordre qu'il y avait dans mes papiers; c'était une chose indifférente et réparable : d'ailleurs l'heureuse jeunesse, si prompte à rougir, est

* On verra pourquoi je m'appesantis sur les particularités d'un événement momentanément embarrassant, mais sans bases, et dont la méchanceté s'imagina alors pouvoir tirer un si grand parti. Je ne me disculperai point de quelques longueurs dans ce récit. Elles sont nécessaires. « On se plaint, dit Diderot, des » longueurs de telle ou telle autre partie d'un ouvrage, mais on » n'entend bien que ce qui est bien détaillé : la plus petite af- » faire, dans le monde, prend du temps, coûte tant de peines! et » l'on ne voudrait pas à la lecture les *détails* si indispensables » dans l'exécution! » (*Note de l'Auteur.*)

pourtant étrangère à la pudeur de la vanité : ce n'est que tard qu'on rougit d'orgueil, quand les prétentions de tout genre et de chaque jour ont remplacé l'étourderie d'un âge qui n'a ni prévoyance ni lendemain. J'avais pris la liberté de le dire moi-même à la Reine, dont la réponse, aussi bonne que simple, fut que *des personnes de ma famille et de mon nom ayant monté dans les voitures, et moi-même ayant été présenté, c'était tout ce qu'il fallait pour l'instant, et que j'avais du temps devant moi pour me mettre en règle sur le reste.*

J'y procédai immédiatement, malgré cela ; j'en parlai au marquis de Tilly, qui me réputait si bien son parent, qu'il avait fait des visites avec moi : il m'assura qu'il ferait volontiers ce qui m'était agréable, mais que, séparés depuis plusieurs siècles, il ne croyait pas que la communication de ses titres pût m'être utile. Sur ces entrefaites, l'abbé Guérin en rapporta de nouveaux de Londres où nous l'avions envoyé ; il demandait de l'argent pour entreprendre un nouveau voyage : ce préalable lui fut refusé. Indifférent sur un résultat qui n'avait plus pour moi d'utilité, j'attendis que mes finances fussent dans un état plus respectable, et l'époque où j'irais moi-même en Angleterre. J'ai eu par anticipation, dès ma première jeunesse, tout le goût

des voyages; mais j'avoue que je n'avais pas le pressentiment des interminables courses auxquelles la Providence m'a depuis condamné. Ainsi donc, en faisant moi-même la confidence publique de mon embarras dans une matière estimée alors si importante, en négligeant de restituer un texte que quelques soins auraient rétabli, je me préparais une affaire grave et sérieuse qu'ajournait le destin à un terme de douze années!

L'abbé de Tilly-Blaru avait eu à se plaindre de mon père ou de l'un de mes oncles. Il était, ou croyait être, grand généalogiste, tout occupé de son nom, de sa famille, de son éclat, et de son antiquité. Il avait été à je ne sais quel séminaire avec le prince Louis d'Aremberg, que l'Eglise ne réclamait pas, et que le genre sacré céda si complètement au profane. Ce dernier m'ayant rencontré chez le comte de B**, ministre en France du frère de la Reine, l'électeur de Cologne, me dit très-distinctement et sans y mettre d'importance: « Je connais fort l'abbé de Tilly, il prétend que » tu n'es pas son parent.

» — S'il entend par le mot *parent*, repris-je, » faisant assez peu d'attention à ce qu'il me di- » sait, un cousin-germain, ou quelque chose » d'aussi près que cela, il a grandement raison: » mais nous portons le même nom et les mêmes

» armes, et, quoique séparés depuis un temps » immémorial, avons la même origine. »

Cette conversation tomba.

Piqué de cette assertion, poussé par une curiosité inquiète, j'allai quelques jours après au cloître Notre-Dame où logeait l'abbé de Tilly. Après les premiers complimens, j'en vins sans détour à l'objet de ma visite. Il me dit n'avoir pas si positivement articulé ce que je lui reprochais, mais que quelques recherches l'avaient conduit à ne pas croire que nous fussions parens; qu'il n'avançait pas que nous valussions moins que lui, mais que son opinion était à peu près arrêtée, que nous étions deux familles distinctes; que le hasard faisait les parens, que ce n'était point un acte de la volonté, etc. etc. Je lui témoignai toute ma surprise, l'assurant, sans humeur, que j'allais, cette fois, établir une vérité dont je ne doutais pas, ou constater mon impuissance de la démontrer *. Nous nous séparâmes avec toute la politesse sévère d'un orgueil réciproque **.

* M. d'Hozier m'avait dit : « *Ils auront autant de peine à vous » prouver que vous n'êtes pas de leurs parens, que vous à leur » prouver que vous en êtes.* » (*Note de l'Auteur.*)

** Les généalogistes parlent d'une branche issue d'un évêque de Bayeux, Harcourt et d'une Tilly, dont le fils fut reconnu et légitimé après la sécularisation et le mariage du père, autorisés par bulle du Pape Paul III (Alexandre de Farnèse); et par lettres de jussion, de François Ier, Roi de France, entérinées en 1535. Si

Je ne recherche pas comment les passions du vicomte de Tilly-Blaru furent mises en jeu, quelle main attisa le feu de la discorde déjà allumé par quelques circonstances qui m'étaient étrangères. Quoi qu'il en soit, impétueux, ardent, mécontent peut-être de son étoile, qui ne l'avait pas mis à sa place, ni conduit à l'avancement dont il était susceptible, brave jusqu'à la témérité, il fut poussé à être le représentant de sa branche pour m'intenter un procès qui avait pour préface une Requête aux maréchaux de France. C'était la mesure du monde la plus inutile, car, d'après mon entrevue avec l'abbé de Tilly, je m'étais décidé, moi et ma famille, à faire prononcer authentiquement sur cette question deux généalogistes munis de toutes les pièces : je l'avais annoncé au marquis de Tilly, qui m'avait assuré ne prendre aucune part active dans cette discussion. C'eût été beaucoup plus prompt qu'un procès dont les formes dilatoires amusent toujours le public, et souvent

cette souche avait été la mienne, je n'aurais été nullement embarrassé d'en convenir, dans le temps même où l'on attachait plus de prix à ces découvertes : ce serait une naissance qui vaudrait toutes les autres. Mais il est clair, par les titres de ma branche, déposés si long-temps chez MM. d'Hozier et Chérin, que ce n'est pas nous, quoique l'intention ait été de nous le reprocher. Le dernier de cette race, qui a produit des hommes distingués, est mort jeune et sans enfans, en 1733, mousquetaire. Au reste, ma plume retrace aujourd'hui ces particularités comme la mémoire repasse un rêve. (*Note de l'Auteur.*)

ne décident rien. Mais il était écrit au livre des destins que cette question serait arbitrée par le glaive, et qu'un duel connu de toute la France la terminerait.

La tendre amitié qui m'unit aujourd'hui à mon adversaire de ce temps-là, la liaison qui s'est formée entre nous, et que les ressouvenirs du sang et des armes ont encore cimentée, m'interdisent des détails ultérieurs; et des récriminations odieuses dont l'amitié s'offense, et que dédaignent des hommes qui se sont mesurés au champ de l'honneur *.

Je me bornerai donc à résumer ici tout ce qui se rattache à cette grande circonstance de ma jeunesse : une rixe dans un lieu public dont j'instruisis moi-même le Roi et la famille royale par une lettre; comparution au tribunal des maréchaux de France; la promesse de ne pas se battre en France éludée par un voyage aux frontières; un duel très-grave; une jolie femme tendrement agitée, courant en poste après moi; une autre souhaitant se réconcilier avec moi avant mon dé-

* Le vicomte Charles de Tilly-Blaru a eu pendant son émigration de grandes obligations au comte Alexandre de Tilly, qu'il ne voulut pas d'abord reconnaître pour son parent. Il a consigné les témoignages de la reconnaissance qu'il lui avait vouée dans un écrit conçu en ces termes : « Le comte de Tilly a mis dans sa manière » de m'obliger une grâce et une noblesse faites pour fixer ma re- » connaissance, ainsi que celle de ma famille. »

part; mon retour à Paris; M. le maréchal de Stainville voulant me faire arrêter à l'Opéra; la romanesque et perfide Mme Ray..... obtenant tous les sacrifices de mon amour, et moi tous ceux de sa pudeur; les poursuites de l'inquisition de la connétablie *; le comte de L** m'emmenant à son château de Normandie, pour m'y soustraire; un exempt du plus aimable tribunal du monde venant m'y chercher; l'attachement de mes amis ** que mon cœur se plaît tant à se retracer; mes interrogatoires devant les maréchaux de France, où mes réponses furent simples et nobles; l'intérêt de plusieurs membres de ce corps illustre; le déchaînement de quelques autres; ma détention de trois mois à l'Abbaye-Saint-Germain; quelques aventures d'amour dans cette lugubre enceinte que j'avais égayée au point que nos seigneurs *** en prirent de l'humeur; Desprémesnil venant m'offrir de porter ma cause au Parlement qui brûlait de faire niche au corps le plus distingué de l'État; ma liberté recouvrée en quelque sorte

* Tribunal des maréchaux de France.

** Je n'ai point oublié vos larmes généreuses et votre fraternelle amitié, ô mes braves amis! et même l'intérêt inquiet et tendre de cet infortuné prince d'Hénin, quelquefois ridicule, mais toujours essentiellement bon. (*Note de l'Auteur.*)

*** C'était le nom et le titre qu'on donnait aux maréchaux de France, dans une requête.

par les bontés de la Reine, qui ne voulait pas que j'en fusse instruit, mais qui s'était exprimée en ces termes, à mon sujet : « Si M. de Tilly doit être » persécuté, je ne le souffrirai pas; mais quelques » mois de prison lui feront du bien. » Sillery venant ensuite m'instruire d'un mot de M. le duc d'Orléans au maréchal de Stainville : « Il est très- » permis au tribunal de se déshonorer dans cette » affaire, mais il ne parviendra pas à déshonorer » MM. de Tilly. » Enfin la sensation vive qu'un captif éprouve à respirer le grand air : voilà l'ensemble d'un tableau resserré dont les nuances et tous les détails seraient trop minutieux et trop longs.

J'en détaillerai seulement quelques épisodes qui me ramèneront tout naturellement à reprendre le fil de ma narration. J'ai dit, en parlant d'Adeline, qu'elle souhaita se réconcilier avec moi avant mon départ pour mon duel à la frontière. Ce fut cette nuit-là même, que je la revis et lui parlai pour la première fois, depuis plusieurs années, dans un des plus jolis boudoirs de Paris, où elle me témoigna amitié et tristesse; je voulais l'égayer et lui montrer de l'amour : mais elle eut une sorte d'horreur de ma proposition, comme si ses transports m'eussent dû porter malheur, et que les miens eussent été ceux d'un mourant. Je me rappelle qu'en rentrant chez moi,

je rouvris mon testament pour lui léguer une très-jolie bonbonnière qu'on m'avait rendue depuis quelques jours avec mon portrait.

Quant à Mme Ray...., dont tout ceci retarda la défaite, agitée, émue pendant mon absence (elle a bien voulu au moins m'en donner l'assurance), elle poussa très-loin la superstition : l'amour, plus que la dévotion, a la sienne. Les sorcières furent consultées sur l'issue du combat; les cartes furent tirées et retirées confirmativement. A ces mystères d'une magie qui émane un peu du démon, avaient succédé des mystères plus augustes : des messes avaient été dites; le saint sacrifice du Rédempteur du genre humain avait été célébré; un prêtre bien payé avait demandé à cette divine victime de nos péchés, que je n'en servisse pas dans la bataille.

Au premier instant fortuné qui me mit dans les bras de cette grande comédienne à la ville, elle avait déployé toutes les tendresses de son art, mis toute sa sensibilité dans ses yeux humides, contracté la respiration de son sein oppressé, balbutié quelques mots perdus dans un soupir, et tombé dans un fauteuil, de bonne grâce et honorablement, en syncope.

N'était-ce pas être bien en règle!

Fugitif sous la protection de l'amitié, la poste, pendant mon dernier et court séjour en Norman-

die, lui avait porté régulièrement deux fois par semaine mes regrets, mon amour et mes espérances : elle ne m'avait point répondu, et j'en avais été piqué. Elle m'avait assuré, quand je la revis, que c'était l'impuissance d'atteindre à la description du sentiment qui l'animait. Mais dans le fond, cet ange de ténèbres avait craint de me fournir des armes pour les temps futurs d'une rupture immanquable : elle avait toute la prudence des mauvais cœurs ; elle en savait trop long pour écrire dans un amour de passage.

De retour à Paris avec mon exempt, qui s'était attaché à moi avec toute l'assiduité de l'intérêt personnel, j'obtins pourtant de ce monsieur la permission de porter mon cœur à mes nouveaux amours. Comme il n'avait besoin, lui, que de mon corps, il se contenta de ma parole d'honneur de le lui rendre dans deux heures. Je volai donc à de nouvelles faveurs chez ma magicienne, et eus l'air de perdre dans ses bras la liberté dont j'allais bientôt être réellement privé par une dure captivité. Elle me promit de venir l'adoucir et de me la faire oublier : elle tint sa promesse avec d'autant plus de facilité que son adorable amant, qu'aucune femme n'a jamais osé tromper, était alors au régiment, dont son mérite l'avait fait major en second.

Mais le bonheur de l'homme est chose fragile, singulièrement quand on veut mener deux femmes ensemble dans le sentier des plaisirs, ce que j'ai vu blâmer au reste par beaucoup de gens encore embourbés dans l'ornière des préjugés. La jolie Rosalie, à qui la reconnaissance eût dû m'empêcher de donner une rivale, vit un jour, dans ce qu'ailleurs qu'en ma prison on appellerait une antichambre, l'emblême de la fidélité que je n'avais pas, un petit chien qu'elle reconnut pour celui de Mme Ray..... Elle retourna sur ses pas, gagna sa voiture, et s'en fut ,.... *mais en Parthe, en me perçant le cœur.* Elle ébruita ma liaison avec cette prude comique, jura par le Styx qu'elle ne reviendrait plus : sa rivale fit le même serment, et le garda. Si quelques autres bonnes âmes m'eussent sevré de leurs consolantes attentions, je fusse resté seul, parce qu'un chien avait *jappé, épouvanté*, dans un corridor.

Les roses et les lys, une Mme M**, une demoiselle Saint-Y.... vinrent parfumer ma solitude et l'orner. Vous surtout, digne moitié d'un des plus distingués courtisans de Neptune, charmante de Boug..... recevez l'expression d'une impérissable reconnaissance! Vous ressembliez à l'Amour qui n'avait pas vos grâces, vous emportiez sur ses ailes les longues heures de la captivité; l'ennui s'évanouissait devant un de vos souris; vos

bontés, comme un talisman magique, m'embellirent ce court esclavage, comme le souvenir en charme encore mon exil.

CHAPITRE XXII.

Tribunal des maréchaux de France. — Les maréchaux de Duras et de Stainville. — Ma visite chez ce dernier. — Son histoire. Le prince de Lambesc. — Dialogue entre M. le comte d'Artois et le prince de Poix. — Aperçu de l'intérieur de M. le duc d'Orléans aux approches de la révolution. — Le président de Nicolaï. — Ce que j'apprends par lui. — Un aventurier chassé de Paris par le soin que j'y mets. — La révolution. — Je sauve Veimeranges menacé de partager le sort de Foulon. — Mes relations avec Mirabeau et avec Roberspierre. — Je projette de repasser à Londres. — Sir John Lambert, banquier à Paris. — Son goût pour la maigreur et les momies. Souper chez lui. — Définition d'une femme désirable par un abbé d'Arcès. — Mlle Leb.... — Quelques détails sur cette jolie personne. — Aventure tragique. — Sa conséquence. — Mlle Raucourt et compagnie. — Calomnies. — Enfantillage de s'affliger d'être *quitté*. — Effet de cette faiblesse. — Je fais une folie. — Inconvenance de conduite. — Opinion sur Mlle Leb.... — Le marquis de Montesquiou au jeu et à l'assemblée la veille de mon départ.

Je sortis donc de cet antre où m'avait précipité cette espèce d'inquisition sous laquelle avait à se courber la noblesse française, sans s'en douter, et surtout sans trop s'en plaindre, sous l'orgueil-

leux prétexte qu'elle était jugée par ses pairs. Il ne s'agissait rien moins que d'aller remercier messieurs les maréchaux de France, d'avoir commis une injustice criante : car c'en était une, même en admettant leur suprématie, qui n'était qu'une usurpation graduelle dans l'Etat de fonctions tout-à-fait étrangères à la dignité primitive de leur office, comme je suis sûr de l'avoir prouvé, en compulsant des autorités poudreuses citées dans un Mémoire que je me reproche d'avoir fait remettre à l'Assemblée Constituante; suprématie qui, dans tout état de cause, était une injure aux lois de la monarchie, que d'ailleurs nous n'avions pas violées, puisque nous avions été nous battre hors du royaume; lois qui doivent être d'une uniformité monotone, et d'une sévère égalité dans le principe et dans l'application. D'ailleurs, quels étaient les hommes qui recueillaient quelque fruit de ce qu'un office de la couronne, purement militaire, fût dégénéré dans une autorité judiciaire et civile dont les abus étaient notoires, et que ses jugemens faisaient haïr, sans la faire respecter? Etaient-ce les maréchaux de France chargés des lauriers qu'ils avaient cueillis, ou décorés de ceux qu'ils étaient censés avoir moissonnés? Non; presque toujours grands seigneurs de leurs personnes, affaiblis par l'âge et ses infirmités, ils atteignaient cette palme élevée au bout de leur

carrière, quand leur main affaiblie allait bientôt la laisser échapper. Sans études préliminaires des lois et de la justice, leur honneur inné, leur loyauté chevaleresque, n'étaient pas un fanal assez brillant pour les éclairer. C'était plutôt pour eux un fardeau onéreux, qu'un devoir honorable, ou qu'une occupation attrayante. Les points difficiles étaient résolus par un pédant de maître des requêtes, presque toujours l'ennemi naturel de la noblesse, qui, s'il n'était pas corrompu, était au moins inégal à la tâche qu'il avait à remplir, celle de pratiquer la justice et de l'enseigner dans des matières qui, pour la plupart du temps, n'étaient ni de sa compétence, ni dans l'analogie de ses principes, de ses goûts, et de son éducation.

C'était bien un autre dédale pour les juges et pour les parties, quand il était ou vénal, ou passionné, ou séductible.

Venait ensuite une armée de subalternes qui fermaient les avenues du tribunal, et qui n'en ouvraient facilement les portes qu'à des clefs d'or. Ils vendaient la faveur et les délations, les exposés qui faisaient absoudre, et les faux rapports qui faisaient condamner. Phalange de misérables sortis de la fange pour vexer ceux qui n'auraient dû être signalés qu'à leurs respects! *Clique* déhontée qui se désaltérait dans les lar-

mes, et se rassasiait dans l'iniquité! Brigands mercenaires qui n'avaient qu'un poids! qui vivaient de fiel, de présens extorqués, de larcins, et de rapines!

Ces hideuses vérités étaient reconnues même par plusieurs maréchaux de France. Le brave maréchal de Duras en convint à peu près dans la visite de remercîment que je fus lui faire. Il entra dans quelques particularités qui me prouvèrent qu'il connaissait à fond le tribunal où il siégeait, et ses nuisances, et qu'il en aurait vu l'abolition sans déplaisir, comme celle d'une attribution tout-à-fait distincte des honneurs et de la récompense suprême des guerriers. Il me traita paternellement, et me retint à dîner, ce qui n'était pas une chose indifférente, étant à peu près l'homme de France qui faisait la meilleure chère. Je lui dis qu'il avait été beaucoup trop *César* dans sa jeunesse pour me punir d'avoir fait mon devoir, et que je savais que son opinion nous avait été favorable. Il écouta, en souriant, toutes mes hardiesses sur le maréchal de Stainville, et comme il ne m'arrêtait pas, c'était assez me répondre. Je le trouvai charmant d'aimer si peu son confrère, et d'être encore assez jeune pour me laisser m'oublier un peu. Il se ressouvenait fort bien d'avoir *été d'année* *, et de m'avoir pré-

* Il était premier gentilhomme de la chambre.

senté au Roi; les jeunes gens chassaient les vieillards *avec une vitesse effrayante pour tous les deux;* il était fâché de savoir que j'eusse quitté le service, qui était, en France, l'unique profession d'un gentilhomme; je devais me hâter d'y rentrer, et *en faire de toutes les façons,* pour devenir à mon tour maréchal de France, et avoir alors le plaisir de proposer et d'amener *peut-être de belles réformes* dans le tribunal dont je ne lui *paraissais pas engoué* *, etc. etc., et disant tout cela avec une grâce extrême, et pourtant avec une parfaite dignité.

Cette visite n'était point encore faite chez ce caporal hongrois de maréchal de Stainville, grand suscitateur de cette petite persécution : m'y voilà. « Vous ne me devez, monsieur, me dit-il brutalement, aucun remercîment (à qui le disait-il ?). » Si mon avis avait prévalu, vous auriez porté » votre tête sur un échafaud.

» — J'espère, M. le maréchal, repartis-je, que » c'eût été une tâche au-dessus de la puissance » du tribunal, eussé-je même été sans amis, sans » parens, et sans entours ! Il y a encore en France » d'autres lois que celles de l'épée du connétable.

* Cette affaire ne fit pas plus d'honneur au tribunal que l'affaire de M. d'Harambure, et spécialement celle du vicomte de Noé, qui l'avait singulièrement dépopularisé parmi la noblesse.
(*Note de l'Auteur.*)

» — Monsieur !....

» — Je répétai. Mais le respect m'empêche » d'entrer dans les détails de cette question : je » satisfais à un devoir, en venant *, comme on me » l'a prescrit, non chez M. le comte de Stainville, » mais chez le maréchal de France. »

Il avait avisé pendant ce temps-là une certaine veste de ratine grise, dont il était vêtu en manière de robe de chambre : il la contemplait ou avec humilité ou avec amour ; j'incline à croire que c'était le premier sentiment, car il eut l'indulgence de me balbutier quelques excuses de m'avoir ainsi reçu : une profonde révérence de ma part le mit en mesure d'aller faire sa toilette ; il en avait grand besoin, et ne pouvait guère en être paré.

Ce maussade personnage avait été attiré au service de France par son frère déjà ministre. La Reine n'avait pas peu contribué à le faire nommer maréchal de France, par la reconnaissance qu'elle gardait au duc de Choiseul (à qui il n'y avait pas moyen de donner le bâton), de ce mariage qu'elle regardait alors comme un

* Un de ses collègues, qui avait été tout aussi mal que lui dans cette occasion, s'excusa de me recevoir ; il me fit dire qu'il était dans son lit avec un mouvement de fièvre. Je n'ai pas repassé à sa porte pour demander de ses nouvelles.

(*Note de l'Auteur.*)

présent de la fortune, quand ce n'était qu'un piége de l'enfer. Cet excellent homme, qui m'aurait voulu faire couper le cou, avait à peine eu le talent de détail des garnisons. Il avait été fait lieutenant-général ineffectif en Autriche, après y avoir eu l'activité d'une quinzaine d'années de service aux régimens de Kollowrath et de Loewenstein. Il n'avait point mérité d'être feld-maréchal dans les armées de l'empereur; aussi ne l'était-il pas; et les maréchaux de France n'avaient pas mérité de l'avoir parmi eux, quoiqu'il y fût. Mais, il faut avoir le courage de le dire, cette dignité avait été prostituée dans ces derniers temps, comme les autres grades militaires, trop nombreux pour une armée qui, proportionnellement avec notre territoire et notre puissance, l'était trop peu. Tant d'autres grâces avaient été prodiguées! Et le collier de l'Ordre qu'on donna à des gens étonnés de le porter; à d'autres, qui soutenaient eux-mêmes n'avoir mérité que le cordon rouge; à quelques uns enfin que le public prétendait n'en mériter aucun! La pairie fut la seule dignité dont le dernier règne fut avare, et il faut l'en louer : rien n'est un signe si prochain, si infaillible de la chute d'un empire, que cette prostitution des grandes faveurs d'un Etat!

M. de Castres, M. de Guines, le duc du Châ-

telet même, si appelé à tout ce qu'on peut être par la naissance, n'étaient que ducs héréditaires, ou à brevet. Le duc de Coigny fut créé pair;.... et l'on peut croire que ce n'était qu'un dédommagement de la place de premier écuyer que des réformes économiques lui faisaient perdre, quand M. de Lambesc réunit les deux places dans la main du grand-écuyer. Celui-ci en avait gardé bien de la reconnaissance. Etant à Bruxelles, où il s'essayait à jouer le *prince étranger*, parce qu'il commençait à désespérer de la France, il eut le bon goût de dire, « *Votre Roi* : — Qu'appelez- » vous, *Votre Roi*, s'écria Mme de Matignon qui » avait tout-à-fait ce genre d'éloquence, il était » presque plus le vôtre que celui de qui que ce » soit? vous aviez une assez belle place, et étiez » assez bien payé pour le croire. » Elle aurait pu ajouter « que la tête lui avait tourné. » Si cette branche de la Maison de Lorraine, établie en France depuis 1500, et créée pair du royaume dès 1527, n'était pas française et sujette du Roi, nous aurions presque tous quelque chose à dire pour trouver une place ailleurs. Cela fait pitié! Mais l'ingratitude et l'orgueil ont, en général, peu de logique. Cela me rappelle une anecdote peu connue, mais dont je suis sûr. M. de Poix, alors gouverneur de Versailles et capitaine des gardes, n'avait pas toujours toute la mesure d'un

courtisan discret. Il s'attira une réponse plus que sévère de M. le comte d'Artois, mais il s'en tira noblement et sans impertinence : « Si la Maison » de Lorraine avait réussi dans le temps de la » Ligue, il serait possible, monseigneur, qu'il fût » roi de France (faisant allusion à M. de Lam- » besc), et vous grand-écuyer. — Que seriez- » vous donc, vous? lui dit M. le comte d'Artois, » palefrenier? — Non, monseigneur, répondit » le prince de Poix, je serais tout de même un » bon gentilhomme. » C'est d'autant mieux dit que messieurs de Noailles sont de toute antiquité, malgré que leur faveur et la vanité avec laquelle ils en ont usé aient fait dire presque généralement à la malignité envieuse qu'ils étaient d'hier.

A peu près dans ce temps là, je fis une découverte qui m'affligea, et m'expliqua plusieurs énigmes dont le mot m'avait souvent embarrassé. Le président de Nicolaï, m'avertit que quelqu'un de mon nom avait été arrêté et conduit à la prison de la Force, par son créancier. Quoique ses fonctions eussent peu ou point de rapports avec cette partie, le président ajouta qu'il savait par son secrétaire, dont le frère était attaché au lieutenant criminel, que ce quidam était un détestable sujet, et nommément accusé d'un crime de faux. Je courus chez un magistrat,

et en ayant obtenu toutes sortes d'égards et de facilités, je me rendis à la prison, où muni d'un pouvoir de sa main et accompagné d'un homme de loi qu'il me donna, je vis un homme de la tournure la plus basse, et de la figure la plus ignoble. Je pris la liberté de débuter avec lui à tout hasard par les gestes les plus significatifs : je fis dresser un procès-verbal de l'historique de son séjour à Paris depuis plus de deux ans, et des circonstances détaillées de son incarcération. Il se jeta littéralement à genoux, confessant ses turpitudes et son véritable nom. Il s'appelait le Blanc et était créole. Sa mère avait eu long-temps des liaisons intimes avec le comte de Tilly, officier général, qui avait vécu plusieurs années aux Iles. De là cette fantaisie à ce misérable d'en prendre le nom. Je fis constater juridiquement tous ses aveux et dépositions, et ne fus tranquille, que losqu'il eut été chassé de Paris avec défense d'y rentrer. Je sais qu'il y est revenu depuis, et qu'il a été très-activement employé sous Robespierre *. Je suppose que s'il m'avait retrouvé

* Il n'y a eu d'employé sous le gouvernement révolutionnaire, dans le sens indiqué par l'auteur, qu'un Tilly, chargé d'affaires à Gênes, en 1793 et 1794; arrêté ensuite et transféré dans une maison de détention à Paris, d'où il n'est sorti qu'après le règne de la terreur. Les Mémoires du temps n'en parlent que très-défavorablement. On sent bien qu'il ne peut être ici question du général comte de Tilly, d'une famille noble de Normandie, quoique

dans son chemin, l'intérêt qu'il eût pris à moi, eût été le corollaire de toutes mes chances pour l'échafaud.

Un peu de bruit qui ressemble à la renommée, un combat qui avait eu de l'éclat, ne pouvaient qu'avancer mes affaires auprès de ce sexe sensible que la finesse de ses organes et de ses perceptions rend impressionable de tant de manières. J'étais très-occupé, j'eusse pu l'être davantage. Mais une activité inquiète me travaillait, j'avais je ne sais quelle vague sollicitude sur l'avenir qui ne m'a été ensuite que trop expliquée. C'était un nuage confus que je ne perçais pas; je soupçonnai qu'il recélait une tempête : à peu près comme dans les jours de la plus accablante chaleur, un mal-aise, une disposition physique, annoncent un orage.

J'avais été remercier M. le duc d'Orléans, de l'intérêt qu'il m'avait témoigné; j'y avais recueilli une conversation qui m'avait involontairement troublé. Je l'avais vu entouré de gens dont plusieurs étaient des hommes d'honneur, mais consumés de la soif de la réputation, et d'une ardeur qui n'était modérée que par la prudence de l'in-

n'appartenant pas à celle des Tilly-Blaru et des autres Tilly, et qui, après s'être signalé dans la carrière des armes pendant les guerres de la révolution, est mort à Paris lieutenant-général et grand-cordon de la Légion-d'Honneur, au mois de janvier 1822.

térêt personnel; de quelques autres à qui tout était égal pour s'ouvrir les avenues de la fortune, et dont les théories indiquaient assez clairement que peu effrayés de leurs conséquences, ils ne s'arrêteraient pas devant les obstacles; de quelques autres enfin, à qui l'ambition d'attacher leur nom à d'utiles et mémorables changemens, en atténuaient ou en dissimulaient le danger, et qui ne rêvaient que réformes, constitution anglaise, destruction des abus *, idées libérales, enchaînement du despotisme, et réduction de la puissance de la cour et de ses agens. La cheminée de M. le duc d'Orléans était chargée de pamphlets, de *cahiers*, de systèmes de plans libellés par ses faiseurs, où chaque rêveur avait déposé son utopie. Le premier mot qu'il me dit dans cette visite, fut : « soyez tranquille, une telle oppression de» viendra impossible; il y aura bientôt des lois » simples et bonnes, que l'arbitraire n'interpré» tera pas à sa fantaisie. Les lettres de cachet, » les bastilles de tous les genres n'existeront pas » long-temps. » et sur ce que je lui dis que j'allais passer quelques mois en Angleterre, il m'interrompit avec émotion : « parbleu on pourra y

* Cela me rappelle un mot du comte d'Estaing, à qui le chevalier d'Oraison disait : « Nous voulons la mort des abus. — Vous » êtes donc las de vivre, car vous êtes un abus vous-même. » C'était vrai. (*Note de l'Auteur.*)

aller et partout ailleurs sans en demander la permission et sans craindre un refus. »

J'étais émerveillé de tout ce que j'entendais sortir de cette bouche du premier prince du sang ; mais je n'eus pas le temps de me remettre de mon étonnement, car à peine eus-je passé dans le salon, que j'eus bien d'autres belles choses à écouter. Le vicomte de Noailles dit entre autres, avec cet enthousiasme exalté qui le caractérisait (j'avais mis la conversation sur les maréchaux de France, alors thème éternel de mes discours, et le seul tribut que j'aie payé à la contagion) : « il faut qu'il devienne plus facile » au soldat de mourir maréchal de France, qu'il » n'est aisé aujourd'hui à l'officier de le devenir. » Je ne me rendis bien compte de la sensation indéfinie que tous ces discours, si singuliers alors, avaient produite sur moi, que lorsque je fus sorti du Palais-Royal. Le fantôme d'une révolution, dont je n'aurais pu indiquer la nature, celui de la monarchie éplorée, m'apparurent. Pour parler sans figure, je proteste que je crus dès cet instant à la guerre civile : ce fut alors la seule révélation vague que me fit le présent sur l'avenir. Je courus le lendemain chez le vicomte de Noailles, qui venait de me raccommoder avec son frère, le prince de Poix, et le lui dis : « je n'en crois rien, me répliqua-t-il,

» nous suivrons nos cahiers, nous irons un peu » plus loin; le Roi veut le bien, il nous secon- » dera; et s'il faut finir par se battre, c'est » très-bon pour la santé, nous nous battrons. » Noailles avait une grande vocation révolutionnaire; il était beau-frère de M. de La Fayette, il en était jaloux comme s'il l'eût estimé, et voulait le faire oublier, comme si son rival avait justifié les précautions de l'envie. *Cette noble* passion l'avait surpris dans le monde, à la cour, au même régiment où ils avaient servi dans leur jeunesse : elle s'était fortifiée aux États-Unis, d'où tous les deux avaient rapporté des chimères, dont ils avaient toujours eu le germe : je veux dire un système d'égalité et de liberté mal définies et plus mal conçues.

Revenons à ce que je disais plus haut. Je me sentais un besoin impérieux de voyager : j'ai eu trop le temps et l'occasion depuis, de satisfaire à cette fantaisie; mais alors, c'était je ne sais quoi d'inexplicable qui m'agitait. Il eût semblé que je ne voulais pas assister à l'exorde des calamités publiques, ni voir briller en France les derniers beaux jours qui luisaient pour elle et pour l'Europe ébranlée dans ses bases : beaux jours auxquels de si longues ténèbres devaient succéder. Il me reste de tout cela que nous entendons une voix intérieure qui ne nous raconte pas l'avenir,

mais qui en bégaie les prophéties, et que nous avons des aversions, des antipathies qu'on définit mal, et que l'avenir justifie trop. Tel est le sentiment de haine profonde et irréfléchie que j'ai toujours portée à M. Necker, dès son entrée dans une carrière que rien ne lui ouvrait, que la présomption d'un côté, et l'aveuglement de l'autre. Tel est encore le sentiment du dédain que j'ai eu, dès le premier instant, pour les talens *ministériels et financiers* de M. de Calonne; à tel point, que m'occupant alors si peu de toutes ces matières, je dis à un de ses plus zélés partisans * : « *je le hais* autant que M. Necker : » c'est un homme d'esprit qui vient nous donner » le coup de grâce. » En voyant même de tels hommes à la tête du gouvernement, proposant leurs rêveries et leurs expériences pour le rajeunir, il eût été difficile à cette première époque, de découvrir la révolution dans ses détails et dans toutes ses funestes conséquences; mais il n'était que trop aisé de voir que nous entrions dans un labyrinthe inextricable dont personne n'avait le fil, et où veillaient le Minotaure et la mort.

Un roi pétri de vices et d'immoralités nous eût sauvés peut-être; nous allions périr par celui dont la faiblesse neutralisa toutes les vertus : en

* Le comte de Vaudreuil.

France discuter l'autorité, c'était la saper : réparer *avec examen*, c'était détruire avec certitude. C'est surtout là qu'il faut faire le bien sans l'annoncer, si l'on ne veut pas que le mal y naisse toujours méthodiquement du mieux. M. de Calonne que j'ai connu beaucoup depuis, dont j'ai aimé les grâces faciles, et l'instruction aimable, riait beaucoup à Londres, chez M. de Luxembourg, quand je lui disais un jour, en présence de M. Burke. « Le Roi aurait dû vous » donner une place *de causeur* dans ses cabinets, » plutôt qu'une place de ministre dans son con- » seil : il aurait dû vous *noter* pour que vous ne » fussiez jamais dans le cas de lui parler de vos » *notables*. » On se doute bien que tout cela ne fut pas dit si court et si nu que je l'écris là; mais tout enveloppé que cela pût être dans des correctifs et des cajoleries, j'ai peur qu'il n'en ait ri aux éclats que du bout des lèvres... * il riait! il aurait dû pleurer en larmes de sang.... mais personne ne voulait avoir fait le mal; il accusait M. Necker, qui se consolait à son tour, en pensant à lui. Il accusait l'Archevêque de Sens. A les entendre l'un après l'autre, aucun n'aurait certainement été coupable; mais chacun rendait à

* Et quelle âme généreuse pouvait avoir oublié Mr de la Châlotais et l'un de ses interrogateurs ? (*Note de l'Auteur*.)

l'autre une justice que la postérité rendra à tous. Elle ne sera qu'équitable dans tout état de cause; car en politique et en administration, on est aussi coupable du mal qu'on n'empêche pas, que de celui qu'on fait; de celui qu'on consomme par calcul, que de celui qu'on autorise par impéritie; et l'inflexible histoire ne fait pas plus de grâce à ceux qui ont déshonoré une place par des crimes, qu'à ceux qui en ont été déshonorés par leur sottise, et leur impuissance à la remplir.

J'étais bien jeune, inappliqué, volage, bien peu préparé à discuter les talens d'un contrôleur-général et ses devoirs. J'étais à la campagne, chez le marquis de V**, enthousiaste forcené de l'*Homme d'État genevois*. J'en partis, presque brouillé avec lui et toute la société, pour m'être endormi le soir, pendant qu'on lisait son *Éloge de Colbert*, que j'avais lu il y avait long-temps, et leur avoir dit en me réveillant, que c'était écrit en style de réfugié, et *pensé* en charlatan.

Qu'on juge si mon amour s'augmenta à la lecture de son administration des finances de France, où il se constitue la partie adverse du Roi, et a l'insolence de demander des juges entre le monarque et lui!! J'avais lu son caractère dans ses livres, et le connaissais comme si j'eusse vécu avec lui. Quand je vis un étranger, un bourgeois de Genève, un calviniste à la tête des finances

d'un royaume, et d'un royaume catholique, où il était consulté sur des matières étrangères même à ses talens présumés, je fus dans le secret de sa pernicieuse influence sur nos destinées. Quelques vertus gênées dans des phrases emphatiques ne me rassurèrent pas : sa candeur, s'il en avait eu, n'eût pas suppléé l'absence de ces grands élémens dont se compose le talent d'un homme d'État, et qu'on ne trouve pas sur les bancs poudreux d'un comptoir. Mais quand on l'eût vu convoquer ces funestes États-Généraux * que j'avais passé ma jeunesse à ouïr blâmer par un des premiers hommes d'Etat que la France ait eus **, quand on eût entendu ce discours emphatique et présomptueux, où il exposait tout un plan subversif, tout un système de gouvernement dont il espérait concentrer la puissance dans sa main, alors il fallut s'attendrir et trembler, sous peine d'être un factieux ou un sot.

Il est donc de fait que je ne sondai pas alors toute l'étendue, toute la profondeur de l'abîme qui s'ouvrait, mais que je l'entrevis. L'histoire

* Louis XV même avait eu la vue assez bonne pour en apercevoir le danger. Il avait répondu à M. d'Argenson, qui les lui proposait : « J'ai de quoi finir et ne suis pas las de régner ; mon » successeur fera comme il voudra. » Il n'a fait que comme *il* a pu et que comme les autres *ont* voulu.

** Favier, que j'ai fort connu et fort écouté dès mon entrée dans le monde. (*Note de l'Auteur.*)

que j'avais bien lue me présageait une révolution que j'étais destiné à bien étudier et à bien savoir. Si, dans cet ouvrage, je n'en écris pas les détails que je connais parfaitement, c'est que j'y vois une tâche odieuse dont le talent de Tacite, si je l'avais reçu, ne m'engagerait pas à surmonter l'horreur. Nous sommes encore trop près des acteurs et du théâtre.

Je passerai donc rapidement sur les premiers mois d'une crise sans exemple, dans les annales du monde, et me bornerai à mentionner quelques anecdotes ou quelques particularités, qui, m'étant personnelles, se rattachent plus ou moins aux événemens qui signalèrent la révolution.

Il est bien singulier, par exemple, que depuis ma rupture avec Veimeranges, à cause d'Adeline, nous ne nous soyons reparlé qu'au commencement de la révolution, et bien lui en prit. J'eus à peu près l'avantage de lui sauver la vie dans une église où il faisait une assez mauvaise figure, embarrassé dans une dispute fort inégale qu'il avait devant le bon peuple, avec un citoyen dignitaire, auparavant cocher de Mme de Polignac.

Ce monsieur ne le marchandait point, et visait à la tête; ce n'était pas une éloquence très-châtiée que la sienne, mais elle était du genre qui convenait le mieux au plus grand nombre de ses auditeurs. Je me souviens surtout qu'il l'avait

transformé en membre du comité autrichien (la plus terrible des accusations populaires, plus dangereuse même que celle d'aristocrate). Il ne demandait rien moins qu'une visite domiciliaire chez cette sangsue publique, disait-il, où l'on trouverait des tonnes d'or; il l'appelait un second *Foulon!!*

Veimeranges qui n'avait jamais été un beau parleur, était dans un trouble très-propre à le conduire directement à un réverbère; cette grosse tête avait pris un caractère de stupidité, cette bouche béante bégayait une justification timide, qui compromet plus que le silence; et la mort, à la lettre, s'était assise sur ce front si rouge devenu si pâle: c'étaient tous les symptômes du crime ratifiant sa condamnation; c'était l'aveu involontaire d'un malversateur qui donne l'absolution à ses bourreaux.

L'époque dont je parle est celle des trois ou quatre jours qui précédèrent la venue du Roi à l'Hôtel-de-Ville, lorsqu'il vint faire attacher la cocarde tricolore à son chapeau. On n'avait pas eu, vraisemblablement, le dessein qu'il s'en tirât à si bon marché: mais les factions furent encore déjouées; ce grand calice dont il devait, comme le sauveur du monde, et il en eut la résignation, épuiser la lie, n'était pas rempli jusqu'aux bords: pas une seule goutte n'en devait être perdue

pour lui : on lui permit encore de revoir Versailles pour entrer tout entier dans l'océan révolutionnaire. Il rapporta encore dans son château la vie et des outrages : le sceptre n'y était déjà plus. Les portes de la capitale étaient fermées ; des hommes plus effrayans par leurs regards que par leurs armes couraient les rues, et faisaient à toutes les portes des invitations de se rendre dans les sections, ou à la Maison-Commune. Les temples de Dieu furent choisis pour ces premiers rassemblemens, comme s'il était naturel à l'homme de se mettre sous les yeux de la divinité, au milieu des calamités publiques, et de tous les forfaits qu'elles traînent à leur suite; et là de faire les signaux de détresse au pied des colonnes de ces temples qui sont la communication de la terre au Ciel!

Après avoir essayé sans succès de sortir de Paris, j'arrivai donc à l'église le lendemain matin, avec le duc d'Aumont, Sartines * et Morinval : nous y fûmes, comme par un mouvement simultané, promus sur-le-champ à d'éminentes dignités. Celle de secrétaire militaire m'échut en partage. Cette petite épreuve m'a convaincu que si tout ce qui était ou avait été quelque chose en France y était resté, l'on eût donné à la révolution une autre

* Fils.

perte et d'autres résultats. Quoi qu'il en soit, je me servis de mon crédit naissant pour rendre à mon vieux rival un service qu'il ne me semblait pas disposé à se rendre lui-même : je m'élançai sur une *table*, et grâce à mes poumons et à quelques mots harmonieusement arrangés, je fis jeter dans la rue, avec dommage, l'ex-*Automédon*, et conduire provisoirement dans une chapelle le pauvre Veimeranges, d'où je le tirai à la sourdine, avant qu'il eût eu le temps de s'y mettre dans les prières que sa peur aurait suggérées à sa dévotion.

Il faut pourtant lui rendre la justice qu'il eut une idée financière très-heureuse : il fit la péroraison de mon discours, et s'écria : « Monsieur le » président (M. le H** et M. Suard de l'Acadé- » mie française l'étaient l'un et l'autre), je suis » un bon citoyen, et dépose mille écus sur l'autel » de la patrie. » C'était de l'éloquence à la Veimeranges, à la Beaujon, gens plus diserts que feu Cicéron et tous les rhéteurs. Peut-être eût-il été plus heureux pour cet infortuné de périr alors; au moins n'eût-il pas trouvé un genre de mort plus horrible que celle qu'il s'est donnée lui-même, se jetant un peu plus tard d'un cinquième étage dans la rue, pour échapper aux satellites du règne de la terreur * : ainsi se brisa, dans

* En 1794, dans la rue de Chartres.

cette chute horrible, cette masse épaisse qui fut rendre le dernier soupir à l'hôpital.

A quelque temps de là, ayant dîné un jour à Versailles, chez le duc de Biron, je m'animai avec assez de bonheur pour que Mirabeau, quoique d'une opinion diamétralement contraire, me dit en sortant de table ces propres mots : « Mon » bon ami, venez avec nous, je vous promets for» tune et gloire.

» — Me sauvez-vous, lui dis-je, le remords et » la potence?.... »

Mais tout s'éclipsait alors devant les réputations oratoires. On ne parlait que des harangues de Mirabeau et de Barnave, de Barnave à qui Mme de Tessé aurait dû s'abstenir de donner le sobriquet de *Néronet*, à cause de son mot si connu, qui n'était que le mot de l'énigme.

M. de Robespierre (comme l'a appelé gravement Mirabeau pendant toute la première assemblée, en y opposant, il est vrai, sans cérémonie, et comme je l'ai entendu souvent dans le même discours, Louis-Joseph Bourbon, dit Condé), M. de Robespierre donc, me parlait un jour de la nécessité de pendre une centaine de gens en habits brodés tous les ans. Ce tigre avait-il tort?

Un autre jour, causant avec le vicomte de Noailles, dans l'avenue de Paris (dans les trois premiers mois), il nous aborda, et après un peu

de féraillement politique, il me fit l'honneur de me dire qu'un aristocrate comme moi *avait grand besoin d'être pendu*. Cette fois-là il n'avait pas raison, et j'ai bien fait de m'en aller pour qu'il ne tînt pas parole.

C'était tout cela et tout ce que j'avais vu que je voulais fuir, quand sir John Lambert, que tout le monde a vu banquier très-opulent à Paris, m'engagea à me charger d'une commission * pour Londres. C'était un homme extraordinaire en tout. Par exemple, il n'aimait que les femmes d'une maigreur dangereuse, et chez qui toute absence de gorge eût pu faire révoquer leur sexe en doute. Arrivé à souper chez lui pour prendre ses lettres, j'y trouvai rangée sur des fauteuils une collection de momies dont je n'aurais jamais orné mon salon : c'était tout ce qu'il y avait de plus décharné dans les ballets de l'Opéra, et de plus voisin du squelette dans les rangs des courtisannes subalternes. On était étonné de voir un homme si riche et si voluptueux, entouré de tout ce qui devait faire évanouir le désir et la volupté. Il était entouré de quelques amis qui faisaient semblant d'aimer cela, mais qui, dans le fond, savaient qu'un embonpoint raisonnable est

* Sur le manuscrit le mot *projet* a été surchargé et couvert par celui de *commission*, sur laquelle l'auteur ne donne aucune explication.

un tout autre incitatif que le marasme ou la phthisie : un seul, le vicomte de C**, partageait sincèrement son goût pour l'ostéologie prise sur le fait dans la nature vivante. Celui-là m'a soutenu souvent que pour qu'une femme fût *désirable*, il fallait serrer sa taille dans ses deux bracelets de velours noir, que les charmes qui en font soupçonner tant d'autres fussent absens, et que tout ce qui restait fût sans rondeur. On peut dire que voilà un goût bien déterminé pour les *corps anguleux*, et une proposition qui n'est *appuyée sur rien!!*

A ce souper, était un abbé D'Arcès, parasite éhonté, complaisant très-profane du maître de la maison, qui après avoir passé en revue les plus jolies personnes de Paris, qui s'avisaient fort mal à propos d'avoir de la gorge, cita Mlle Leb..., et la loua comme si elle n'en avait pas eu, quoiqu'elle eût tout ce qu'il fallait dans ce genre pour échapper à ses éloges. Il la vanta comme une actrice du plus agréable talent, et surtout comme une courtisane qui promettait d'aller au plus grand. Il en raconta je ne sais quelle histoire scandaleuse, pleine de malice et d'esprit, d'un goût original et piquant. Je connaissais superficiellement cette Aspasie, et ne m'en étais jamais fait cette idée. J'eus honte de mon injustice, et voulus m'assurer que j'en avais commis une en

la réparant. En un mot, je me promis d'aimer une personne si aimable, d'essayer si elle tiendrait tout ce que promettait son panégyriste, et de ne partir qu'après m'en être fait quitter, ce qui n'est pas long quand on met de la bonne foi à le vouloir. Je n'eus de repos qu'après avoir saisi l'occasion de lui parler, et obtenu d'aller chez elle lui dire que je n'en voulais plus sortir. Elle vivait (comme on dit) avec F**, fils du chevalier de M*, honnête et joli garçon qu'elle aurait aimé, si c'était une raison pour plaire aux femmes, surtout aux femmes comme elle, que de le mériter. Mais celles qui lui ressemblent ne sont fidèles à personne. Hélas! dans *aucune* classe elles ne le sont, c'est affreux à dire! Si elles sont attaquées avec le degré d'adresse, de persévérance, de séduction qui leur convient! la femme qui se confie le plus dans l'inflexibilité de sa sagesse, et dans le malheur de son tempérament, sera vaincue, si l'occasion et *un suborneur de sa taille* sont là.

Comme j'épiais le moment de rencontrer Mlle Leb..., il se présenta vite : ce fut au Salon *, où elle observait en connaisseuse, et où Champcenetz et moi l'abordâmes en amateurs. Il y a toujours quelque chose de si naturel à dire au talent et à la beauté! Comme elle était sérieusement oc-

* L'exposition des tableaux, au Louvre.

cupée, sinon à ruiner, du moins à déranger F** pour long-temps, sa fidélité, entée sur la crainte, résista. Mais quelques semaines en firent justice; et nous ne nous fûmes pas plutôt arrangés à l'amiable, qu'elle rougit de ses terreurs et se moqua de ses scrupules; c'était un mauvais sujet d'une très-grande espérance! On m'a assuré qu'elle avait été horrible dans la révolution. Je ne m'en étonne pas ? elle avait un cœur à aller loin! aussi a-t-elle fait fortune, et pourrait-elle être aujourd'hui ce qu'on nommait jadis une dame de paroisse. Elle était jolie comme son nom, et fort amusante: mais ce qui le fut un peu moins fut l'aventure tragique qui nous sépara. Nous avions soupé fort tendrement, et l'amour nous attendait dans une alcove, témoin de mon bonheur et de celui de mes prédécesseurs. Je ne sais quel incident, quelles paroles vinrent troubler une paix si touchante. Elle prend nonchalamment des ciseaux d'or dans un sac à ouvrage, et se les enfonce de très-bonne grâce et de très-bonne foi dans ce sein

Qu'Amour avait formé pour plaire à tous les yeux.

Le sang coule, elle va mourir, elle le dit, je le crains: la pâleur d'un lis que la faux a touché est sur son front. Je m'élance, je crie, j'appelle

au secours. Mon trouble est plus grand que le sien. Je couvre de baisers et de larmes ce sein qui eût fait fuir sir John Lambert. Une femme de chambre endormie arrive, me croit l'assassin de sa maîtresse qui a la conscience de la désabuser. Je me précipite dans la rue, amène un homme de l'art, qui trouve qu'il est bien tard pour se donner des coups de ciseaux. Il espère que la blessure n'est pas mortelle; cette espérance est mon supplice, puisqu'il ne veut jurer de rien. Il prescrit un baume d'une odeur pestifère, promet de revenir, et me laisse en proie à mon désespoir, moi débitant tout ce que Céladon a su de tendre et pleurant mieux que lui, elle ferme comme Caton délibérant sur sa mort. L'aurore vint mettre un terme à cette mauvaise farce. Je cours prévenir une amie de l'héroïne, qui, déposant le costume et le maintien des reines dont elle essayait quelquefois les rôles *, vient remplir celui de garde-malade au chevet du lit de l'Amitié. Mon projet était de faire deux visites par jour aussi longtemps que durerait le danger, et de demander mon congé le premier matin de la convalescence. Mais un M. de L**, amoureux comme un novice, et Mlle Raucourt, furieuse d'une luxure qui la transportait toujours pour les malheureuses

* Une Madame C**, qui a débuté à la Comédie Française.

qu'elle avait souillées, tinrent conseil (je le crois, du moins) pour me faire renvoyer pendant la maladie même, dont ces bonnes âmes exagérèrent les circonstances et le péril.

Un petit coin de Paris, une compagnie assez médiocre, furent bien endoctrinés : il fut convenu que j'avais des torts monstrueux. Il était odieux d'avoir désolé un ange de douceur, impardonnable d'avoir réduit la bonté même à un désespoir homicide.... Je dus être bienheureux qu'on n'eût pas pris le parti de dire que je l'avais assassinée : on se serait fort peu embarrassé que le médecin eût recueilli de ses aveux à elle, et de son examen à lui, qu'elle s'était frappée elle-même.... *Calomnions toujours, il en restera quelque chose*, a dit quelqu'un : effrayante vérité que l'expérience de chaque jour confirme! On m'en tint quitte à meilleur marché (un petit cercle intime excepté); on raconta tout bas que je n'en avais rien obtenu, qu'elle avait gardé le lit pour une fièvre violente, suite d'une scène affreuse que mon dépit avait faite à sa vertu.

Être quitté à plat par une femme, de quelque qualité et condition qu'elle ait été, m'a toujours souverainement déplu : c'est un faible que ma raison m'a reproché et n'a pas su vaincre. Je me suis péniblement travaillé toute ma vie pour rire d'un accident si peu grave, et n'ai jamais obtenu

sur moi qu'un triomphe incomplet. C'était fort bien pendant le jour, il y a dans sa chaleur et dans le bruit un stimulant qui vous soutient : mais je retombais vers le soir. La nuit a, si je puis le dire, une qualité énervante qui conduit l'âme à tous les sentimens mous, tels que le regret et la tristesse : ils enfantent le dépit qui conseille à l'amour-propre blessé toutes les sottises, et fait croire qu'on aime ce qu'on n'aimait pas. Ici je laissai quelques jours s'écouler ; mais j'écrivis un billet sentimental et apologétique, lorsque je sus qu'on était guérie : il resta sans réponse. Je redemandai lettres et portrait : même silence. Je menaçai d'aller les chercher moi-même : nouvelle obstination à se taire. J'y vole, je monte avec impétuosité, pousse tout devant moi : je demande Mlle Leb... : elle est sortie, tout m'est ouvert. J'ai le mauvais goût, le tort bien ignoble, de briser ou de renverser quelques meubles dans sa chambre à coucher, et n'y trouve d'excuse aujourd'hui, que le dessein de me mettre dans un tort d'une nature à ne la revoir jamais. Tels furent *les adieux que je fis en partant* à ce joli visage qui cachait, je le crains, un mauvais cœur, une âme aride, et une sordide avidité. Je l'ai revue, comme tout Paris, sur le théâtre où elle avait des moyens que sa charmante figure faisait encore valoir, mais n'ai jamais changé une parole avec elle.

Quelque temps après j'entrepris enfin ce voyage si souvent projeté et retardé. J'allai pour la seconde fois en Angleterre, où j'ai plus vécu depuis que je n'avais pu le présumer : pays célèbre par la philosophie * et l'esprit public, comme nous le sommes par les arts et par l'enthousiasme national ! Rivaux que nous ne pourrions pas estimer trop, si nous pouvions les aimer assez ! Grande nation qui, pour sa propre gloire, devrait se réunir à nous dans une éternelle paix, pour l'intérêt de l'Europe, et l'amour de l'humanité !

La veille de mon départ je fus passer quelques momens de la soirée chez La Vaupalière où l'on jouait un jeu énorme. J'y trouvai M. de Montesquiou, qui ne se mêlait alors des finances publiques que parce que les siennes étaient dans un désordre irréparable. Je le trouvai perdant des sommes immenses, qui s'élevèrent dans le cours de la nuit à cent mille écus. Il n'en sortit que pour aller faire à l'Assemblée un rapport sur les finances du royaume : c'est l'Arétin parlant de la chasteté.

Je partis avec toi, mon cher Morinval ! ami si tendre et si fidèle, et dont l'esprit naturel eût charmé

* La philosophie, dans l'application la plus honorable de ce mot, a fait au moins d'aussi grands progrès et a eu d'aussi dignes interprètes parmi nous qu'en Angleterre; mais ils sont nos aînés dans cette branche des connaissances humaines; ils ont l'initiative ;..... ils ont surtout eu un Newton ! (*Note de l'Auteur,*)

les ennuis d'un plus long voyage! C'était peu de temps après ce 5 octobre*, si hideux dans nos annales, et quand la lâcheté de M. le duc d'Orléans l'eut jeté sur les bords de la Tamise, pour échapper à l'animadversion de la France!

* 1789.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.



